UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01792280 8

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF

4135
(54)

L'ALAMBIC

LITTÉRAIRE.

AVIS.

On trouve aux mêmes adresses, et au Bureau, rue Christine, Numéro. 12, LE CENSEUR DRAMATIQUE, *4 volumes in-8°. de près de* 600 *pages chacun. Le quatrième est sous presse, et paroîtra incessamment.*

LF
G 8655 2

L'ALAMBIC LITTÉRAIRE,

OU

ANALYSES RAISONNÉES

D'un grand nombre d'Ouvrages publiés récemment.

Par M. GRIMOD DE LA REYNIERE.

. . . . . *Librum*
Si malus est, nequeo laudare.
JUVEN. *Sat.* III.

TOME SECOND.

541780
28.5.52

Se vend A PARIS:

Chez L'AUTEUR, rue des Champs-Élysées, n°. 8;

Chez { MARADAN, Libraire, rue Pavée-S.-André, n°. 16;
DESENNE, Libr. au ci-devant Palais-Royal, n°. 2;
LEVRAULT, Frères, Libraires, quai Malaquais;
LE NORMANT, Imprimeur-Libraire du Journal des Débats, rue des Prêtres-St.-Germ.-l'Auxer., n°. 42.

M. DCCC III.

An XI. de la République française.

PQ
286
G75
t.2

L'ALAMBIC LITTÉRAIRE.

VIE DE LAURENT DE MÉDICIS, surnommé le Magnifique ; *traduite de l'Anglais de William* Roscoe, *sur la seconde édition ; par François* Thurot. 2 *vol. grand in*-8°. *de* 1117 *pages. Prix*, 9 *fr. et* 12 *fr.* 50 *cent. franc de port par la poste. De l'imprimerie de Baudouin. A Paris, chez* Desenne, *Libraire, palais du Tribunat, n°.* 2. *An VIII.*

EXTRAIT.

IL se rencontre quelquefois dans l'Histoire, des noms qu'un ami des Lettres et des Arts ne peut entendre prononcer, sans ressentir aussitôt l'émotion d'une vive reconnoissance. Tel est celui de L. de Médicis, au souvenir duquel se r'attachent tant d'idées nobles et grandes. Quoique le surnom de Magnifique, qui lui a été donné par ses contemporains, l'ait accompagné jusqu'à nos jours, il est encore plus connu par celui de Père des Lettres ; et l'on doit ajouter que, pendant sa trop courte carrière, il n'épargna rien

pour les mériter tous deux. Comme homme d'Etat, il joua aussi le plus grand rôle ; et l'on vit, avec admiration, le simple citoyen d'une petite république, consulté par tous les souverains de l'Europe, qui n'entreprenoient alors rien d'important, sans s'appuyer de ses conseils, et sans s'éclairer de ses lumières. Il fut long-temps l'unique arbitre des destinées de l'Italie ; honneur qu'il dut moins à l'éclat de sa fortune qu'à la renommée de ses talens et de ses vertus ; et, tant qu'il en tint la balance, ces destinées furent glorieuses. Il gouverna la Toscane avec un pouvoir d'autant plus étendu, d'autant moins contesté, qu'il ne le devoit qu'à l'estime de ses concitoyens. Il fut le protecteur aussi grand qu'éclairé des Sciences, des Lettres et des Arts ; pour tout dire, en un mot, le digne père de Léon X, dont le siècle est souvent comparé à celui d'Auguste ; et le créateur de Michel-Ange, dont sans son appui, le génie ne se seroit peut-être point élevé à cette hauteur incommensurable de laquelle il plane encore aujourd'hui sur l'empire des Arts.

Tant d'avantages réunis dans un seul homme méritoient bien que l'on s'occupât d'écrire son histoire. L'ingratitude n'est pas un vice ordinaire aux savans ; et l'on sait qu'ils paient en immortalité la protection qu'on leur accorde. Virgile a plus fait pour la gloire d'Auguste

qu'Auguste lui-même ; et Alexandre doit sa renommée au pinceau d'Appelles et à la plume de Quinte-Curce, bien plus peut-être qu'au souvenir de ses victoires ; souvenir qui se seroit perdu sans doute, malgré leur éclat, s'il n'avoit eu que la tradition pour arriver jusqu'à nous.

Puissans Dieux de la terre ! aimez donc les Lettres et les Arts ; montrez-vous toujours noblement généreux envers ceux qui les cultivent ; et n'oubliez jamais que les grands écrivains et les grands artistes sont les uniques dispensateurs de la renommée, parce que les monumens de leur génie ont seuls l'immuable privilége de traverser impunément l'immensité des âges.

Ce début ne doit point paroître exagéré en parlant de Laurent de Médicis ; et quiconque aura lu, avec attention, l'Histoire de sa Vie qui nous occupe aujourd'hui, conviendra sans peine, qu'il a les droits les mieux fondés à la reconnoissance universelle. En effet, c'est à ses soins que nous devons la conservation d'un grand nombre de monumens littéraires qui, sans lui, ne seroient jamais arrivés jusqu'à nous. Il ne se borna même point à protéger les Lettres, qui lui dûrent leur renaissance en Italie, et ensuite dans toute l'Europe ; il fut Homme de Lettres lui-même. Ses poësies l'ont mis au rang des meilleurs poëtes de son temps ; et il

possédoit toutes les qualités qui rendent l'homme digne d'une impérissable gloire.

En écrivant la *Vie de Laurent de Médicis*, M. Roscoe étoit donc bien sûr d'intéresser un grand nombre de lecteurs. Le grand succès que son Livre a obtenu, en Angleterre, en est la preuve ; et M. Thurot s'est acquis des droits à notre gratitude, en traduisant cet estimable Ouvrage.

Dix chapitres, seulement, composent cette Histoire. Ils sont précédés d'une Préface, dans laquelle l'auteur nous fait connoître les sources où il a puisé ; et paye à Ange Politien, à Nicolas Valori, à Paul Jove, à Varillas et à M. Tenhove le tribut d'une juste reconnoissance. Cette préface se fait lire avec d'autant plus d'intérêt, qu'elle joint au mérite d'être bien écrite, celui d'annoncer, d'une manière claire et précise, le sujet et le plan de l'Ouvrage. Il la termine par cette phrase, dans laquelle on reconnoît, avec un plaisir qu'on a rarement l'occasion de goûter aujourd'hui, un écrivain vraiment modeste : « Tel qu'il est, je soumets » ce livre au jugement du public, prêt à conve- » nir, quoique cette cette pensée ne soit pas » consolante, que les inconvéniens qui arrêtent » ou embarrassent un auteur dans son travail, » ne sont pas une excuse pour l'imperfection » de son ouvrage. »

Le premier chapitre est consacré à nous donner des notions exactes sur l'origine de Florence, qui, s'il faut en croire Machiavel, fut bâtie par les habitans de Fiesole, et agrandie par des colonies romaines ; sur celle de la famille des Médicis, dont la filiation nous conduit à l'époque de la naissance de Laurent, qui, ainsi que son frère Julien, dût le jour à Pierre, l'aîné des fils de Côme. Il naquit le 1er. janvier 1448 ; et Julien, en 1453. Ses qualités prématurées furent développées bientôt, par l'excellente éducation qu'il reçut, et dont les détails seront lus avec plaisir, dans le second chapitre. Encore adolescent, il déjoua, par sa prudence, la conspiration de Pitti ; et sauva ainsi la vie à son père. Il épousa Claire Orsini, et prit, bientôt après, les rênes du gouvernement de Florence. Tous ses loisirs étoient consacrés aux Lettres, dont il fit toujours ses plus chers délassemens. Un coup d'œil rapide sur la situation politique de l'Italie, à l'époque où Laurent prit le timon des affaires, ouvre le troisième chapitre. On y voit qu'il fut député à Rome, pour complimenter Sixte IV, sur son exaltation ; et qu'à son retour, il appaisa une sédition qui venoit d'éclater à Volterra.

Le quatrième chapitre est, sans contredit, l'un des plus intéressans de cet Ouvrage. L'auteur y entre dans de grands détails sur la trop

fameuse conspiration des Pazzi, dans laquelle il s'en fallut de bien peu que Laurent ne perdît la vie. Son frère, Julien, fut la triste victime de cet horrible attentat ; et Laurent ne dût sa conservation qu'à une espèce de miracle. On sait que ce fut le dimanche, 26 avril 1478, que cette conspiration éclata ; et que les deux frères furent assassinés pendant le saint sacrifice de la messe, dans l'église de la Reparata de Florence. Le peuple donna, dans cette circonstance, des témoignages non équivoques de son amour pour notre héros, et massacra, dans sa fureur, plusieurs des conjurés. Enfin, cette catastrophe qui devoit anéantir à jamais Laurent de Médicis, non-seulement affermit son crédit sur des bases inébranlables, mais doubla, en quelque sorte, l'étendue de son pouvoir. Tel est l'ordinaire effet des entreprises des méchans contre les gens de bien, lorsqu'elles échouent ; et pourquoi faut-il, hélas ! qu'elles n'échouent pas toujours ? Tous les détails que M. Roscoe nous donne sur cette partie de la vie de Laurent, sont attachans au suprême degré ; mais il faut les lire dans l'ouvrage même ; ils perdroient trop à être isolés.

Dans le cinquième chapitre, qui est le dernier du tome premier, on nous fait connoître la vie littéraire et vraiment studieuse de Laurent

de Médicis ; l'état des Lettres en Italie, à cette époque du quinzième siècle ; le genre de protection éclairée qu'il ne cessa de leur accorder ; la liste de ses différens ouvrages, qui presque tous sont parvenus jusqu'à nous ; tels que ses *Selve d'amore*, son poëme d'*Ambra*, son *Canzone a ballo* ; enfin, ses rapports intimes avec les poëtes et littérateurs célèbres, ses contemporains.

L'auteur revient à la politique dans le chapitre sixième. Nous y voyons les efforts de Laurent pour assurer et consolider la paix de l'Italie: (ce fut lui, qui le premier conçut l'idée d'un équilibre entre les puissances, système, enfant du génie, auquel l'Europe a dû de longues années de tranquillité, et auquel elle doit encore le repos dont elle jouit aujourd'hui) : un précis des guerres entre les Vénitiens et le pape contre le duc de Ferrare, et de celle des Florentins et des Napolitains, contre le pape. C'étoit toujours Sixte IV, dont la mort fut un événement heureux pour l'Italie, qui occupoit alors le trône pontifical. Il eut pour successeur Innocent VIII, dont Laurent sut bientôt gagner la confiance, en reconciliant le roi de Naples avec le St-Siége. Grâces aux négociations habiles et aux efforts continuels de notre héros, l'Italie vit encore une fois renaître la paix dans son sein.

M. Roscoe nous ramène dans le chapitre septième à la littérature. Nous y voyons les rapides progrès qu'elle fit en Italie, sous l'égide tutélaire de Laurent de Médicis. Les ouvrages immortels du Dante, de Pétrarque et de Boccace avoient preparé les esprits à cette brillante révolution ; mais il falloit un Mécène tel que Laurent, pour la consolider. C'est à cette heureuse époque que l'Imprimerie fut inventée, et cet art fut exercé si promptement à Florence, que c'est encore un problême s'il n'y a pas pris naissance en même temps que dans l'Allemagne, qui passe pour être son berceau. M. Roscoe discute cette question de manière à lui donner un nouveau degré d'intérêt, et les amis des sciences sentiront principalement le mérite et le prix de ces détails. Quoiqu'il en soit, cette admirable découverte changea promptement la face de l'Europe, et l'on ne tarda pas à en recueillir les fruits. Elle dut ses progrès rapides à Florence, à la protection de Laurent, dont le génie devina sans peine toute l'étendue de son importance et de son utilité. Les savans célèbres qui florissoient alors en Italie, tels que Politien, instituteur des fils de Laurent, Pic de la Mirandole, dont le savoir prématuré est encore regardé aujourd'hui comme un des plus étonnans phénomènes littéraires, *Landino*, *Ugolino*, *Mi-*

chel Verini, etc. etc. sont passés en revue vers la fin de ce chapitre, et l'auteur déploie dans cette nomenclature raisonnée, une critique saine, éclairée, et vraiment judicieuse.

Le caractère de Laurent de Médicis, dans sa vie privée, fait en grande partie le sujet du huitième chapitre; on aime à suivre ce grand homme jusque dans son intérieur, à voir jusqu'à quel point il fut bon époux, et bon père. On admire les conseils qu'il donnoit à ses fils, et les soins particuliers qu'il prenoit de leur éducation. On goûte singulièrement le genre de vie qu'il menoit à la campagne, et l'on approuve la magnificence vraiment royale qu'il déployoit dans toutes les occasions où il falloit paroître avec éclat, et qui contrastoit singulièrement avec la simplicité de ses mœurs et de ses goûts. On ne voit pas sans un véritable intérêt tous les soins qu'il se donna pour élever à la dignité de cardinal son fils Jean, qui fut revêtu à treize ans de la pourpre romaine, événement jusqu'alors inoui dans l'histoire de l'église, qui ne s'est point renouvelé depuis, et qui probablement ne se renouvelera jamais. Ce qui n'est pas moins surprenant peut-être, (et c'est pour Laurent un nouveau sujet d'éloges), c'est que malgré son extrême jeunesse, ce cardinal se conduisit avec une prudence consommée et une

sagesse qui dut beaucoup flatter l'amour-propre de son père. Tout le monde sait que ce fils de Laurent de Médicis régna ensuite à Rome, de 1514 à 1521, sous le nom de Léon X. Il s'immortalisa par l'éclatante protection que pendant son trop court pontificat, il ne cessa d'accorder aux Sciences, aux Lettres et aux Arts; et le siècle de Léon X n'est pas moins célèbre que ceux de Périclès et de Louis XIV. Ce chapitre, qui renferme une foule de particularités aussi curieuses qu'intéressantes, est l'un des mieux traités de l'ouvrage et doit plaire généralement.

Le neuvième nous donne l'histoire du progrès des Arts à cette glorieuse époque. Laurent, comme l'on sait, ne les cultiva pas avec moins d'ardeur que les Lettres; ils lui dûrent également leur renaissance et leur immortel éclat. La peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure en pierres fines, prirent sous son gouvernement un prodigieux essor. Le Guide, Cimabué, Giotto, Donatello, Michel-Ange Buonarotti, Giuliano de San-Gallo, enfin Raphaël d'Urbin, sont des noms qui parlent d'eux-mêmes et qui sont liés à d'impérissables souvenirs. On lira surtout avec plaisir ici des détails touchans sur Michel-Ange que Laurent avoit pris dans une telle amitié, que, logé dans son palais, admis à sa table, et vivant dans sa,

plus intime familiarité, il paroissoit être au nombre de ses enfans. Laurent le traitoit avec les mêmes égards et la même tendresse.

Notre héros cependant ne bornoit pas ses soins à l'encouragement actuel des Arts, il rassembloit de tous côtés et à très-grands frais tous les ouvrages de l'Antiquité, échappés au naufrage des temps, qu'il pouvoit se procurer, et surtout les manuscrits, les statues et les camées dont la collection devint l'origine de cette fameuse galerie de Florence, qui aujourd'hui même fait encore l'admiration de l'Europe. Les connoissances profondes qu'il possédoit sur toutes les parties des Arts, le servoient admirablement dans le choix de ces richesses ; et tant que l'amour des Arts existera parmi les hommes, le nom de Laurent de Médicis vivra dans leur cœur, gravé des mains de la reconnoissance là mieux méritée.

C'est avec douleur que nous abordons le dixième et dernier chapitre, car nous y lisons les détails touchans de la dernière maladie de ce grand homme, qu'une fièvre lente enleva le 8 avril 1492, à la fleur de son âge, car il n'avoit que 44 ans. Il supporta ses souffrances avec la résignation d'un chrétien et le courage d'un héros ; et l'on peut dire qu'il fut aussi grand à ce moment terrible qu'il l'avoit été pendant le

cours de sa vie. Cette mort prématurée fut un deuil pour toute la Toscane ; nous pouvons même ajouter pour toute l'Italie. Les tristes événemens dont elle fut bientôt suivie, et dans le récit desquels nous nous dispenserons de suivre l'auteur, firent mieux sentir encore toute l'énormité de cette perte. Un seul homme de moins à Florence, changea les destinées d'une partie de l'Europe. Cet homme n'étoit cependant ni un puissant monarque, ni un guerrier redoutable, mais un citoyen paisible, qui ne devoit qu'au commerce (qu'il continua, sans en rougir, d'exercer toute sa vie) son immense fortune, et qu'à lui-même la consideration et le pouvoir sans bornes dont il fut investi, et dont il n'usa jamais que pour le bonheur des autres.

Un Appendice qui renferme quatre-vingt pièces différentes, les unes en latin, les autres en langue Toscane, la plupart inédites et fort curieuses, divisé en deux parties, termine chaque volume. Parmi ces pièces, on en lit plusieurs qui étoient devenues extrêmement rares, et il faut remercier l'auteur de les avoir conservées et réunies en corps d'ouvrage. Enfin un choix fait avec discernement des meilleures poèsies de Laurent de Médicis, extraites de la bibliothèque florentine, occupe les quarante dernières pages du second volume, qui est terminé

par une Table alphabétique et très-bien distribuée des principales matières que renferme l'ouvrage.

Nous regrettons vivement que l'étendue que l'importance de cette Histoire nous a forcés de donner à notre extrait, ne nous permette pas de motiver nos éloges par quelques citations; elles serviroient à faire connoître le style de l'ouvrage, qui nous a paru en général, soutenu, pur, et même élégant. Une multitude de Notes placées au bas des pages, et qu'on auroit mieux fait peut-être de rejeter à la fin de chaque volume, attestent l'immense érudition de l'auteur, et font voir à chaque instant les sources dans lesquelles il a puisé, sorte de garantie que nos écrivains modernes se dispensent beaucoup trop facilement aujourd'hui d'offrir à leurs lecteurs, et sans laquelle cependant une histoire n'est qu'un édifice sans fondemens. Quelques-unes de ces notes, mais en petit nombre, appartiennent au traducteur, qui a imprimé à la tête du premier volume, une Lettre adressée à M. J. B. Le Coulteux ; cette lettre qui respire d'un bout à l'autre le patriotisme le plus exalté, renferme de plus une note qui nous a paru une véritable profession de foi d'athéisme : nous doutons fort que M. Le Coulteux, homme sage et éclairé, ait été trés-touché d'un tel hommage. Le Libraire au reste se propose de la supprimer,

Forcés de nous résumer afin de ne point allonger encore cet extrait, nous le ferons en peu de mots, et nous dirons en terminant notre analyse, que cette Vie de Laurent de Médicis présente une lecture tout-à-la fois attachante, instructive et même amusante. Elle inspire pour le héros qui en est le sujet, un intérêt qui va toujours en croissant; elle renferme une histoire vraiment intéressante de la renaissance des Lettres et de l'époque la plus brillante du quinzième siècle; enfin elle est semée d'un très-grand nombre d'anecdotes qui seront saisies avec avidité par toutes les classes de lecteurs, et qui dans l'esprit des hommes frivoles serviront de passe-port à tout ce que l'ouvrage d'ailleurs renferme d'utile. Il est facile de conclure de-là, que depuis long-temps il n'avoit paru en France un livre mieux fait, et traité avec une méthode dont il est rare que les étrangers et surtout les Anglais nous offrent des modèles. Nous devons dire aussi que cette Vie est imprimée avec un soin, une élégance même, mais surtout une correction peu communs, et que le prix, vu l'étendue et l'exécution de l'ouvrage, fait honneur au désintéressement du libraire. Si ces dernières considérations ne font rien au mérite de l'ouvrage, on conviendra au moins qu'elles entreront pour quelque chose dans le plaisir qu'on trouvera à le lire.

LE TEMPS PASSÉ, ou *les Malheurs de mademoiselle de Mo***, émigrée ; par* Charlotte Bournon Mallarme, *de l'Académie des Arcades de Rome, etc. 2 vol. in-12, fig. Prix, 5 fr., et 4 fr., franc de port par la poste. De l'Imprimerie de* Guilleminet. *A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée-St.-André-des-Arcs, no.* 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

SI l'intérêt dans un roman suffisoit toujours pour désarmer la sévérité de la critique, nous n'aurions que des éloges à donner à celui-ci ; car on ne peut disconvenir que cette qualité ne s'y trouve souvent même portée à un très-haut point, et cela sans moyens surnaturels, quoique la vraisemblance n'y soit pas toujours très-rigoureusement observée. On pourroit aussi lui faire plus d'un reproche, sous le rapport du style, et quelques expressions impropres, que nous citerons en finissant, prouveront que l'auteur auroit dû revoir sa diction avec un peu plus de sévérité. Mais cet auteur est une femme, et une femme à laquelle on

doit déjà un grand nombre de productions en ce genre, dont plusieurs ont joui d'un assez grand succès : cette double considération mérite sinon de l'indulgence, au moins des égards, et nous aurons soin de ne pas la perdre de vue pendant le cours de cet extrait.

Commençons par une analyse succincte de ces Mémoires.

Des cris *au feu*, partis au milieu de la nuit, d'une maison située dans King-Street, à Londres, obligent deux voyageurs de s'arrêter. Ils s'empressent d'y porter secours : ce n'est pas sans peine, car la porte extérieure de la maison et celle de l'appartement incendié, étoient soigneusement fermées. A l'aide de leur postillon, d'un watchman et d'un serrurier, ils parviennent à les ouvrir et à emporter dans leur voiture une jeune personne entièrement évanouie, et qu'ils déposent dans Saint-James-Squarre, chez milady Douglas, fille de l'un des voyageurs, et cousine de l'autre. La jeune inconnue, rappelée à la vie, leur raconte son histoire. Née Française et Mo***, elle n'a pu qu'avec peine échapper à la mort qui a frappé toute sa famille, dans ces temps désastreux, au retour desquels quelques hommes voudroient bien nous ramener encore. Echappée comme par miracle, et sous un nom supposé, elle se

rend

rend à Hambourg, chez un négociant auquel elle étoit fortement recommandée, et qui l'accueille comme sa fille ; mais ce négociant avoit un fils qui, imbu des principes révolutionnaires, et tout-puissant en France comme ami de Roberspierre, et agent du Comité de salut public, faisoit le désespoir de ses parens. Dans un séjour qu'il fait auprès d'eux, il voit mademoiselle de Mo***, et en devient amoureux. En vain, pour la soustraire à ses désirs, on la cache dans un château abandonné, et voisin d'Hambourg, qu'elle doit habiter jusqu'à son départ : à l'aide d'une femme de chambre infidèle, il l'y découvre, et l'intimide tellement, qu'elle consent à l'épouser ; ce qui n'est assurément pas le plus beau trait de la vie de mademoiselle Mo***, et ce qui détruit en grande partie l'intérêt qu'elle inspire.

Quoi qu'il en soit, ce farouche révolutionnaire ramène sa femme en France, l'établit à Metz, et se rend à Paris, où, pour se débarrasser de son épouse, car la possession a éteint son amour, il la déclare émigrée, obtient un ordre contr'elle, et revient lui-même à Metz pour le faire exécuter. Elle en est heureusement prévenue à temps, et se sauve en Angleterre. Sur le vaisseau, elle rencontre Esther, cette servante infidèle qui l'avoit trahie à Ham-

bourg, qui lui fait une histoire, à laquelle elle ajoute si bien foi, qu'elle consent à la reprendre à son service. Elles s'établissent à Londres. Un jeune homme qui entretenoit en secret la femme de chambre, apperçoit la maîtresse ; et c'est pour prévenir les suites d'une inconstance, qu'elle redoute que la première met le feu à la maison pour brûler l'autre, après cependant lui avoir laissé le choix du pistolet ou du poison.

Ici finit l'invraisemblable récit de mademoiselle de Mo***, et commence la suite de son histoire. Nous n'en suivrons pas toutes les circonstances : qu'il suffise au lecteur d'apprendre qu'après avoir découvert que son oncle, M. de Mo***, évêque de Metz, habite l'Angleterre, elle quitte sa généreuse protectrice, dont le cousin, l'un de ses libérateurs, est devenu, comme de raison, amoureux d'elle, pour se rendre à Light-house, près Abington, où cet ancien prélat a acheté une maison.

Là de nouveaux malheurs attendent notre héroïne. Un vil intrigant Irlandais s'étoit emparé de la confiance de M. de Mo***, au point qu'il ne voyoit que par ses yeux. Cet homme, appelé O-Meara, étoit établi chez l'évêque, avec sa femme, son fils et sa fille. Il jeta les yeux sur notre héroïne, d'abord pour son fils (qui finit par être pendu pour vol), ensuite

pour lui-même; car sa prétendue femme n'étoit que sa concubine. Ce dessein odieux donne naissance à divers incidens très-multipliés. L'oncle et la nièce sont successivement enlevés et relégués dans un château, sous la garde des préposés de ce scélérat. L'un d'eux, devenu amoureux de notre héroïne, facilite son évasion, s'enfuit avec elle, et l'embarque avec une dame, qui n'est que sa complice, sur un vaisseau qui doit la conduire à Hambourg, chez ses amis. Mais à peine en mer, elle s'apperçoit de la tromperie : la femme avoit disparue, le fourbe seul étoit resté, et le navire cingloit à pleines voiles vers Livourne.

Heureusement mademoiselle de Mo***, trouve sur ce bâtiment, un défenseur qui la délivre de ce scélérat : elle revient ensuite de Livourne en Angleterre avec lui; et, quoiqu'il en soit vivement épris, il consent à la ramener chez ses amis à Londres : mais il s'arrête sur la route dans un château qui lui appartient, et qu'il fait passer pour une maison étrangère et hospitalière. Là, pendant la nuit, cette Esther, qu'on n'avoit pas revue depuis l'incendie, et qui se trouve être la maîtresse de ce jeune Anglais, vient pour assassiner mademoiselle de Mo***, qui par un de ces hasards qui ne se rencontrent guère que dans les

romans, prenoit le frais à la fenêtre et n'étoit point dans son lit. Le jeune homme qui s'étoit aussi rendu dans cette chambre, arrête le bras du monstre, l'immole à sa fureur, mais en reçoit, en se défendant, un coup d'autant plus mortel, que l'arme étoit empoisonnée. Délivrée de tous ses soupirans et de sa plus cruelle ennemie, mademoiselle de Mo***, retourne à Londres, où mylord Anglesey (celui qui l'avoit arrachée des flammes) l'épouse, malgré tant d'aventures, qui pouvoient lui donner quelques rapports avec la fiancée du roi de Garbe.

Cette analyse suffit pour faire apprécier le mérite de ce roman, auquel on peut reprocher une cumulation d'aventures, qui quelquefois choquent, (ainsi que nous l'avons observé en commençant), la vraisemblance, et surtout le peu de considération qu'inspire une héroïne à qui la peur a fait épouser un scélérat.

Il est difficile en effet qu'on s'intéresse à une femme qui n'a pas préféré la mort à une telle lâcheté, surtout lorsque cette femme nous est donnée pour une Montmorency; car le portrait de l'évêque de Metz, son oncle, est trop ressemblant, pour qu'on puisse se méprendre au sens des initiales Mo***. A ces deux défauts près, cet ouvrage sera lu avec plaisir; et ce

plaisir seroit plus grand encore, si quelques expressions impropres ne déparoient pas le style, qui ne manque ni de naturel, ni de chaleur. On est fâché d'y lire : *l'homme imprégné d'une plaie*; *avoir respiré trois heures*; *un paquet contre-signé d'Hambourg* (c'est sans doute timbré que l'auteur a voulu mettre); une *race si facile à acheter des objets*, etc., etc. Ces taches sont légères sans doute, et il est facile de les faire disparoître ; mais elles n'en choquent pas moins le lecteur qui connoît sa langue, et deviennent pour lui ce qu'est, au théâtre, un faux vers pour une oreille exercée.

Ces réflexions mêmes prouvent le cas que nous faisons de l'auteur, à qui nous croyons marquer notre estime, en ne lui dissimulant pas ses fautes. Au reste, ce roman, nous nous plaisons à le redire, devient une lecture souvent entraînante; et il a droit à d'autant plus d'indulgence, que pour nous servir des expressions d'un écrivain célèbre, *le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit*, lorsqu'on parvient réellement à l'intéresser.

DÉPORTATION ET NAUFRAGE DE J. J. AIMÉ, ex-législateur ; *suivis du Tableau de Vie et de Mort des Déportés, à son départ de la Guyane ; avec quelques Observations sur cette Colonie et sur les Nègres ; avec cette épigraphe :*

> . . . . . *Quæque ipse miserrima vidi,*
> *Et quorum pars magna fui.*
>
> VIRG. Æn., lib. 2.

In-8°. de près de 300 pages. Prix, 3 fr. et 4 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An VIII.*

EXTRAIT.

CET Ouvrage qui joint au charme de la vérité l'intérêt du roman, a joui du plus grand succès, et le mérite sous plus d'un rapport. M. J. J. Aimé est depuis long-temps célèbre par la fermeté de ses opinions, son exclusion du Corps législatif, la constante persécution dont il s'est vu l'objet, enfin la cruelle déportation qu'il a subie. A tant de titres si bien faits pour intéresser, il unit celui d'écrivain exact et pur, de narrateur concis, enfin d'historien impartial, quoique en écrivant l'histoire de ses propres

malheurs, il lui eût été permis de ne pas l'être.

Cette narration commence par un tableau succint et rapide de la journée du 18 fructidor an 5, des causes qui l'ont amenée, et des malheurs qui l'ont suivie. M. J. J. Aimé désigné depuis long-temps par le Directoire comme une des premières victimes, avoit eu le bonheur d'échapper aux recherches et de se soustraire aux poursuites des agens de l'autorité. Retiré à la campagne d'un de ses amis, il y passa trois mois sans être reconnu. La crainte de compromettre son hôte par un plus long séjour, le fit rentrer dans Paris, et accepter un asile chez un négociant, rue du faubourg Poissonnière. « Il n'y avoit pas huit jours que » j'y étois, dit-il, lorsque le 14 nivose, à huit » heures du matin, il entre brusquement dans » ma chambre, et m'éveille en sursaut : Vous » êtes découvert, me dit-il, on vient vous ar- » rêter : la force armée est dans la cour ; ha- » billez-vous vîte, et nous aviserons aux » moyens de vous sauver, s'il est possible. Je » m'habille à la hâte ; n'ayant pas le temps de » prendre mes bottes, je prends des souliers » qu'il m'avoit prêtés pour me servir de pan- » touffles, et je le suis dans un appartement » où se trouvoit une armoire, dans laquelle il » m'invite à me cacher. » M. Aimé refusa de

prendre ce parti, dans la crainte des recherches. Son ami le fit sortir par une porte de derrière : la rue étoit solitaire ; il s'achemine vers le boulevart, et prend un fiacre pour se faire conduire dans l'asile qu'il avoit occupé, pendant trois mois, à la campagne. Arrivé à la barrière, gardée par la force armée, le défaut de carte le fait arrêter, conduire au corps-de-garde, et de-là au Bureau central, avec beaucoup d'autres citoyens arrêtés pour la même cause. C'est alors que l'auteur, voyant qu'il ne pouvoit échapper, se nomma ; les commissaires du Bureau, après avoir pris les ordres du ministre de la police, le firent transférer dans la tour du Temple.

Qui ne croiroit, d'après ce récit, que la descente de la force armée chez le négociant de la rue Poissonnière, avoit pour objet l'arrestation de M. J. J. Aimé ? Il ne s'agissoit cependant que de la recherche des marchandises anglaises, recherche pour laquelle toutes les troupes furent mises sur pied, et qui fit ressembler Paris, pendant trois jours, à une ville prise d'assaut. On ne songeoit point à M. J. J. Aimé ; et il est probable qu'il n'auroit point été arrêté, s'il eût suivi le conseil de son ami. Mais la peur, qui a causé tant de maux en France, pendant dix ans, lui fit perdre la tête et courir au-devant du coup qui le menaçoit.

Au bout d'un mois de séjour au Temple, notre auteur fut transféré à Rochefort, pour y être déporté à la Guyane. Il faut lire dans l'Ouvrage même les détails attendrissans de ce voyage, qui fut le commencement de ses souffrances. Entre Tours et Saint-Maur, il ne tint cependant qu'à lui de s'échapper; et il auroit même pu le faire sans compromettre un soldat-chasseur qui l'accompagnoit, et qui lui offrit de favoriser son évasion. M. Aimé s'y refusa par amour pour sa famille, que sa fuite eût réduite à la misère; car, selon l'odieuse loi du 19 fructidor, les déportés qui parvenoient à se soustraire, étoient assimilés aux émigrés, et leurs biens confisqués.

Arrivé à Rochefort le 9 ventose an 6, il fut embarqué le 21 sur la frégate la *Charente*, avec cent quatre-vingt-douze autres déportés, dont cinq individus condamnés à vingt ans de galères, qu'on avoit associés, par un raffinement inoui de cruauté, aux autres victimes du Directoire. La crainte de tomber entre les mains des Anglais força le capitaine de la *Charente* à s'échouer sur la côte. « Lorsqu'on se vit échoué, » dit l'auteur, chaque matelot s'occupa du soin » de voler les malheureux déportés. Les porte-» manteaux furent éventrés, les malles dé-» foncées; et le pillage se fit comme si ç'eût » été sur un vaisseau ennemi. »

Cet événement rendit la frégate la *Charente* incapable de faire le voyage de Cayenne : alors la frégate la *Décade* partit de Rochefort et vint prendre, près de Royan, les déportés pour les conduire à leur destination. Ce changement fut un véritable malheur pour ces infortunés ; le capitaine Villeneau, qui commandoit ce dernier bâtiment, n'oublia rien pour aggraver leur triste sort. Il faut lire dans l'Ouvrage même les détails de cette traversée, et de tout ce que l'auteur a souffert pendant les quatre-vingt-seize jours qu'il a tenu la mer. En proie aux horreurs de la faim, de la plus dure captivité, du méphitisme et des plus dégoûtans insectes ; privés d'eau pendant seize heures sur vingt-quatre, ils arrivèrent enfin dans la rade de Cayenne, et regardèrent, tant ils avoient souffert, le lieu de leur supplice comme le terme de leurs infortunes.

En arrivant à Cayenne, les déportés croyoient qu'ils y jouiroient au moins de leur liberté, car aux termes de la loi, *déportation* et *détention* ne sont point synonymes. Mais à peine débarqués, tous ceux qui ne furent point envoyés à l'hôpital, et l'auteur étoit de ce nombre, se virent entourés d'une garde de Noirs, et transférés dans une maison de réclusion qui, quoique fort délabrée, leur parut un palais en sortant

de l'entre pont de la frégate, où ils s'étoient vus entassés au nombre de cent quatre-vingt-treize, sans espace pour faire le moindre mouvement. Lorsqu'ils furent renfermés dans cette maison, les habitans de Cayenne s'empressèrent de venir leur offrir des secours en vêtemens et en denrées, qui leur furent d'une utilité très-grande.

Ils étoient sous les ordres de l'agent de la Colonie, nommé Jeannet Dudin. Voici le portrait qu'en trace l'auteur : « Cet homme, parent de Danton, qui, dans le temps de sa » toute-puissance, l'avoit envoyé à Cayenne » comme commissaire civil, se retira dans les » Etats Unis, lorsque son protecteur eut recueilli le fruit de ses principes; mais, lorsque » Roberspierre eut, à son tour, payé sa dette, » Jeannet revint à Cayenne; et il eut l'art de se » faire conserver par le Comité de Salut public » et par le Directoire. C'est un homme extrêmement adroit, sans principes, sans mœurs, » se souciant aussi peu de la république que de » la royauté, et ne connoissant que ses plaisirs » et son intérêt. Peu de débauchés peuvent lui » être comparés dans tous les genres de débauches. Doué d'un fort tempérament, il se » livroit à tous les excès, sans réserve, sans » pudeur, sans décence; et ce qu'il y a d'éton-

» nant, sans altération pour sa santé. Mais, ce » qui l'occupoit le plus fortement, c'étoit le soin » de faire une grande fortune. Ses moyens étoient » simples....C'étoit, pour les Neutres, un véri- » table forban, quoique pour se mettre à cou- » vert, il eût l'air de respecter les formes.... » Lorsqu'une prise étoit amenée, ou qu'il sai- » sissoit un navire dans le port, il faisoit em- » porter, chez lui, tout ce qui lui plaisoit; et se » bornoit à faire, vaguement, inventorier le » reste.... Il conjuguoit plaisamment le verbe » *voler*; et disoit, en riant, à ses subordonnés, » (auxquels il permettoit de l'imiter un peu): » Je vole, tu voles, il vole, nous volons, etc.; » et comme il avoit pour lui, les débauchés de » tous les genres, les voleurs de toutes les es- » pèces; comme ses vols sur la République, le » dispensoient d'en commettre sur les habitans, » et de les tracasser; comme enfin, il étoit très- » affable, très-accessible à tous ceux qui avoient » affaire à lui (excepté les déportés, à l'égard » desquels il a montré une férocité dont on ne » le croyoit pas capable), il lui est arrivé, en » s'en allant, d'emporter l'argent et les regrets » de la Colonie, etc. »

Une partie des déportés fut envoyée à Synamary; l'autre à Conanama, les deux lieux les plus mal-sains de la Colonie, au rapport même

des agens de l'autorité. M. J. J. Aymé eut le bonheur d'être réclamé par son compatriote Berthollon, négociant, établi à Cayenne, qui profitant d'un arrêté du Directoire, qui permettoit aux déportés de former des entreprises et des établissemens dans la Colonie, parvint à le faire passer sur l'une de ses habitations, située à quatre lieues de Cayenne, près de la rivière des Cascades, et qui s'appelle la Solitaire. Il eût été difficile, dit notre auteur, de la mieux nommer.

C'est là que M. J. J. Aymé fut relégué dans une espèce de case à nègres, construite en bousillage, et couverte de feuilles. C'est là que nouveau Robinson, environné de quelques Noirs dont il n'entendoit pas le jargon, il chercha les moyens de charmer sa solitude (car son ami fut obligé de retourner à Cayenne), et d'adoucir son sort. Nous ne le suivrons point dans le détail intéressant de ses occupations, souvent interrompues par l'arivée des tigres, la présence des serpens, des crapauds, et de cette foule de reptiles et d'insectes, dont cet affreux climat abonde.

Des Considérations naturelles, morales et politiques sur les Nègres, trouvent ici leur place; et font admirer, dans l'auteur, un esprit de droiture et d'observation digne de beaucoup

d'éloges. Il y joint des détails non moins intéressans, dont il est à désirer que l'on profite, et qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

Cependant Jeannet fut rappelé ; et l'agent Burnel, qui lui succéda, rendit le sort des déportés bien plus dur encore qu'il ne l'étoit. « Cet » homme, fils d'un fourbisseur de Rennes, est, » dit l'auteur, violent, ignorant, inconséquent, » orgueilleux et cupide. » Ses proclamations se ressentoient de ce caractère ; et toutes rappelant celles du règne de Roberspierre, portoient l'empreinte de la barbarie, et inspiroient une terreur profonde. La manière dont il traita les déportés, fut une suite de ces sentimens ; et l'on voit ici qu'il n'oublia rien pour appesantir leurs fers.

Cependant, la santé de M. J. J. Aymé, qui s'altéroit tous les jours, et la crainte de succomber, ainsi qu'un grand nombre de ses compagnons, victime de l'insalubrité de ce climat destructeur, lui firent former un projet d'évasion, qui réussit, malgré tous les obstacles. Son ami, Berthollon, retournoit en Europe avec sa femme et son enfant, sur un navire américain nommé le *Phaëton brick*, du port de deux cents tonneaux ; il l'aida dans sa fuite, pour le faire embarquer avec lui. Les détails de cette fuite sont du plus grand intérêt ; et nous craindrions

de les affoiblir en n'en citant qu'une partie. Enfin, le navire lève l'ancre, le 6 brumaire an 8, et cingle vers l'ancien Continent, à la destination de Gothembourg, en Suède.

Il n'est aucun lecteur qui ne croye que tous les malheurs de M. J. J. Aymé sont finis; mais le plus cruel de tous l'attendoit à cinq journées du port. A la suite d'une horrible tempête, qui dura plusieurs jours, le navire entr'ouvert échoua, le 19 nivose an 8, sur la côte de Fraserburg, en Ecosse. Un grand nombre de passagers périt dans cet affreux naufrage; M. J. J. Aymé, pendant dix-huit heures entre la vie et la mort, ne dut son salut qu'à la vigueur de sa constitution. Transporté à terre mourant, il fut rappelé à la vie par les soins du généreux George Milne, qui l'avoit sauvé de la fureur des flots, au péril de la sienne. Le lord Inveruri, M. Dalrinple et les principaux habitans de Fraserburg prodiguèrent aux naufragés les plus tendres secours, et leur donnèrent les moyens de gagner Londres, et ensuite la France, qui, grâce à la révolution du 18 brumaire, n'étoit plus, pour les malheureux fugitifs, une terre de proscription. M. J. J. Aymé débarqua à Calais le 29 ventose; et de-là se rendit à Paris, où il put reparoître sans danger, et où sa présence excita un intérêt général.

Cet Extrait rapide n'a pu que donner une imparfaite idée de cet Ouvrage, qu'il est impossible de quitter, lorsqu'on en a commencé la lecture. L'intérêt des faits, la sagesse des réflexions, le mérite du style, tout se réunit pour en assurer le succès. Cette édition enlevée avec rapidité, a bientôt été suivie d'une seconde. Elle sort des presses de M. Perlet, l'estimable associé de M. Maradan, et l'un des déportés (nous regrettons de n'avoir pu en parler dans le cours de cet Extrait); elle lui fait honneur. L'histoire de ses malheurs, liée à celle de M. J. J. Aimé, sera lue ici avec un intérêt que partageront vivement tous ceux qui ont été à portée d'apprécier ses qualités personnelles.

L'Ouvrage est terminé par un Tableau des déportés, duquel il résulte que de trois cent trente et un individus déportés à la Guyane, par suite du 18 fructidor, il en est mort cent soixante-douze jusqu'au 6 brumaire an 8. Ce tableau n'a pas besoin de commentaire. Seulement, après l'avoir lu, on seroit bien ingrat si l'on ne portoit pas un œil reconnoissant sur les hommes auxquels nous devons un autre ordre de choses.

LE COLLATÉRAL,

LE COLLATÉRAL, ou la Diligence à Joigny, *Comédie en cinq actes, en prose, par* L. B. Picard; *représentée pour la première fois le* 15 *brumaire an* 8, *sur le théâtre Feydeau, par les Comédiens-sociétaires de l'Odéon. Prix :* 1 *fr.* 2 *décimes. A Paris, chez* Huet, *Libraire, rue Vivienne, n°.* 8; *et* Charron, *Libraire, passage Feydeau. An VIII.*

EXTRAIT.

BÉNI soit l'aimable et joyeux écrivain qui vient de rendre aux muscles zigomatiques de la grande Nation, paralysés depuis tant d'années, leur élasticité première. La gaieté étant la principale source de la santé et du bonheur, rendons grâces à celui qui sait si bien la faire naître et l'entretenir, et ne lui demandons pas un compte trop sévère des moyens qu'il a mis en œuvre; car il faut en convenir, l'entreprise étoit difficile.

En effet, on ne peut se le dissimuler, nous étions depuis long-tems au régime des drames sombres ou des farces puériles, deux genres également révoltans pour l'homme de goût, qui ne pleure pas plus à *Lovelace* qu'il ne rit

à *Jocrisse*. Des incendies, des rapts, des viols, des incestes, des brigands, des assassinats, des adultères, voilà ce que la scène française nous a offert pendant dix ans, sous des formes diverses, qui cependant sont presque toujours les mêmes. C'est dans ce cercle dégoûtant de crimes et d'horreurs qu'on nous a fait tourner sans cesse; et si nos auteurs vouloient bien quelquefois s'en écarter, c'étoit pour nous donner de froids madrigaux ou de plates niaiseries. Aussi étrangers à Thalie qu'à Melpomène, ils faisoient heurler l'une et grimacer l'autre; et ces Filles de Mémoire, lasses des tristes efforts de tant d'impuissans violateurs, sembloient être retournées sur la cîme du Mont sacré, pour n'en plus redescendre.

Au milieu de cette éclipse totale de la décence, des principes, du goût et de la véritable gaieté, il est doux de trouver encore un petit nombre d'écrivains fidèles au genre amusant, et dont les travaux et les efforts tendent sans cesse à le rappeler sur la scène. Nous n'en nommerons que deux, et peut-être serions-nous embarrassés d'en trouver davantage. L'un est le peintre vigoureux et comique du *Vieux Célibataire*, l'autre est l'aimable et plaisant auteur du *Collatéral*.

Mais, comme nous l'avons dit ailleurs, le

premier, trop sensible à quelques injustices, s'est tenu long-temps loin de la carrière; le second, travailleur infatigable, semble n'exister que pour nos plaisirs, et trouve dans son imagination riche et féconde, des sujets toujours faits pour plaire, parce qu'ils sont vraiment puisés dans la Nature.

Cinq mois n'étoient point encore écoulés depuis la première représentation de l'*Entrée dans le Monde*, que nous avons vu celle du *Collatéral*. Cet ouvrage qui compte un si grand nombre de représentations, est si généralement connu, qu'une longue analyse en devient inutile. Cependant il est nécessaire d'en esquisser en peu de mots le sujet, afin que les personnes qui ne vont point habituellement au spectacle, comprennent quelque chose aux réflexions qui vont suivre.

La diligence de Paris à Lyon, retardée par un accident, arrive à Joigny à dix heures trois quarts du soir. Elle ne renferme que cinq voyageurs: Pavaret, avocat, qui va plaider une cause à Briançon; Derville, officier, qui vient passer quelque temps à Joigny; M. et madame de Saint-Hilaire, comédiens engagés pour la troupe de Genève, et M. de la Saussaye, marchand de bois de Villeneuve-sur-Yonne, qui vient à Joigny recueillir l'héritage de son oncle

Dorval, et épouser la fille du docteur Montrichard. Ce dernier n'a pris la diligence qu'à Villeneuve-sur-Yonne; et pendant les quatre lieues qui séparent cette ville de Joigny, il a raconté toute son histoire aux autres voyageurs. Or, il se trouve que la demoiselle qu'il doit épouser, est précisément la maîtresse de Derville, qui l'a connue à Paris, chez sa tante, et qui venoit à Joigny pour la demander en mariage.

Ce pauvre Derville ne sait qu'imaginer pour parer à un si fâcheux contre-temps. L'avocat, son ami, dont l'esprit inventif lui seroit du plus grand secours, est forcé de poursuivre sa route, et la diligence doit repartir le lendemain à huit heures. Que faire?

Pavaret commence par réveiller le médecin, et sous prétexte de l'emmener visiter sa femme qui, dit-il, vient de tomber en apoplexie dans une auberge du faubourg, il l'éloigne de sa maison, ce qui procure à Derville une entrevue avec sa chère Constance, qui ravie de revoir son amant, promet de lui être fidèle et de résister au mariage arrêté avec la Saussaye. Celui-ci, qui a couché, non à l'auberge, mais dans la maison de son oncle, vient le lendemain saluer le docteur Montrichard. Quelques mots surpris à la dérobée par notre avocat, lui fournissent

l'idée du stratagême qu'il emploie pour servir son ami, après avoir obtenu du conducteur de la diligence, un retard de deux heures.

Il a découvert que M. Dorval, qui a gagné sa fortune dans les colonies, y a fait la cour à une jeune Créole, fille du gouverneur de la partie espagnole de Saint-Domingue; c'est là-dessus qu'il bâtit son intrigue. Sous le nom d'un avocat de Rochefort, il se présente chez le médecin (où se trouve la Saussaye) accompagné de Derville, qu'il introduit comme un fils naturel de Jérôme Dorval et de la jeune Espagnole; et comme par la loi du 12 brumaire an 2, les enfans naturels excluent de la succession de leur père tous les héritiers collatéraux, il jette le pauvre la Saussaye dans un grand embarras; car il a compté sur cet héritage, à la faveur duquel il épousoit la fille du Docteur: or, plus de succession, plus de mariage; et Derville alors feroit valoir ses droits.

Cependant notre Collatéral ne perd point la tête: il sort un moment, va fureter dans les papiers de son oncle, et revient avec l'acte de naissance de l'unique enfant qu'il a eu dans les colonies. Mais cet enfant c'est... une fille.

Il n'est personne ici qui ne croie la pièce finie. Comment se tirer d'une telle difficulté? L'ingénieux Pavaret trouve le moyen d'y pourvoir. Il

feint d'abord une grande colère contre Derville, qu'il accuse de l'avoir trompé. Ensuite, dans une conférence qu'il se procure adroitement avec la Saussaye, il lui raconte ce qu'il feint d'avoir appris à l'instant même par les aveux du jeune homme.

Derville, dit-il, en revenant de Saint-Domingue, a fait dans la traversée, connoissance avec une jeune Créole embarquée sur le même vaisseau : cette Créole est la fille de M. Dorval, qui après la mort de sa mère venoit en France pour se réunir à l'auteur de ses jours. Elle est tombée malade à Rochefort : Derville a profité de cet accident ; muni de quelques papiers qu'il a su dérober à l'Américaine, il est venu trouver Pavaret, qui jouit à Rochefort d'une grande réputation de talens et de probité, s'annoncer à lui pour le fils de M. Dorval, et l'engager à l'accompagner à Joigny. Dans cet intervalle, l'Américaine s'est rétablie, elle a poursuivi son voyage, et vient à l'instant même d'arriver dans cette auberge où Derville l'a reconnue; et c'est au milieu de sa surprise et de son embarras qu'il a tout avoué à son conseil.

Une fable si bien ourdie, et qu'on a trouvé d'autres moyens encore de rendre vraisemblable, intrigue fort M. de la Saussaye ; il est pressé de jouir : *il craint les procès comme tous*

les diables, et ne sachant à qui s'adresser, il prie notre avocat de l'aider de ses lumières. Celui-ci, après s'être fait un peu prier, y consent, et n'a pas de peine à persuader au Collatéral, que le seul moyen de garder la succession est de confondre ses droits avec ceux de sa cousine, en l'épousant.

Il ne s'agit plus que de faire paroître cette cousine, car elle est toute trouvée. Madame de Saint-Hilaire consent à jouer ce rôle, et la Saussaye, qui n'a voyagé avec elle que de nuit, et qui pendant ce temps n'a cessé de parler, ne pourra la reconnoître. On le présente donc à cette feinte parente, et leur mariage est bientôt arrêté. Il jure à ses pieds un amour éternel. Le docteur Montrichard, qu'on a soin de faire arriver alors, le surprend dans cette posture, et dans son dépit, accorde sa fille à Derville, qui s'est fait connoître, et qui obtient facilement le pardon d'une ruse qui est l'ouvrage de l'amour. M. de la Saussaye est au comble de ses vœux, mais son bonheur ne dure guères. M. de Saint-Hilaire qui a marché en avant de la diligence, et qui, ennuyé de l'attendre, revient sur ses pas, se fait connoître pour le mari de la fausse Américaine, et les trois autres pour les voyageurs de la diligence. M. de la Saussaye est donc joué; mais il s'en console en gardant

la succession, en attendant toutefois qu'un véritable héritier direct se présente. Cependant le conducteur vient annoncer que le délai auquel il avoit consenti est expiré, et la diligence continue sa route avec l'Avocat et les deux Comédiens.

Il est facile de voir, que quoique cette pièce soit très-fortement intriguée, la marche en est simple, rapide, les événemens bien amenés, et l'imbroglio très-clair et très-facile à suivre.

L'exposition est une des plus heureuses qui soient au théâtre; les voyageurs en débarquant et en se plaignant du bavardage du Collatéral, font connoître naturellement le sujet de la pièce, et le spectateur se trouve au fait, avant d'avoir songé qu'on ait voulu l'y mettre. L'action se trouve exposée, développée, tous les personnages ont paru, et leurs divers intérêts sont très-clairement connus avant la fin du premier acte. Le second, qui est peut-être le moins rempli, offre une foule de traits pleins d'esprit, de sel et de gaieté, dont aucun n'est étranger à l'action, qui se trouve à chaque instant fouettée par la brusque impatience du conducteur de la diligence. Il est terminé par une scène vive et chaude, dont la tournure est neuve, et dont les motifs annoncent dans l'auteur une grande connoissance du cœur hu-

main. Au troisième, l'intérêt toujours croissant arrive à son apogée, et l'on croit toucher au dénouement, lorsqu'à ce mot : *Que l'enfant est . . . une fille*, on pense que tout est perdu, et l'on n'imagine pas comment l'auteur pourra se tirer d'un tel embarras. Le ressort de la comédienne, d'autant plus piquant qu'il est inattendu, n'est cependant point une double intrigue. Ce personnage est trop bien lié à l'action dans les deux premiers actes, pour que le rôle important qu'il joue dans les deux derniers sente la machine. Cette invention est d'autant meilleure, qu'elle est très-naturelle, et qu'en y réfléchissant, on voit que l'auteur n'avoit pas mis madame de Saint-Hilaire dans la diligence, pour le seul plaisir de la faire voyager.

Ainsi le quatrième acte, loin de commencer une seconde action, comme quelques personnes trop pressées de juger ont paru le croire, est bien une suite naturelle et obligée de la même. Rien de plus adroit, de mieux filé que la scène cinquième de cet acte, dans laquelle Pavaret regagne la confiance de la Saussaye, au point de se faire prier par lui d'être son conseil. L'auteur ayant annoncé dès le second acte, que son Collatéral ne manquoit pas *d'un certain tact*, et ce personnage étant en effet bien loin d'être un niais ordinaire, cette scène présentoit des

obstacles presqu'insurmontables ; car l'on sait que personne n'est plus difficile à ramener que les gens de ce caractère, dès qu'ils ont été effarouchés. Un homme d'esprit est cent fois plus facile à gouverner qu'un sot méfiant.

La Saussaye une fois persuadé, la fausse Américaine se trouve bien établie, et le cinquième acte découle naturellement de cet état de choses. Peut-être l'arrivée de Montrichard devroit-elle être mieux amenée, mieux motivée : mais sa colère est naturelle ; et en voyant son gendre futur aux genoux d'une autre femme, il est tout simple qu'il donne sa nièce à son rival, muni d'ailleurs d'excellentes recommandations, *et qui ne craint pas d'héritier direct.* Quant au retour de M. de Saint-Hilaire, dont la présence seule fait le dénouement, rien de plus comique, de mieux combiné, de plus naturel. L'effet étonnant que cette entrée produit à la représentation, les ris inextinguibles qu'elle excite, les applaudissemens long-temps prolongés dont elle est couverte, tout prouve que l'auteur ne pouvoit dénouer sa pièce d'une manière plus piquante ; l'effet en est extrêmement neuf, et la simplicité du moyen ajoute beaucoup au mérite de l'invention.

Tous les caractères de cette comédie sont de la plus grande vérité, et puisés dans la Nature.

On voit que l'auteur porte dans la société ce coup-d'œil observateur et fin qui saisit rapidement les ridicules et le foible des hommes, et sans lequel on ne fait que des portraits d'imagination et des peintures décolorées. Qui n'a pas trouvé vingt fois dans le monde, des avocats bavards, actifs, adroits, intrigans et serviables comme M. Pavaret ? des médecins intéressés et remplis d'amour-propre comme le docteur Montrichard ? des collatéraux avides, méfians, indiscrets, et cependant très-susceptibles de mystification, comme M. de la Saussaye ? des comédiens qui ne rêvent que comédie, comme M. de Saint-Hilaire ? des conducteurs de diligence qui ne connoissent que les chevaux et les pour-boire, comme le bonhomme Rougeaux ? des domestiques imbéciles, toujours mécontens de leur condition, toujours murmurant contre leurs maîtres, comme le niais André ? des amoureux qui se prêtent à tout, qui jouent tous les rôles pour parvenir à leur but, comme l'officier Derville ? enfin, des servantes d'auberge, coquettes, babillardes et très-disposées à l'intrigue, comme la jeune Magdelon ? Tous ces gens là fourmillent sous nos yeux; on les rencontre sans cesse, mais il appartient à peu d'écrivains de savoir les peindre.

Avec quel art notre auteur sait faire agir tant

de personnages, toujours en action, sans se croiser, sans s'embarrasser, et sans se nuire! Ils sont entre ses mains, ce qu'est un jeu de cartes dans celles d'un escamoteur habile : il les mêle, les fait disparoître, les reproduit et les fait ensuite retrouver chacune à leur place, sans qu'on ait pu deviner les ressorts qui conduisoient le prestige. Chacun croit pouvoir en faire autant, tant la chose paroît naturelle; mais dès qu'on veut mettre la main à l'ouvrage, l'on s'aperçoit aisément que

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes.

Parlerons-nous du style de cette comédie, toujours vif, pressé, rapide, plein de sel, de gaieté, de plaisanteries d'un bon genre, et qui n'offre aucune trace de mauvais goût? Il pétille tellement de traits, qu'on peut le comparer à un feu d'artifice bien servi, qui occupe sans cesse l'attention, et ne la lasse jamais, parce qu'il est toujours varié. Or, un tel feu d'artifice, qui dure pendant près de deux heures, n'est pas assurément un spectacle ordinaire.

Nous voyons d'ici quelque censeur amer et chagrin, quelque critique morose, quelque rival, doué de cette susceptibilité minutieuse, qui se tourmente de tout, parce qu'elle ne sait jouir de rien, nous demander avec humeur: le *Collatéral* est-il donc un ouvrage parfait, et

avez-vous bientôt fini votre ennuyeux panégyrique? Non, sans doute, nous ne prétendons pas que cette comédie soit sans défauts; mais nous laissons à d'autres le plaisir de les chercher et l'embarras de les découvrir. Lorsqu'on rit pendant cinq actes, il est difficile d'être sévère; et ce seroit se montrer aussi par trop ridicule, que d'aller demander à l'auteur, en vertu de quelle règle d'Aristote il nous a fait rire dans un ouvrage sans prétention. Nous croyons en avoir dit assez pour prouver que cette comédie est une *œuvre vraiment comique*, dont la fraîcheur, la grâce, le piquant et l'originalité doivent plaire à tous les bons esprits; dont la représentation est un excellent remède contre l'un des plus grands maux qui affligent l'espèce humaine, la sombre mélancolie; et qui achève de placer son ingénieux auteur entre Regnard, Dancourt, Le Sage et Dufresny: et lorsqu'on songe que cet écrivain à peine âgé de trente ans, lorsque le *Collatéral* a paru, avoit déjà produit *vingt-huit comedies* toutes représentées, et presque toutes avec succès, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de son étonnante facilité, ou de la richesse intarissable d'une imagination qui suffit à tant de travaux.

DE L'HOMME D'ETAT considéré dans Alexandre Sévère ; *mis en parallèle avec les plus vertueux Empereurs Romains ; par le cit.* de Maimieux, *ancien Major d'infanterie allemande, inventeur de la Pasigraphie, Membre de l'Académie des Sciences de Harlem, de la Société Philotechnique de Paris, et de la Société des Observateurs de l'Homme ; avec cette épigraphe :*

Res est æque difficilis ac severa fieri vere politicum ac vere moralem.

BACON, *De Augm. Scient.*

1 *vol. in-8°. de plus de* 200 *pages. A Paris, chez* P. J. Duplain, *Libraire, rue de l'ancienne Comédie Française, passage du Commerce ; l'Auteur, au Bureau de la Pasigraphie, rue du faubourg Montmartre, n°.* 25 ; *et les frères* Levrault, *Imprimeurs-Libraires, quai Malaquais. An IX.*

EXTRAIT.

L'AUTEUR, dans une courte Introduction qu'on doit méditer avec soin, nous apprend que cet Ouvrage fut lu par lui-même, en 1774, à

Catherine II ; en 1775, à Gustave III, au prince Henri et à Frédéric II. Cela seul suffit pour l'absoudre du reproche d'adulation que quelques passages de son ouvrage pourroient lui attirer de la part de ces esprits chagrins, qu'une louange même méritée afflige toujours. Ainsi les allusions et les rapprochemens, qu'on ne manquera point de faire en lisant cet écrit, naissent des seules circonstances, puisque la composition de cet Ouvrage est antérieure de près de trente années au temps où nous vivons. Ce ne sont donc point ici les éloges qui vont chercher le Grand Homme, mais le Grand Homme qui apparoît sur la scène du monde, pour mériter des éloges qui n'avoient point été composés pour lui.

Le but de M. de Maimieux, dans cet Ouvrage, est de prouver qu'*Alexandre Sévère* doit, par son caractère, sa conduite politique et ses vertus, être mis au-dessus de tous les empereurs qui ont régné à Rome. Les quatorze premiers chapitres offrent une analyse rapide du règne de ce souverain, dont l'auteur présente successivement les principaux faits, accompagnés de réflexions remarquables par leur concision, leur profondeur et leur lucidité. Les quatre chapitres suivans sont employés à discuter les reproches que quelques écrivains ont fait à *Alexandre Sévère*, et dont son panégy-

riste le disculpe par des faits bien prouvés et des raisonnemens sans réplique.

Il parcourt rapidement, dans les chapitres 18, 19, 20, 21, 22, 23 et 24es., les règnes de *César*, d'*Auguste*, de *Titus*, de *Nerva*, de *Trajan*, de *Marc-Aurele*, de *Commode*. Il compare ces divers gouvernemens à celui d'*Alexandre* ; il établit également un parallèle suivi entre leurs caractères respectifs et celui de cet empereur ; et il conclut de cet examen, qu'*Alexandre Sévère* doit être proposé, comme un modèle de tous points accompli, aux Princes jaloux de régner au nom des lois, de se faire respecter par la justice, de rendre leurs peuples heureux, en effrayant les méchans par une juste sévérité, et d'encourager la vertu, en allant au-devant des hommes vertueux.

Le vingt-cinquième et dernier chapitre nous offre le résumé des qualités qui constituent l'homme d'Etat. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en extraire le fragment qu'on va lire, et qui paroîtra, à bien des Français, un portrait peint d'après nature : « L'organisation » la plus heureuse et une vigueur physique, » propres à résister à des travaux assidus ; un » cœur héroïque, ferme et sensible ; une vie » frugale et pure ; cette célérité de réflexion ; » cette force d'attention qui ménage et féconde

le

» le temps ; la science d'employer toute celle » des autres ; le choix des hommes, ce discernement qui semble plutôt les faire que les deviner, en les appelant à des fonctions auxquelles des talens ignorés les prédestinèrent ; » un cerveau qui contienne, à l'aise et sans » confusion, les principaux détails et le tout, » capable d'embrasser le moment et les siècles... » Un véritable homme d'Etat est l'envoyé, le » délégué, le substitut mortel de l'immortelle » Providence. Des innombrables résultats d'où » naît le bonheur d'un grand peuple, aucun » n'est étranger aux qualités politiques du garant de la sureté générale. Le chef révéré » d'un Etat heureux y fait une portion du prix » de tout, une portion de chaque grain de blé, » etc., etc. »

Il n'est personne qui ne reconnoisse la grandeur et la majesté d'un tel portrait. Heureux le peuple qui peut se dire, j'en possède l'original!!

Nous aurions loué plus dignement l'auteur de cet Ouvrage, si les matières qu'il y traite n'étoient point étrangères au principal objet de nos études, qui ont toujours embrassé la littérature et l'art du théâtre plutôt que l'histoire ancienne et la politique : nous avons voulu seulement en donner une idée, afin d'inspirer le désir de le lire. On y trouvera beaucoup de

choses renfermées dans un petit nombre de pages ; ce qui est à-peu-près l'opposé de la plupart des livres qui paroissent aujourd'hui. Celui-ci ne peut qu'ajouter à la considération que M. de Maimieux s'est, depuis long temps, acquise dans la carrière des sciences et de la philosophie ; non de cette philosophie corruptrice, qui, ennemie née de tous principes, s'est fait une loi de n'en reconnoître aucuns ; qui dans ses écarts insensés a déclaré la guerre à toutes les puissances du ciel et de la terre, et dont les tristes résultats ont plongé la France pendant douze années dans un abyme de maux incalculables, et duquel nous commençons à peine de sortir ; mais de cette philosophie, la seule digne de ce nom, qui admet la religion et les mœurs pour principe et pour base de toute société, et qui nous enseigne que, sans elles, il n'est point d'existence durable pour les peuples, ni de véritable bonheur pour les habitans du monde.

LE DÉPIT AMOUREUX, *rétabli en cinq actes; hommage à Molière, par* Cailhava, *de l'Institut*: *in*-8°. *de* 110 *pages. A Paris, chez* Charles Pougens, *Imprimeur-Libraire, quai des Théatins, n°.* 10. *An IX.* —1801.

EXTRAIT.

TOUT le monde sait qu'un misérable comédien de province s'est avisé, il y a environ vingt ans, de mettre en deux actes le *Dépit amoureux*; et que c'est ainsi que cette comédie se joue maintenant dans toutes les villes des départemens, et même qu'elle a paru à Paris, il y a quelques années, sur le Théâtre de la République. Les comédiens français respectoient trop Molière, pour participer à cet outrage; et ils n'ont jamais adopté cette barbare mutilation; mais aussi, depuis long-temps ils n'ont pas fait reparoître le *Dépit amoureux*, l'un des premiers ouvrages du père de la comédie, et dans lequel, au milieu d'un grand nombre de choses inutiles ou de mauvais goût, et même d'obscurités, on trouve beaucoup de scènes charmantes, et une foule de traits dignes de l'auteur du *Tartufe* et du *Misanthrope*.

C'est pour venger Molière de cette injure, et pour épurer en quelque sorte sa gloire, que M. Cailhava, connu par son respect ou plutôt par son culte pour ce génie immortel, a entrepris, non de refaire, mais de rétablir, selon nos mœurs et notre délicatesse, la comédie du *Dépit amoureux*. Un canevas intitulé *la Creduta Maschio*, avoit fourni à Molière la fable peu vraisemblable et peu décente de sa pièce. Ses défauts appartiennent à ce canevas informe; mais ses beautés sont toutes à lui. Il falloit donc, en quelque sorte, dégager les unes des autres, et dissiper ces nuages opaques, pour rendre à ce soleil tout son éclat; c'est ce que l'auteur de l'*Art de la comédie*, nous paroît avoir exécuté avec beaucoup d'adresse et une profonde connoissance des ressorts dramatiques.

L'entreprise offroit plus d'une difficulté. D'abord, oser toucher à Molière, non pour le réduire, mais pour le corriger, c'étoit s'exposer à entendre crier au scandale, à la profanation. Ensuite, comment travailler, avec aisance, sur un fond étranger, dont on veut conserver toutes les beautés et faire seulement disparoître les imperfections? Enfin, comment espérer que le public, qui sait par cœur le *Dépit amoureux*, recevroit sans murmure, un autre ouvrage sous le même titre, qui n'est au fond,

cependant, que celui de Molière ; mais dont l'intrigue, la marche, la disposition des scènes et même le dialogue ont éprouvé beaucoup de changement et de grandes modifications.

M. Cailhava a bravé tous ces obstacles, et s'est élevé au-dessus de ces considérations. Fort de la pureté de ses motifs, et bien sûr que les gens de lettres ne l'accuseroient pas d'avoir voulu lutter de gloire avec un écrivain dont il n'a jamais parlé qu'à genoux ; il s'est armé de courage, et il a élagué, sans pitié, tout ce qui n'étoit pas digne de son modèle. Ainsi le rôle tout entier de Métaphraste, qui ne tenoit point à l'action, et qui ne paroissoit que dans une scène terminée par un trait de bas comique, a disparu. Il en est de même de celui de la Rapière. Quant à Frosine, M. Cailhava, en la métamorphosant en une tante de Lucile et d'Ascagne, l'a vraiment attachée à l'action, avantage qu'elle n'avoit point; et a mieux motivé le titre de confidente d'Ascagne, qu'elle conserve toujours. L'exposition qui, dans Molière, ne commence qu'au second acte, a lieu ici, dès la seconde scène du premier ; ce qui est plus naturel, et jette bien plus de lumière sur toute la pièce. Ce premier acte est presque tout entier de M. Cailhava ; et il fait honneur à sa grande connoissance du théâtre et des effets de

la scène. Vient ensuite le second, qui, dans Molière, étoit le premier ; et qui, cependant paroît ici se trouver naturellement à sa place. Le troisième nous présente le second et le troisième de Molière, habilement fondus ensemble, et purgés de tout ce qui retardoit la marche de l'action. A l'exception de la première scène sagement retranchée, et de quelques coupures indiquées par le goût et le sentiment des convenances actuelles, le quatrième acte appartient tout entier à Molière : c'eût été un sacrilége d'y toucher, car c'est le meilleur de la pièce, et celui qui renferme ces deux admirables scènes de dépit, qui seront, dans tous les âges, de précieux modèles. Enfin, le cinquième acte, à l'exception de plusieurs vers recueillis çà et là dans toute la pièce, est entièrement de l'éditeur ; et il faut convenir que celui de Molière étoit peut-être le plus foible des cinq.

Il est facile de voir, par cette courte analyse, que M. Cailhava a conservé, avec scrupule, toutes les beautés en grand nombre de l'original ; mais qu'avec un courage dont on doit lui savoir gré, il n'a point fait grâce aux défauts. Une partie de son travail, au moins en ce qui tient aux choses de goût, lui étoit indiquée par M. Bret, dans son excellent commentaire sur Molière ; et il en a profité en homme instruit et éclairé.

Cette Comédie, imprimée sur de beau papier, et avec d'assez beaux caractères, offre une foule de fautes ou plutôt de négligences, qu'on est d'autant plus étonné d'y trouver, que l'imprimeur et l'éditeur appartiennent tous deux à l'Institut : par exemple, on a imprimé page 45 :

Je ne dis rien, *crainte* de mal parler...assure.

Il est clair qu'il faut pour la mesure des vers, ainsi qu'on lit dans Molière :

Je ne dis rien, *de peur* de mal parler...assure.

La première scène du troisième acte finit par deux vers féminins, et la seconde commence par deux vers du même genre, sans cependant que le sens paroisse altéré ; c'est une négligence de l'éditeur, et elle est inconcevable, etc., etc. Enfin, et ceci regarde l'imprimeur, beaucoup de vers commencent par des lettres de bas de casse, au lieu de capitales ; et cela ne fait pas honneur au prote de Charles Pougens, car on sait que pour lui, il ne peut pas, malheureusement revoir les épreuves. Nous nous sommes arrêtés sur ces légères imperfections, parce que dans un ouvrage tel que celui ci, nous aurions désiré une correction parfaite; car, il ne faut pas oublier que c'est un *hommage à Molière*.

Quoiqu'il en soit, ce travail ne peut qu'ajouter à la haute considération dont M. Cailhava jouit parmi les Gens de lettres, qui le regardent, depuis long temps, comme l'écrivain qui connoît le mieux tous les élémens de l'art dramatique. Il est fort à désirer que les comédiens fassent jouir le public du *Dépit amoureux*, ainsi arrangé, et dont le succès ne peut être équivoque ; mais nous craignons bien qu'il n'en soit de ce vœu comme de celui que nous formons depuis long-temps, de leur voir remettre le *Tuteur dupé*, l'*Egoïsme* et les *Menechmes grecs*, du même auteur, et dont l'accomplissement est réservé, sans doute, à nos arrières neveux.

Depuis que cet Extrait est composé, nos craintes se sont malheureusement réalisées, grâces à l'inexplicable conduite des comédiens avec M. Cailhava. Après avoir reçu le Dépit amoureux, pour lequel ils ont même témoigné de l'empressement, ils ont cessé tout-à-coup de s'en occuper ; et l'ont même fait disparoître du tableau des pièces à l'étude, sans qu'on puisse deviner la raison d'un tel caprice. M. Cailhava sensible à cet outrage, dont Molière avoit sa bonne part, a pris le parti de retirer toutes ses pièces ; et les choses en sont dans cet état, au moment où nous écrivons.

HISTOIRE de la Révolution et de la Contre-Révolution d'Angleterre, *contenant les Troubles civils sous Charles* Ier., *le Procès de ce Prince, sa Condamnation à mort, et son Exécution; l'Abolition de la Monarchie et l'Etablissement de la République en* 1649; *les Dilapidations des finances; le Protectorat de Cromwel; les Conspirations, l'Anarchie et les Factions qui eurent lieu; enfin le Renversement de la République, et la Restauration de Charles II, avec les Suites du Rétablissement de la Royauté. Par* Millon, *Membre de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris. Nouvelle édition.* 1 *vol. in-8°. A Paris, chez* Moutardier, *Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n°.* 28. *An IX.*

EXTRAIT.

LE titre très-détaillé de cet Ouvrage suffit en quelque sorte pour en donner une idée. C'est un tableau rapide et bien fait de tout ce qui s'est passé d'intéressant en Angleterre, depuis 1625 jusqu'en 1685. L'auteur passe en revue tous les événemens, depuis l'avénement de Charles Ier.

jusqu'aux exécutions de Strafford, de Sydney et du lord Russel ; et dans ce période de cinquante-huit années, il nous présente une succession de faits historiques bien propres à faire réfléchir quiconque les lira avec quelque peu d'attention.

On voit qu'il a bien plutôt cherché à resserrer sa narration qu'à multiplier les volumes, puisque dans une brochure de 240 pages, il nous offre ce que l'on chercheroit vainement épars dans un grand nombre d'ouvrages. Ecrire ainsi l'histoire, c'est prouver qu'on joint à un excellent esprit d'ordre et d'analyse, le talent de l'exécution et l'art d'intéresser.

Cette *Histoire de la Révolution d'Angleterre* rappelle, dans un grand nombre de points, celle dont nous avons été les malheureux témoins. Le rapprochement de faits nés de circonstances qui diffèrent peu, n'est pas ce qui rend cette lecture moins piquante. On aimera à comparer les hommes, les caractères, les événemens chez les deux nations : on verra que des causes à peu près pareilles ont produit les mêmes résultats ; on comparera le sort de Charles Ier. avec celui du dernier roi des Français ; et l'on s'appercevra que, lorsque les esprits sont montés au même degré de chaleur et d'effervescence, le concours des événemens dif-

fère peu ; et que ce sont toujours les fautes des Cours et des ministres qui ont enfanté les plus terribles révolutions.

Nous ne suivrons point l'auteur dans tous ces détails ; plusieurs motifs, qu'on devinera sans peine, s'y opposent, et nous privent même du plaisir que nous aurions à citer quelque passages qui ne pourroient que donner une opinion favorable de sa manière de penser et d'écrire. Nous nous contenterons de remarquer que cet ouvrage, composé avec méthode, est écrit avec beaucoup de précision, de clarté et de simplicité. La narration en est rapide et intéressante. L'auteur a supprimé prudemment toutes les réflexions qu'une foule de rapprochemens sembloit appeler à chaque page ; il laisse au lecteur le soin d'y suppléer ; et l'esprit de sagesse et de modération qui règne d'un bout à l'autre de son ouvrage, mérite qu'on le loue. Une telle impartialité dans des matières aussi délicates, prouve qu'à beaucoup de circonspection et de prudence, M. Millon joint une impassibilité qui doit être l'une des principales qualités d'un historien jaloux de mériter la confiance de ses lecteurs. Une histoire n'est point un plaidoyer; et l'on doit en écarter tout ce qui, dans des temps de révolution, pourroit fournir des armes aux différens partis, en-

tretenir les haines, ou flatter inconsidérément de dangereux espoirs. Ce doit être un tableau fidèle des faits, garanti par la bonté des sources; et toutes les fois que l'auteur les a présentés avec candeur et bonne-foi; qu'il les a assaisonnés d'une critique judicieuse, et retracés avec précision et simplicité, il a rempli sa tâche dans toute son étendue.

Il faut au reste que cette tâche offre d'assez grandes difficultés, à en juger au moins par le peu de bons historiens qu'offre notre littérature; et lorsqu'on prend la peine de réfléchir sur l'assemblage de qualités que ces fonctions exigent, on cesse de s'étonner qu'elles soient le partage d'un aussi petit nombre d'Ecrivains.

Le succès de cette *Histoire de la Révolution d'Angleterre* atteste son mérite. La première édition, enlevée rapidement et la seconde, qui l'a suivie de près, sont un témoignage évident que l'auteur a su servir le public selon son goût, et que son impartialité a été appréciée ainsi qu'elle devoit l'être.

Au revers du frontispice, on voit une liste des ouvrages de M. Millon, qui prouve qu'il ne borne pas ses travaux au seul genre de l'histoire, et que, comme poëte et comme littérateur, il a su obtenir plus d'un succès honorable.

RÉFLEXIONS SUR L'ART THÉATRAL, *par* J. Mauduit de la Rive ; *brochure in*-8°. *Prix*, 1 *fr.* 20 *c.*, *et* 1 *fr.* 40 *c. franc de port par la poste. A Paris*, *chez* Rondonneau, *au Dépôt des lois*, *place du Carrousel*; *et chez les Marchands de Nouveautés. An IX.*

EXTRAIT.

C'EST sous ce titre modeste qu'un acteur célèbre, qui, même en succédant à le Kain, a fait pendant près de trente années, les beaux jours de la Comédie Française, publie aujourd'hui le résultat de ses méditations sur l'art si difficile de reproduire au théâtre les chefs-d'œuvre des grands écrivains dont s'honore la France. Il le fait sans prétention, sans orgueil, et avec cette simplicité noble et touchante, si bien faite pour plaire à tous les bons esprits, seuls dignes de l'apprécier.

Ces Réflexions sont donc moins un ouvrage, qu'un essai que l'auteur présente au public avant de lui livrer un travail plus étendu sur son art.

Il commence par des considérations très-justes sur l'étendue actuelle de nos salles de spectacle, qui ne permet plus aux acteurs de se renfermer dans leurs moyens naturels, et qui

les contraignant de forcer leurs gestes et leur organe, les oblige de s'éloigner de la vérité pour arriver jusqu'aux spectateurs. Cet inconvénient très-grave, et dont les comédiens sont les véritables juges, est fait pour entraîner la perte de l'art de la déclamation ; car, dès qu'on sort des bornes de la vérité, il n'y a plus de route sûre. L'ancienne salle du faubourg Saint-Germain ; celle où se sont formés les Lecouvreur, les Dangeville, les Gaussin, les Dumesnil, les Clairon, les Dufresne, les Grandval, les le Kain, les Préville, les Bellecour, les Brizard, etc., etc., étoit construite dans de justes proportions. Là, l'acteur n'avoit qu'à parler pour se faire entendre. Rien n'étoit perdu pour l'auditeur le moins attentif. Aujourd'hui, il est souvent forcé de crier, et n'est pas toujours entendu. Ce douloureux inconvénient, en changeant toutes les combinaisons théâtrales, a dénaturé les oreilles du public, à qui frapper fort plaît mieux, maintenant, que frapper juste.

L'auteur parle ensuite des dispositions du public ; de celles de l'acteur ; du jeu de ceux qui sont en scène avec lui, et qui influent plus qu'on ne peut le croire sur lui-même ; de l'inconvénient qu'il y a, d'avoir placé le temple de Melpomène dans le quartier le plus impur et le plus bruyant de Paris ; de l'heure des dîners, beau-

coup trop rapprochée de celle où l'on commence le spectacle ; ce qui fait que le premier acte, continuellement troublé par le bruit des arrivans, est perdu pour un grand nombre de spectateurs qui, faute de connoître l'exposition, ne prennent point intérêt à la pièce ; de la difficulté qu'il y a de juger et de recevoir une pièce, après en avoir entendu une seule lecture, souvent troublée par l'inattention du trop grand nombre des juges, etc. Toutes ces considérations profondes et lumineuses sont présentées avec sagesse, et plutôt offertes à la méditation des bons esprits, que données comme des décisions sans appel. L'auteur a soin de les appuyer, en grande partie, par des citations de faits peu connus, mais intéressans, qui achèvent de donner du poids à ses Réflexions. On conviendra, après les avoir lues, que la plupart ne pouvoient venir que d'un homme qui a exercé, et long-temps exercé son art. Il les termine par un vœu aussi modeste que désintéressé ; c'est de voir les anciens comédiens faire, comme lui, part au public de leurs méditations et des résultats de leur longue expérience. De tels ouvrages seroient, pour les jeunes gens qui suivent la carrière du théâtre, de la plus grande utilité ; et, si Baron, le Kain, Préville (nous ne parlons pas des acteurs vivans, car il faudroit les

nommer tous pour n'en mécontenter aucuns, avoient écrit sur l'art de la déclamation, nous aurions un code qui nous manque sur cette partie si intéressante de la gloire nationale. Quelques ouvrages didactiques, sortis de la plume de simples Gens de lettres, ne sauroient y suppléer; car il est, dans cet art, une foule de choses dont on ne peut bien raisonner, que lorsqu'on l'a exercé soi-même.

L'auteur ne parle, dans cet ouvrage, que d'un seul comédien vivant, Molé, qu'il nomme le favori privilégié de Thalie. Cette distinction étoit bien due à l'homme dont le talent honore le plus la scène française; et qui, dans un âge où tant d'autres ont plus que terminé leur carrière, semble être à peine au milieu de la sienne.

La dernière partie de ces Réflexions est semée d'anecdotes inédites sur la vérité desquelles on peut compter; et qui sont, en général, très-intéressantes pour les amateurs et les amis de l'art théâtral. Nous nous bornons à citer les suivantes, persuadé qu'elles donneront à nos lecteurs le désir de recourir à l'ouvrage pour connoître les autres.

« L'inspiration, dit l'auteur, est un senti-» ment dominateur qui vous entraîne quelque-» fois au point de faire et de dire des choses que » souvent l'on croit, le moment d'après, n'a-voir

» voir ni faites, ni dites. Je me souviens de » m'être trouvé dans une circonstance sem- » blable, il y a deux ans, à Angers, lorsqu'on » célébroit une pompe funèbre pour les mi- » nistres assassinés à Rastadt. Invité par la » municipalité, à assister à cette cérémonie, » je me rendis au lieu indiqué pour le rassem- » blement. Réunis au cortége composé de toutes » les autorités constituées, nous nous trans- » portâmes, en grande pompe, au temple dé- » cadaire..... Un citoyen monta à la tribune » pour y prononcer un discours analogue à la » circonstance. Sa voix foible ne lui permettoit » pas d'être bien entendu de tout le monde; et » ne pouvant l'entendre moi-même distincte- » ment, j'éprouvai une sorte d'impatience qui » me fit dire, tout-à coup, à un voisin: « Je me » ferois bien mieux entendre que lui, si j'étois » à sa place. » J'étois ému, et j'éprouvois une » sorte de tressaillement qui me donnoit beau- » coup d'agitation.

» Lorsque l'orateur eut fini, je vis s'avancer » vers moi le président de la municipalité, ac- » compagné de gardes, qui me dit: « Citoyen » *la Rive*, on vient de m'annoncer que vous » aviez un discours à prononcer; on va vous » accompagner à la tribune. » Que l'on se fi- » gure ce que je devins à ces mots, en voyant

» se porter sur moi tous les yeux, qui sembloient » confirmer ce que je venois d'entendre.

» Je fus tellement étonné de la proposition, » que, sans répondre, je ne pus que saluer, et » suivre ceux qui me conduisoient. Ce ne fut » qu'à l'instant de monter à la tribune, que » l'imprécation d'Œdipe se présenta à mon sou- » venir. Le roulement de plusieurs tambours, » les yeux de quatre mille spectateurs qui se » fixèrent sur moi, l'aspect de cette imposante » enceinte, tout porta dans mon ame un trouble » qui redoubla bientôt, quand je m'apperçus » que le premier vers que j'allois dire, s'adres- » soit aux Dieux des Thébains.

» Assez heureux pour pouvoir le changer sur- » le champ, je réunis toutes mes forces en pro- » nonçant :

Dieu des Républicains, Dieu qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connoissez :
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire;
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'Univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des Enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

» A ce dernier vers le temple retentit d'ap- » plaudissemens, pendant lesquels je m'échap- » pai dans la foule : mes genoux tremblans ne » me permirent pas de rester debout ; une émo-

» tion si violente s'étoit emparée de moi, que » je ne pouvois croire qu'il m'eût été possible » d'être devenu, en un moment, de simple » spectateur, un des principaux acteurs de » cette auguste cérémonie. »

Nous n'ajouterons à ce récit aucune réflexion; mais il nous semble que c'est un trait de présence d'esprit, qui méritoit d'être cité, et dont il est bon de conserver le souvenir. Nous doutons que dans aucune ville de France, l'événement dont il s'agit ait été mieux célébré; ce qu'il y a de sûr, au moins, c'est que les vers de Voltaire sont préférables à tous les discours prononcés à cette occasion; et qu'il n'est aucun orateur vivant, dont l'organe puisse être comparé à celui de M. *de la Rive*, le plus beau et le plus harmonieux, peut être, qu'on ait jamais entendu sur le théâtre.

Voici une seconde anecdote non moins singulière :

« Je me rappelle, dit-il, que dans un de mes » premiers voyages à Nantes, dans le cours de » mes représentations, et à la suite d'un rôle » violent, je jouai *Pygmalion*; je ne m'aper- » çus que lorsque le rideau fut levé, qu'on avoit » placé mal-adroitement une lourde et indécente » statue, de six pieds, en face même de Gala- » thée : étant gêné par ce colosse, j'osai l'aller

» prendre pour le transporter au fond du théâtre ;
» je sentis de la résistance ; plusieurs voix s'éle-
» vèrent, en disant : « Il ne le pourra pas. » Une
» voix douce et sensible frappa mon oreille, en
» s'écriant avec une émotion et un intérêt qui
» me pénétrèrent : « Ah Dieu ! il va se blesser. »
» Ces derniers mots m'animèrent tellement, que
» je parvins, au bruit des applaudissemens, à
» transporter ce colosse. Après la pièce, quatre
» hommes qui avoient apporté cette statue, ne
» voulurent pas croire qu'il m'eût été possible
» de la changer de place. J'essayai, en vain, de
» le leur prouver ; il me fut impossible, malgré
» tous mes efforts, de lui donner le moindre
» mouvement. »

L'auteur conclud de-là, que les effets que produit le public sur l'acteur qui est animé, ne sont pas moins extraordinaires au physique qu'au moral ; et cette conclusion est parfaitement juste. Il semble que l'amour-propre, stimulé plus vivement encore par la difficulté de réussir, ajoute au désir de plaire à une nombreuse assemblée, et nous prête des forces surnaturelles qui ne se retrouvent plus dans un moment plus calme. Ce fait en est une nouvelle preuve. Quelques personnes l'ont, devant nous, révoqué en doute ; mais, quand nous n'en aurions pas pour garant la véracité bien reconnue de M. *de la Rive*, il ne nous paroît point sor-

tir de l'ordre possible et naturel des choses. L'homme ne connoît jamais toute l'étendue de ses forces ; la vue d'un danger pressant, le dépit, la colère, etc., peuvent souvent les doubler ; et l'on frémit soi-même de ce que l'on a fait alors, dès que la raison a repris sur nous tous ses droits.

Une chose remarquable dans cet écrit ; c'est l'extrême modération avec laquelle l'auteur parle de tous ceux dont il a le plus à se plaindre. Il n'en nomme, il n'en désigne même personnellement aucun, quoiqu'il eût bien le droit de signaler ici leur mauvaise foi, et surtout celle de ce journaliste, qui semble avoir voué à tous les anciens talens de la Comédie Française une haine qui ne prouve pas plus en faveur de son cœur que de son esprit. Nous imiterons la discrétion de l'auteur, qui vient d'être nommé membre de l'Institut national ; et sans déchirer le voile qu'il n'a pas même voulu soulever, nous finirons par recommander la lecture de ces Réflexions à quiconque voudra passer une heure agréable ; se bien pénétrer des difficultés d'un art qu'on loue ou qu'on dénigre aujourd'hui, beaucoup trop légérement ; et apprendre combien on doit d'égards et de reconnoissance à ceux qui sacrifient, chaque jour, le soin de leur repos et de leur santé, pour s'occuper sans relâche de nos plus doux plaisirs.

LE CULTIVATEUR ANGLAIS, ou Œuvres choisies d'Agriculture et d'Économie rurale et politique d'Arthur Young; *traduit de l'anglais par les citoyens* Lamarre, Benoist, *et* Billecocq, *avec des Notes par le citoyen* de la Lauze, *Coopérateur du Cours d'Agriculture de l'abbé* Rozier. 18 *vol. grand in*-8°., *avec des tableaux et un grand nombre de planches en taille-douce, gravées par* Tardieu. *Prix, broché,* 108 *fr. A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An IX.* — 1801.

PREMIER EXTRAIT.

CETTE immense collection renferme onze principaux ouvrages; leur extrême utilité nous obligera de nous arrêter successivement sur chacun d'eux, et de donner par conséquent a cet extrait une étendue extraordinaire, mais à laquelle l'importance de la matière servira d'excuse. L'objet de ce grand ouvrage étant l'amélioration de l'agriculture, l'intérêt qu'il inspire doit être général, et cette considération l'emporte sur toutes les autres.

Une *Préface des Traducteurs* sert d'intro-

duction à l'ouvrage, et présente sur l'agriculture des considérations morales et politiques, sur lesquelles nous croyons d'autant plus devoir nous arrêter un instant qu'elles nous ont paru remplies de sagesse et de vérité.

« Ce n'est pas, disent-ils, sous le seul rapport de la destruction des droits féodaux, et » de celle du grand nombre d'institutions qui » jadis opprimoient l'habitant des campagnes, » que l'on peut considérer les résultats de la » révolution française comme favorisant éminemment l'agriculture. Les grands événemens dont cette révolution si mémorable a » été le principe, en ont produit une réelle » dans le caractère national et dans les goûts » des Français. Il est bien reconnu qu'en général les idées se portent depuis quelques » années vers des objets d'utilité publique. . . . » L'agriculture, cette idole des peuples civilisés ; l'agriculture, dont les produits récompensent avec tant de libéralité les travaux qui » tendent à sa perfection ; l'agriculture, dont » la passion suppose ou plutôt opère dans une » nation l'amélioration des mœurs ; l'agriculture, disons-nous, a étendu plus que tous les » autres (sciences et arts) la sphère de ses conquêtes en France.... »

Voici les raisons qu'ils en donnent :

« La Révolution a renversé beaucoup de » grandes fortunes ; des hommes jadis opulens » ont éprouvé une diminution considérable de » leurs capitaux.... Il a donc fallu faire d'autres » calculs : la terre seule.... présentoit tout-à-la- » fois un fonds solide et une source assurée de » revenus : c'est donc en terres que le riche » d'autrefois a conservé ou converti les débris » de son ancienne fortune.... La Révolution en- » fin a détruit bien des prestiges qu'elle-même » avoit fait naître. Plus d'un citoyen, embrâsé, » à son origine, de l'amour de la liberté, s'est » courageusement dévoué à toutes ses chances, » a brigué l'honneur de la servir, et parcouru la » brillante mais dangereuse carrière des em- » plois publics. Un revers éclatant a tout-à- » coup dissipé ses illusions.... Convaincu un » peu tard sans doute, mais toujours assez à » temps pour en profiter, de la justesse et de la » vérité de cette pensée d'Horace :

Beatus ille, qui procul negotiis, etc.

» il est allé chercher un asile obscur parmi les » habitans des campagnes, il s'est fait agricul- » teur ; et l'homme qui naguère aspiroit peut- » être à gouverner son pays, s'est trouvé fier, » heureux surtout, d'apprendre à tracer un » sillon. »

Cette citation, que nous avons été forcés de

resserrer et d'abréger à regret, nous paroît expliquer très-bien les causes du goût et des progrès de l'agriculture en France ; et le trait qui la termine nous semble plein de finesse et de philosophie.

A la suite de cette préface, on lit un *Avant-propos* de l'auteur, dans lequel M. Young nous apprend que son but est de « généraliser toutes » les connoissances locales, de mettre sous les » yeux de chaque cultivateur tous les différens » procédés pratiqués sur des terres semblables » à la sienne, afin qu'il puisse voir dans cet » exposé les défauts de sa propre culture, et » apprendre à y remédier. » Il prévient ensuite en ces termes l'objection qu'on ne manquera pas de lui faire sur l'utilité pratique de son ouvrage.

« Je suis loin d'espérer que cet écrit soit lu » par un grand nombre de fermiers ; je » suis trop convaincu que, sur mille agricul- » teurs de la classe ordinaire, on n'en trou- » vera pas cinq qui se donnent la peine de le » lire ; mais il se trouve dans les campagnes un » assez grand nombre d'hommes instruits, » dont les idées sont plus larges et moins enti- » chées de préjugés ; on peut conjecturer que » cette classe de cultivateurs lit et pratique » d'après ses lectures. C'est en les voyant agir,

» avec succès que les fermiers ordinaires se » déterminent lentement et par degrés à s'écar- » ter de la ligne tracée par leurs ayeux, et à » admettre la possibilité des améliorations. »

Ce ton modeste et simple, soutenu pendant tout le cours de l'ouvrage, ne peut que prévenir favorablement pour l'auteur. Il convient également et à la matière qu'il a pour objet, et à la classe de lecteurs auxquels il est principalement destiné.

Les Traducteurs nous offrent ensuite cinq *Tableaux* comparatifs de la *Métrologie anglaise et française*, qui renferment les mesures linéaires, agraires, de capacité, les poids et les monnoies des deux nations. Ces tableaux qui supposent un immense travail, sont faits avec autant d'exactitude que de précision. Ils étoient indispensables pour l'intelligence de l'ouvrage, et il eût peut-être été à désirer, pour la commodité des lecteurs, qu'on les eût répétés à la tête de chacun des volumes.

Un *Voyage de six semaines* au sud de l'Angleterre et dans le pays de Galles, remplit les deux tiers de ce volume. Il est suivi de deux autres beaucoup plus courts, l'un dans le Shropshire, et l'autre dans les comtés de Kent et d'Essex. Ces Voyages contiennent l'état présent de l'agriculture et des manufactures dans ces

contrées ; les différentes méthodes d'y cultiver la terre ; les succès relatifs aux derniers essais sur diverses plantes fourrageuses ; le prix des journées de travail et des denrées de consommation, etc ; et tous ces objets y sont traités avec un détail qui n'offre rien de rebutant ni de minutieux, parce qu'il est constamment dirigé vers des buts d'utilité. Ce recueil d'observations-pratiques, faites avec un soin extrême et un esprit de critique très-éclairé, ne peut manquer de plaire à tous ceux qui s'occupent de l'agriculture. C'est surtout à eux qu'il appartient d'apprécier le genre de mérite, de talent et de connoissances qu'un tel travail suppose. Les traducteurs auront part aussi à leur reconnoissance pour le soin qu'ils ont apporté dans cette grande entreprise, les utiles élagations qu'ils ont faites à l'ouvrage anglais, et les diverses récapitulations et tableaux dont ils l'ont enrichi.

Les deux volumes suivans renferment le *Voyage au Nord de l'Angleterre* ; il est précédé d'un *Avant-propos* de l'auteur, dans lequel il annonce ainsi l'objet de ce travail : « L'ouvrage que j'offre aujourd'hui au public, » dit-il, n'a d'autre valeur que celle des infor» mations que j'ai reçues. Je n'ai point la vanité » de m'énorgueillir d'une simple compilation,

» Quant aux réflexions que j'ai pu y ajouter, » elles se présentèrent si naturellement, que » tout le monde les eût faites comme moi ou » les eût même beaucoup plus étendues. De » simples fermiers m'ont donné des détails très- » satisfaisans sur les méthodes usitées dans leurs » cantons; mais il en est peu qui soient entrés » dans le vrai sens de mon entreprise. Quel- » ques-uns se méfioient de mes desseins : il » n'en est d'ailleurs aucun qui fasse des expé- » riences et en tienne registre; mais j'ai trouvé » sur tous ces points des hommes instruits, » qui m'ont laissé peu de choses à désirer. » Ce qu'il ajoute plus bas prouve que ceci n'est point le résultat d'une simple théorie, mais que l'auteur a pratiqué lui-même l'art dont il raisonne si bien. « Il est bon qu'on sache, dit-il, que je » puis me flatter d'avoir quelqu'expérience en » agriculture. J'ai été fermier pendant ces der- » nières années, et non pas fermier d'un champ » ou deux ; j'ai exploité la plupart du temps, » près de trois cens acres de terre, et jamais » moins de cent.... Mais ce qui contribue encore » plus efficacement à donner l'expérience » réelle, j'ai toujours tenu depuis le commen- » cement un registre exact de mes opérations ; » sur ma ferme de Suffolk, j'ai minuté plus » de trois mille expériences. »

Ces faits, et le ton simple et modeste avec lequel s'exprime M. Arthur Young, ne peuvent que donner beaucoup de confiance dans ses opérations, qui décèlent l'homme instruit, patient, laborieux, et dévoré du désir d'être utile à tous ceux qui s'occupent de l'agriculture.

Ce Voyage renferme: l'état actuel de l'agriculture dans cette partie de l'Angleterre; la nature, la valeur et la rente du sol; la situation des fermes, le compte de leur bétail, de leur produit, de leur population, et la manière dont elles sont cultivées; l'usage, les frais et les avantages de plusieurs sortes d'engrais; les races de bétail, et les avantages qu'il y a à les élever; l'état des terres en friche qui devroient être cultivées; l'état et le nombre des pauvres, les taxes imposées pour les soulager, et ce qu'ils gagnent par leur travail; le prix des journées et des denrées, et les proportions qu'il y a entre ces objets; le détail de plusieurs expériences curieuses et utiles en agriculture, et les méthodes générales d'économie rurale communiquées par des propriétaires de la haute et petite noblesse, etc. etc. On n'attend pas de nous, sans doute, que nous entrions dans quelques détails sur cette foule d'objets traités avec un soin et une méthode bien propres à rendre ces observations utiles. C'est dans l'ouvrage même

qu'il faut les lire, les lire avec une grande attention, les méditer, et voir combien les calculs arithmétiques auxquels l'auteur a soumis tous ses résultats, annoncent de justesse et de sagacité.

Il entremêle quelquefois ses observations purement agricoles, de descriptions qui reposent agréablement le lecteur, en parlant à son imagination. Qui ne lira par exemple avec plaisir, la peinture de ce site vraiment romantique des environs de Cocken ?

« Maintenant le pays est cultivé, la rivière » se partage, et vous dominez sur ses deux » bras ; à droite, est un beau morceau de roc » que couronnent des arbres formant comme » un amphithéâtre. On vous fait descendre en- » suite au bas de la colline, et continuer votre » promenade autour d'une vaste et agréable » prairie sur les bords de la rivière. Vous en- » trez alors dans un bois, sous un mur de » roc qu'on croiroit avoir été bâti par les fées. » La promenade, qui consiste en une terrasse, » sur le bord de l'eau, est toute entière l'ou- » vrage de l'art. On a taillé dans le roc ; il en a » coûté de grands travaux et des frais considé- » rables. Ces rochers, dans leur singulière dis- » tribution, produisent un effet qui tient du » merveilleux : des chênes, des ormes et d'au-

» tres arbres s'élèvent de chacune de leurs » fentes à une prodigieuse hauteur, et suspen- » dus ainsi sur votre tête, ils semblent vous » menacer à tous les mouvemens que vous » faites. Je ne sais si la bizarre imagination du » peintre Salvator a enfanté quelque chose de » plus extraordinaire ou de plus propre à re- » hausser l'ame que l'aspect si varié des forêts » qui paroissent sortir des ouvertures de ces » sourcilleux rochers. Des bois et des rocs ainsi » entremêlés frappent d'étonnement le voya- » geur, et lui rappellent les poétiques et men- » songères descriptions des romans. La rivière, » par la rapidité de son courant, ajoute encore » à l'ensemble de ce bel effet. Le mugissement » de ses ondes, qu'elle roule avec violence sur » des rocs et sur des pierres, est en harmonie » avec la scène qu'offrent ces bois ; et ces objets » réunis remplissent l'ame de mille pensées » tout-à-la-fois augustes et terribles. »

La suite de cette description amène des tableaux d'un autre genre, mais dont l'étendue ne nous permet pas d'enrichir cet extrait.

On ne lira pas, sans le plus vif intérêt, dans la vingtième lettre de ce Voyage, la description du canal de navigation de Vorssey à Manchester, qu'a fait faire M. le duc de Brigdwater, et qui a été construit par M. Brindley. Ce canal,

qui tantôt coule sous terre, tantôt traverse des montagnes et des rivières, semble être une de ces vastes entreprises que l'esprit peut à peine concevoir et une grande nation seule exécuter : ici elle est l'ouvrage d'un simple particulier, qui est venu à bout de surmonter tous les obstacles, et de la conduire, avec ses propres moyens, à sa perfection. Quel sublime emploi des richesses, et que la fortune, ainsi dirigée vers l'utilité publique, devient recommandable!

Les seize dernières lettres de ce Voyage sont consacrées à des observations générales, et à des considérations politiques et économiques sur tous les objets qu'on a passés en revue : elles sont suivies de tableaux de récapitulations qui attestent un travail prodigieux, et dont l'utilité ne peut être contestée.

Les trois volumes suivans comprennent le *Voyage à l'Est de l'Angleterre.* M. Arthur Young rend compte, dans une préface assez étendue, des motifs qui le lui ont fait entreprendre, et par les justifications qu'il croit nécessaires de donner, il paroît que cette utile entreprise n'avoit pas été généralement jugée en Angleterre comme elle devoit l'être. Quelques journaux, entr'autres le *Monthly-Review*, avoient cherché à s'égayer aux dépens de l'auteur, et à faire suspecter la bonne foi de ses

ses observations et l'exactitude de ses calculs. Il repousse ici l'une de ses attaques avec une franchise bien faite pour convaincre que la raison est de son côté ; et pour prouver combien il est difficile de critiquer avec justesse un ouvrage de cette nature, il faudroit pour cela avoir suivi l'auteur pas à pas dans toutes ses courses ; et ce n'est guères du coin de sa cheminée qu'on peut lui prouver qu'il a tort. Au reste, le succès que son ouvrage a obtenu dans sa patrie, est bien fait pour le consoler de ces atteintes partielles, contre lesquelles il manifeste, selon nous, plus d'humeur qu'elles ne méritent.

Ce Voyage renferme, ainsi que les deux précédens, les méthodes particulières de cultiver la terre dans les contrées de l'est de l'Angleterre; la manière de gouverner le bétail, et le système moderne des connoisseurs ; l'état de la population des pauvres; le prix des journées et des denrées ; la rente et la valeur du sol, sa division en fermes, avec les différentes circonstances qui dépendent de leur étendue et de leur position ; le détail de plus de cinq cens expériences communiquées par des propriétaires de la haute et petite noblesse, et plusieurs autres objets qui tendent à éclairer sur l'état actuel de l'agriculture anglaise, etc.

On voit par cette nomenclature, combien les divisions de ce Voyage sont étendues: chacun de ces objets est traité avec une exactitude, un détail, une patience qui ne peuvent appartenir qu'à un amour sincère et désintéressé de l'agriculture; car il est facile d'imaginer dans quels frais énormes de telles courses ont dû entraîner l'auteur, frais dont le succès de son livre n'a dû l'indemniser que très-foiblement.

Outre toutes ces observations, qui attestent également l'homme instruit et l'écrivain observateur et laborieux, M. Arthur Young a dessiné lui-même un grand nombre de machines et d'outils relatifs à l'agriculture, dans l'intention de propager les découvertes utiles, et de faire adopter dans une contrée, les avantages qui lui ont paru résulter dans d'autres de ces améliorations, qui toutes tendent à l'économie des bras et de la main-d'œuvre. On sait jusqu'à quel point les Anglais ont poussé, dans tous les arts utiles, la perfection des mécaniques: c'est à ce soin qu'ils doivent l'avantage de pouvoir donner, dans tous les marchés de l'Europe, leurs objets manufacturés à plus bas prix, malgré la perfection du travail et le prix élevé des salaires et des consommations dans leur île. Tous ces dessins de M. Arthur Young ont été gravés dans l'édition anglaise; et c'est

d'après ces planches que les éditeurs français ont fait exécuter par l'habile Tardieu, celles qui ornent cette traduction, et qui ne laissent rien à désirer.

On ne peut exiger de nous que nous entrions dans le détail des objets d'agriculture qui sont l'unique matière de ce Voyage. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire tout ce que l'auteur dit de neuf et d'intéressant sur les engrais, les turneps, les choux, la luzerne, la transplantation des lins, l'utilité des clôtures, les desséchemens, les labours, les divers cours de culture, l'engrais des bestiaux, la culture des pommes de terre, de la garance, des treffles, du sainfoin, etc. Chacun de ces articles est approfondi, dans tous les lieux où il s'arrête, de la manière la plus lumineuse et la plus faite pour intéresser les cultivateurs et les propriétaires de tous les pays; car, comme l'auteur ne manque jamais de donner des descriptions très-détaillées de la nature de chaque terrain avant de parler de ses productions, il sera facile de juger, par analogie, des divers genres de cultures, de semailles et de plantations qui conviennent au pays qu'on habite. C'est ainsi qu'un ouvrage qu'on pourroit croire d'abord ne convenir qu'à l'Angleterre, devient, par ces soins, d'une utilité universelle.

A défaut des citations qui nous sont interdites, et qui seroient d'autant plus incomplètes que tout se lie dans cet ouvrage, nous allons transcrire la description pittoresque que l'auteur nous donne des ruines de Roche-Abbey (l'abbaye de la Roche) dans le voisinage de la ville de Blyhe.

« Dans une étroite vallée, couverte de bois, » passe un ruisseau qui coule lentement sur un » lit de sable et de fragmens détachés des ro- » chers qui des deux côtés bordent la vallée. » Au milieu de cette enceinte sont les ruines » de l'abbaye. Il reste encore de très-grands » arcs-boutans tout entiers, et quelques ar- » cades. Des arbres sont nés parmi les décom- » bres, et étendent leurs branches entre les » colonnes dégradées. Les murs sont à demi- » couverts de lierre, qui, dans quelques en- » droits s'en détache, gagne les arbres, et sus- » pend à leurs branches ses feuilles groupées » en forme de festons. Le vallon entier est » rempli de ronces et d'épines. Le terrain est » inégal, et l'on voit par intervalles, paroître » quelques roches qui s'élèvent du milieu des » broussailles. L'eau murmure à leurs pieds. » Les hautes cîmes des rochers qui de toutes » parts dominent sur la vallée et semblent se » pencher sur l'abbaye, sont couvertes de

» bois épais. Leur ombre prolongée, donne à » tout le paysage un aspect sombre et triste: » tout y est sauvage, tout y est obscur, tout y » concourt à faire naître dans l'ame le senti- » ment invincible d'une profonde mélancolie.»

Il nous semble qu'une pareille description est faite pour allumer l'imagination d'un poëte ou d'un peintre, et que, sous les pinceaux du célèbre Robert, par exemple, elle produiroit un tableau bien digne de plaire aux ames sensibles, et à tous ceux qui aiment à méditer sur les sîtes d'une nature agreste.

SECOND EXTRAIT.

Le *Voyage en Irlande*, ainsi que ceux du même Auteur dans les différentes parties de l'Angleterre, que nous venons de faire connoître, n'a que l'agriculture pour objet; il comprend les deux volumes suivans; mais, comme les précédens voyages, il n'est pas divisé par lettres, ce qui en rend quelquefois la lecture un peu pénible, d'autant qu'il n'est point suivi d'une table particulière, qui seroit cependant bien nécessaire, pour la consulter au besoin. Il est précédé d'une préface sagement écrite; et dans laquelle l'auteur avoue avec franchise, que « les détails de » la simple agriculture sont arides et peu amu-

» sans ; et qu'il n'est même guères possible de » les rendre intéressans par les ornemens du » style. Les façons que le paysan donne à sa » terre, les engrais avec lesquels il la fertilise, » la quantité de semences diverses qu'il lui con- » fie, et les produits dont elle paie ses travaux » industrieux ; tous ces articles d'économie ru- » rale, si l'on croit devoir les parcourir, for- » ment, dans le récit, une série de répétitions » qui fatigue l'imagination et l'oreille. Ces ar- » ticles sont, cependant, la base d'un grand » édifice. Le récit en peut être sec ; mais ils » sont importans, puisque c'est de la réunion » de ces particularités que dépendent la ri- » chesse, la prospérité et la puissance des na- » tions. Les détails minutieux de la culture » d'un fermier sont autant d'anneaux de la » chaîne qui lie ses intérêts à ceux de l'Etat. » Les rois ne doivent pas oublier que la splen- » deur de leur trône n'est que le produit des » sueurs du paysan industrieux et trop souvent » opprimé. »

Ce peu de mots suffiroit pour justifier l'utilité de cet ouvrage, s'il avoit besoin d'apologie. On sent bien qu'il n'a point été écrit pour des lecteurs frivoles, dont la classe, trop nombreuse, ne se repaît que de romans et d'illusions ; mais tout propriétaire qui voudra améliorer ses pos-

sessions ; tout amateur qui sera curieux de connoître, dans ses plus grands détails, l'état de l'agriculture dans la Grande-Bretagne ; enfin, tout homme qui voudra ajouter, à la masse de ses connoissances utiles, une grande portion de lumières sur des objets d'économie rurale, de commerce, de statistique, etc., ne sauroit lire avec trop d'attention les ouvrages de M. *Young*, le premier écrivain de son siècle dans cette partie, et l'homme avec lequel on craint le moins de s'égarer, parce qu'il ne parle que de ce qu'il a vu, et que sa théorie est fondée sur une expérience pratique de plus de quarante années, avantage qu'on ne rencontre chez aucun auteur de ce genre ; car, presque tous les livres d'agriculture ont été écrits au coin du feu, par des hommes qui n'avoient jamais fait croître un navet.

Les manufactures, les pêcheries et le commerce de l'Irlande, font également partie de ce Voyage ; et l'auteur entre, à ce sujet, dans une foule de détails et de calculs extrêmement intéressans. Il parcourt ce royaume dans tous les sens ; s'arrête dans chaque ville, dan chaque port, pour ainsi dire dans chaque ferme ; voit tout par ses propres yeux ; et recueille, avec avidité, les notions qu'on s'empresse par-tout de lui donner. Il faut lire, dans

l'ouvrage même, ce qu'il dit sur les défrichemens des marais ; sur le soin des troupeaux et le parcage des bêtes à laine ; sur la culture du blé, des turneps, des pommes-de terre ; sur le genre de vie des paysans, leurs habitations, etc. ; sur le fermage des terres ; le prix des denrées, des journées, des constructions et des travaux dans presque toutes les contrées de l'Irlande ; sur l'oppression dans laquelle les catholiques y gémissent, sous l'empire de lois mille fois plus absurdes et plus dures que celles que l'on a tant reproché à Louis XIV d'avoir faites contre les protestans ; sur la pêche du hareng, du saumon et de tant d'autres poissons si abondans sur les côtes d'Irlande, les plus poissonneuses peut-être de l'Europe ; sur la culture du lin, le tissage, le blanchîment et le commerce des toiles, le plus important de ceux que fait l'Irlande ; sur le commerce des laines et la fabrique des draps, et même des étoffes de soie ; sur la beauté des chemins de traverse, leur nombre prodigieux, et les encouragemens que le Gouvernement donne pour multiplier ces moyens de communication, si nécessaires à la prospérité d'un pays ; sur les rapports commerciaux et politiques de l'Irlande avec l'Angleterre ; sur le produit de ses douanes, et de toutes ses autres impositions,

en général assez modérées ; sur son commerce extérieur, la nature et le produit de ses exportations et de ses importations ; sur ses canaux de navigation, ses moulins, ses usines, etc. ; sur les mœurs de ses principales villes, et surtout de Dublin, sa capitale ; sur les curiosités naturelles, les sites, les lacs, les rivières de ce royaume, etc., etc.

Tous ces objets sont traités, dans ces deux volumes, d'une manière aussi éclairée qu'approfondie. L'auteur raconte ce qu'il a vu, et parle de tout en homme sage, instruit et véritablement philosophe. L'article de la tolérance y occupe une assez grande place, et n'honore pas moins son cœur que son esprit. L'inconvénient qui résulte pour les propriétaires d'abandonner leurs terres à des fermiers principaux, qui les relouent par petites parties, à une foule de petits fermiers qui ne sont point en état d'entreprendre de grandes améliorations, et qui, de plus, gémissent sous le joug de ces hommes avides, y est parfaitement discuté. Enfin, après avoir lu ces deux volumes, on pourra se flatter de connoître, sous tous ses rapports, l'Irlande, beaucoup mieux qu'un très-grand nombre de voyageurs qui l'ont parcourue. Il en résulte que, quant aux lumières, à la civilisation et à l'industrie, ce royaume est sans doute loin en-

core de l'Angleterre ; mais l'agriculture et le commerce y ont fait, depuis trente ans, de tels progrès, que le sort des peuples y est sensiblement amélioré ; et qu'à l'époque du dernier voyage de l'auteur, c'est-à-dire en 1779, cet Etat étoit arrivé à un très haut degré d'opulence et de bonheur. Les troubles dont il a depuis été la victime, ont sans doute apporté de grands changemens à cet ordre de choses ; mais c'est au moins une consolation pour un lecteur ami de l'humanité, de penser que ce peuple a fait, dans tous les genres, des progrès qui le ramèneront bientôt à cette existence heureuse dont il jouissoit il y a vingt ans.

Un ouvrage de la nature de celui-ci ne permet guères de citations ; nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de transcrire cette description d'un paysage voisin de Killarney ; elle fera connoître la manière de peindre de l'auteur.

« J'entrai bientôt dans le pays le plus affreux » et en même temps le plus romantique qui se » fût jamais offert à mes regards. Figurez-vous » une chaîne de rochers sourcilleux et de mon» tagnes escarpées, que j'eus à parcourir dans » une longueur de neuf à dix milles, jusqu'à » ce que j'arrivai à la vue de Mucruss..... Les » montagnes nues ou hérissées de rocs sont

» d'une prodigieuse élévation ; les vallons n'of-
» frent, de même, que des rochers, sur lesquels
» les eaux se précipitent, du sein des montagnes,
» avec un fracas terrible, en se réunissant, dans
» leur chûte, à d'autres torrens qui jaillissent des
» fentes de rochers à demi couverts par des ar-
» brisseaux. Vous voyez quelques-uns de ces
» torrens, vous entendez le mugissement des
» autres ; mais d'énormes masses de rocs les
» dérobent à vos yeux. D'épouvantables mor-
» ceaux de rochers, entraînés hors des préci-
» pices par la violence des ouragans, ou par la
» fureur des eaux, ont roulé pêle-mêle, et avec
» la plus horrible confusion, jusques dans ces
» lieux, et semblent suspendus plutôt que fixés
» au-dessus d'autres précipices qui menacent de
» les engloutir. Sur quelques-uns de ces mor-
» ceaux de roc, qui sont tout-à-fait détachés du
» sol, excepté du côté sur lequel ils reposent,
» vous remarquez des couches de gazon noir,
» des parties de bruyère, et d'autres produc-
» tions naturelles qui y croissent en abondance ;
» ce qui me causa une surprise d'autant plus
» forte, que nulle part ailleurs, je n'avois rien
» vu de semblable, etc. »

Il faut lire, à la page 138 du second volume, la description très-curieuse d'une caverne qui se trouve à Skeheenrinky, et qui renferme des

stalactites extrêmement singulières et variées. Nous terminerons nos citations par le portrait que M. *Young* fait des Irlandais ; et qui prouve qu'il ne partage point, sur ce peuple, le préjugé commun à ses compatriotes : « Leur caractère, dit-il, à tout prendre, est estimable ; » il seroit injuste d'attribuer à tout un peuple » les vices et la folie de quelques individus. » Ceux par lesquels il convient de juger une » nation, font honneur à leur pays. Qu'il y ait, » parmi ce peuple, de la science, de la sagacité » et de l'esprit ; c'est ce qu'attestent les excellens auteurs qu'il a produit. Témoins les » Swifs, les Sterne, les Congrève, les Boyle, » Berkely, Steele, Farghuas, Southerne, » Goldsmits. Le talent naturel des Irlandais, » pour l'éloquence, est remarqué dans les parlemens des deux royaumes. Ils donnent journellement des preuves de résolution et de courage, tant dans nos propres armées de terre » et de mer, que (malheureusement pour » nous) dans celles des principaux Etats de » l'Europe. Tout voyageur sans prévention, » qui les verra chez eux, sera aussi enchanté » de leur gaieté que satisfait de leur hospitalité ; et s'il les juge sainement, il les reconnoîtra pour une nation brave, polie et généreuse. »

Nous passons maintenant aux *Lettres d'un Fermier*, qui forment les tomes neuf et dix de la collection.

Ces Lettres d'un Fermier au Peuple anglais, au nombre de trente-quatre, contiennent les opinions d'un cultivateur sur plusieurs sujets importans, particulièrement sur l'exportation du blé ; l'utilité de l'agriculture comparée à celle des manufactures ; l'état actuel de la culture ; la grandeur des fermes ; la taxe pour les pauvres ; le prix des denrées ; les opérations de la Société de l'encouragement des arts, etc. ; l'importance des bois et des plantations ; l'émigration aux colonies ; les moyens d'améliorer l'agriculture et d'augmenter la population de l'Angleterre, dont le principal est le défrichement des landes, qui couvrent encore une partie de ce beau royaume, etc., etc.

Chacun de ces articles pouvoit être la matière d'un volume, et d'un volume intéressant. M. *Young* les traite chacun, en quelques lettres ; et cependant, il n'omet rien dans les développemens : mais, comme il s'en tient aux faits et aux raisonnemens strictement nécessaires pour asseoir son opinion ; comme tout luxe de discours est banni de ces lettres, et qu'il se renferme sévèrement dans son sujet, il trouve le moyen de traiter, en peu de pages,

ce que d'autres auroient délayé dans plusieurs tomes ; et ce n'est pas un foible mérite que cette précision. On sent que dans un extrait, il est impossible de faire connoître ces Lettres d'un Fermier, avec toute l'étendue qu'elles méritent. Nous nous bornerons à dire qu'elles renferment, sur l'économie politique, une foule d'assertions neuves, qui paroîtront sans doute extraordinaires ; mais qu'il ne faut point se hâter de condamner, par cela même qu'elles nous sont présentées pour la première fois. L'auteur, par exemple, assure que le moyen d'amener la disette en Angleterre, c'est de défendre l'exportation des blés ; et il appuie cette opinion de raisonnemens si péremptoires, qu'il est difficile de se refuser à la vérité de son assertion. Il avance que le haut prix des denrées fait la prospérité des manufactures, parce qu'alors l'ouvrier est obligé de travailler tous les jours de la semaine ; au lieu que, lorsque les vivres sont à bas prix, il travaille peu, dissipe beaucoup, en sorte qu'il se fait moins d'ouvrage, et qu'il est plus mal fait. Si ce n'est là qu'un ingénieux paradoxe, nous avouons avec humilité que nous ne savons pas comment on pourroit en convaincre l'auteur. Cette assertion nous paroît être, au contraire, une vérité démontrée jusqu'à l'évidence ;

quoique, dans son hypothèse, les salaires restent les mêmes; mais cette cherté ôte aux ouvriers les moyens de s'abandonner à la paresse et à la dissipation; et c'est sous ce rapport qu'elle ne leur est pas moins avantageuse qu'aux fabricans.

En partant du même principe, l'auteur, loin de regarder la cherté extrême des denrées à Londres, comme un mal, regrette qu'elles n'y soient pas dix fois plus chères, parce qu'alors moins de jeunes gens de la campagne quitteroient la charrue, pour aller y corrompre leurs mœurs et leur santé dans la domesticité et le libertinage: c'est sous ce rapport qu'il regarde l'inoculation comme un mal, parce qu'elle ôte une crainte à ces déserteurs des campagnes; et la modicité de prix, la célérité des voitures publiques comme un autre, parce qu'elles facilitent les émigrations.

L'article intitulé *Sylvæ*, qu'on lit à la suite de la neuvième lettre, est un essai détaché sur diverses parties d'agriculture et d'économie rurale, qui renferme un grand nombre d'expériences sur la culture des terres, le produit des bestiaux, l'utilité des clôtures, des engrais, des charriots à larges roues; l'utilité des voyages agricoles dans divers pays, pour étendre, par d'utiles comparaisons, les progrès de l'agricul-

ture. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous ces détails, qui, par la manière dont ils sont présentés, intéresseront même ceux qui, comme nous, n'ont jamais possédé un arpent de terre. Nous nous bornerons à en extraire ce passage, relatif aux expériences que l'auteur conseille de faire. « Quand le bien public n'entreroit » pour rien dans cette considération, le seul » agrément que donne l'agriculture à un riche » propriétaire qui a le moindre goût pour les » opérations champêtres, doit l'engager forte- » ment à s'y livrer. Des cultivateurs de cette » espèce font bientôt de leur terre un jardin, » et en augmentent véritablement la valeur. » Que peut-il y avoir de plus amusant, que de » faire des expériences d'agriculture; que d'es- » sayer la culture des végétaux récemment dé- » couverts; de tenter de nouvelles méthodes » pour faire venir les anciens; d'amener la » terre à son plus haut point de fertilité, et » de faire croître des plantes infiniment plus » belles et plus vigoureuses que celles que pro- » duit la culture ordinaire; d'employer une » foule de machines que chaque jour on in- » vente, en observer la construction et les » effets; de voir pousser, dans un petit espace » de terre, une variété infinie de végétaux in- » connus aux simples cultivateurs; de jouir

sans

» sans cesse de cette propreté, de cet arran-
» gement dans l'agriculture, de la *simplex*
» *munditiis*, qui donne à tous les objets leur
» plus beau coloris, et qui charme l'imagina-
» tion, en lui présentant la Nature revêtue de
» toute son élégance ? »

Les bâtimens d'une ferme sont un objet très-important : l'auteur donne sur ce sujet une foule de détails accompagnés de plans gravés, qui ne laissent rien à désirer pour la plus grande économie et la plus parfaite distribution possibles de l'architecture rurale.

Plus de la moitié du second volume de ces Lettres traite du défrichement des lande. C'est là qu'on lit des choses vraiment surprenantes, et que l'on se refuseroit à croire, si l'auteur n'appuyoit pas ses assertions sur l'expérience, et sur une foule de raisonnemens et de calculs irréfragables. Il démontre jusqu'à l'évidence, qu'il n'est aucun genre de commerce et d'industrie qui rapporte autant que ces défrichemens, si on s'y prend comme il l'indique ; c'est-à-dire, si l'on se procure sur-le-champ toute la somme nécessaire pour faire marcher ensemble tous les travaux.

On sera convaincu de cette vérité, et l'on ne doutera point que ce ne soit l'emploi le plus utile que l'on puisse faire de ses capitaux,

en lisant ici, qu'avec un modique capital de 7,540 livres sterlings, un propriétaire peut gagner la somme énorme de 622,405 livres sterlings, et cela dans le court espace de douze années, sans courir aucune espèce de risques, etc. L'auteur assure même qu'il a, dans les tableaux qu'il présente de ces défrichemens porté la dépense au plus haut et la recette au plus bas, en sorte que les produits réels seront encore au-dessus de ceux qu'il annonce. Il faut lire, avec attention, la multitude de calculs dans lesquels l'auteur entre, et qui sont du plus grand intérêt pour tous les amis de l'humanité; car le résultat de ces opérations est l'augmentation de la population, des richesses agricoles, sources de toutes les autres, et par conséquent l'accroissement de la prospérité nationale. Comme la France offre, dans ses diverses provinces, un grand nombre de landes, il est à désirer que quelques riches capitalistes y tentent les expériences de M. *Arthur Young*; il sera amplement dédommagé de ses avances, car les résultats, toutes proportions gardées, doivent être ici les mêmes qu'en Angleterre.

Ces Lettres d'un fermier sont terminées par un *Voyage* d'un mois, fait par l'auteur, en 1791, à *Northampton*, *Leicester*, etc. Ce Voyage est semblable à ceux dont nous avons

déjà rendu compte, en faisant connoître les précédens volumes de cette immense et précieuse collection ; et n'a que l'agriculture pour objet. M. *Young* s'arrête chez plusieurs propriétaires ou fermiers ; et donne, sur l'état de l'agriculture dans ces diverses contrées, tous les détails qu'on peut désirer, et dans lesquels nous ne le suivrons point. Nous nous bornerons à dire un mot de M. *Bakewell*, qui a perfectionné singulièrement le système des irrigations ; mais qui est plus célèbre encore par l'étonnant parti qu'il tire de ses béliers, et par l'amélioration de la race des bêtes à laine de Leicester, qu'on doit en grande partie à ses soins, et à ceux de la réunion formée sous le titre de *Société du Bélier*, corporation sur laquelle l'auteur nous donne des détails très-singuliers. On ne lira pas, par exemple, sans admiration, que M. *Bakewell* loua en 1791, pour l'année, trois béliers trois mille guinées. Le fameux Tow-Pounder, ce bélier si célèbre en Angleterre, et que *M. Lemontey* a immortalisé parmi nous dans son joyeux ouvrage (*), a rapporté (en 1770) douze cens guinées à ce

(*) Voyez l'Extrait de *Raison, Folie, Chacun son mot*, dans le premier volume de cet Ouvrage. p. 215.

même M. *Bakewell.* Ces prix si extraordinaires font voir que les Anglais n'épargnent rien pour porter au plus haut degré d'amélioration leurs bêtes à laine, principale source de la prospérité de leur commerce d'exportation. Si des dépenses aussi extravagantes au premier coup-d'œil, sont tolérables aux yeux des hommes sensés, c'est lorsqu'elles ont pour objet un but aussi honorable et aussi utile. Il faut convenir que nous sommes encore bien loin, en France, de ce genre d'émulation.

Viennent ensuite *le Guide du Fermier* et les *Essais sur l'Economie rurale*, qui en sont la suite, et qui forment le tome onzième de la collection.

Dans un *Avant-propos* bien raisonné et sagement conçu, l'Auteur nous prévient qu'il a composé cet écrit pour deux sortes d'hommes, les fermiers ordinaires et les *gentlemen*-fermiers, classe, comme l'on sait, très-nombreuse en Angleterre, où les hommes de la plus haute naissance croient s'honorer en exercant eux-mêmes l'agriculture. Ces deux classes y trouveront d'utiles instructions, d'autant plus recommandables, que l'auteur ne conseille rien qu'il n'ait pratiqué lui-même, et que tous ses préceptes sont le fruit d'une longue expérience, et le résultat d'une foule de tentatives faites de ses propres mains.

Le Guide du Fermier, qui renferme des dissertations sur plusieurs points d'agriculture de la plus haute importance, tant pour le fermier que pour le propriétaire qui fait valoir sa ferme, offre aussi les moyens de juger de la nature du sol, ce qu'il faut examiner quand on prend une ferme; la proportion du terrain avec les fonds disponibles, chose d'une grande considération, et sans laquelle on ne fera jamais en agriculture que des opérations incertaines; la meilleure manière d'employer une somme d'argent en agriculture, depuis 50 jusqu'à 20,000 liv. sterlings; les moyens de rendre l'agriculture aussi profitable au propriétaire qui fait valoir qu'au fermier; enfin quelques avis aux propriétaires qui se font un amusement d'exercer l'agriculture.

Ces différens objets font la matière de trois livres, qui renferment vingt-trois chapitres. L'auteur y entre dans de grands détails sur les clôtures, partie si bien soignée en Angleterre, malheureusement si négligée en France, et sans laquelle un champ ne rapportera jamais tout ce qu'il doit rapporter : il s'occupe également des routes et sentiers qui traversent une ferme, de la dîme, du prix des travaux, des charges locales, de la différence de l'agriculture des *gentlemen* et de celle des fermiers ordi-

naires, etc. Le second livre a pour objet l'amélioration des terres incultes, et le troisième, la construction et la composition des édifices qui entourent une cour de ferme, article que l'auteur avoit traité avec un plus grand détail encore dans ses *Lettres d'un Fermier*, ainsi qu'on a pu le voir dans le compte qu'on vient de lire de cet ouvrage. Tous ces objets sont traités avec une lucidité qui les met à la portée de tout le monde; et l'auteur, par sa bonhomie, sa franchise, a l'art de rendre intéressant, pour toutes les classes de lecteurs, un ouvrage qui semble n'être destiné qu'à ceux qui habitent la campagne.

Les *Essais pratiques sur l'Economie rurale* forment la seconde partie de ce volume, et sont en quelque sorte le complément du *Guide du Fermier*; dix chapitres seulement composent cet écrit. L'auteur y examine successivement quelle est la ferme la mieux ordonnée, relativement au profit qu'on peut en tirer; la manière de conduire une ferme toute en terres labourables, et une autre toute en pâturages; quels sont les moyens d'entretenir la plus grande quantité de bétail sur un espace de terrain; les moyens les moins dispendieux d'améliorer les terres: il nous donne un parallèle entre les profits provenant de sols de différente

nature ; il traite de la bordure des champs labourables ; il nous présente des remarques très-intéressantes sur quelques points de la nouvelle agriculture ; il termine cet écrit par le projet d'un ouvrage périodique, qui seroit un dépôt général d'expériences, projet qui depuis s'est réalisé en Angleterre sous le titre d'Annales d'agriculture.

TROISIÈME EXTRAIT.

Les *Expériences d'agriculture*, qui forment les tomes 12 et 13 du *Cultivateur anglais* sont des essais faits dans le cours de cinq années par M. *Arthur Young*, sur près de 300 acres de différens sols. Elles ont pour objet : la culture de toutes sortes de grains et de légumes, selon les méthodes anciennes et nouvelles ; celle des turneps, des choux, des carottes, des pommes de terre, et de diverses plantes, qui ne sont point cultivées ordinairement pour servir de nourriture au bétail ; la culture des prairies artificielles, et particulièrement du treffle, de la luzerne, du sainfoin, de la pimprenelle, etc., tant à la volée que par rangées et transplantation ; la culture de la garance ; la manière de gouverner les terres en paturages ; les opérations du labourage, du hersage, binage, etc., sous le rapport du choix des saisons, du nombre des labours, de leur profondeur, etc. ; la nour-

riture et l'engrais du bétail, avec spécification de la dépense, du profit, de la quantité mangée, etc.; les instrumens aratoires, leurs défauts et les moyens d'y remédier. Ces Expériences divisées en quatorze livres, forment trente-quatre chapitres séparés, dont plusieurs sont divisés en paragraphes, en sorte qu'il règne dans la distribution de ce nombre prodigieux d'expériences, l'ordre et la méthode nécessaires pour en faciliter la lecture.

L'auteur a placé à la suite du quatorzième livre, qui se termine à la cent cinquante-quatrième page du deuxième volume, un Mémoire sur l'éducation et l'engrais des cochons, couronné par la Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce; un essai sur la culture du colsa; sur les fourrages d'hiver; sur la chicorée; sur le mélilot de Sibérie; sur la chicorée sauvage; sur la pourriture des pieds des bêtes à laines; une série d'expériences sur la culture des carottes; un essai sur la vesce, comme fourrage d'hiver; une comparaison entre le blé planté et semé; enfin des expériences sur le poids des bestiaux mis à l'engrais.

Cette longue nomenclature suffit pour donner un apperçu du degré d'importance et d'utilité de ce recueil d'expériences, dans lesquelles

M. *Arthur Young* n'a épargné ni ses soins, ni son temps, ni même sa fortune, pour accroître la somme de nos connoissances en agriculture; et par une suite nécessaire, pour ajouter à celle de nos jouissances. On sait combien les paysans sont esclaves de la routine, et incapables de se livrer à des tentatives nouvelles; et si des hommes instruits ne s'occupoient pas quelquefois du soin de faire des expériences, l'agriculture-pratique ne feroit jamais de progrès. M. *Young* rend compte avec autant de candeur que de simplicité, du résultat de chacune de ses tentatives, qui l'ont souvent exposé à la risée de ses voisins, qui cependant ne tardoient point à adopter ses nouvelles méthodes, lorsqu'elles étoient couronnées par le succès. Il avoue ingénuement lorsqu'il s'est trompé; enfin il inspire sous tous les rapports la plus grande confiance, et nous ne saurions trop engager les riches propriétaires à méditer ces deux volumes, et à renouveler sur leurs terrains ces expériences utiles. Bien plus favorisés par la Nature que les Anglais, par la position de notre sol, il faut avouer que nous leur sommes bien inférieurs dans les connoissances agricoles. Cet ouvrage est fait pour en répandre le goût parmi nous, et l'on s'apperçoit déjà de son utile influence.

Passons aux *Annales d'Agriculture*. Tel est le titre d'une espèce de journal publié en 1784, par M. *Arthur Young*, et qu'il continue toujours de faire paroître depuis cette époque par cahiers détachés, et sans s'astreindre à aucun ordre sur le nombre ou l'étendue de ces cahiers, et le temps des livraisons. Il en a déjà paru un nombre très-considérable, et qui formeroient presqu'une bibliothèque. Les Traducteurs ont donc dû faire un choix, et ne nous offrir ici que les plus intéressans. Ils ont écarté tous ceux de ces Mémoires qui ne présentoient qu'un intérêt local, et qui n'avoient pas pour nous le même degré d'utilité que pour les fermiers ou les propriétaires anglais. De ce choix fait avec discernement, sont résultés les trois volumes qu'on nous donne ici sous le titre d'*Annales d'Agriculture*, qui forment les tomes 14, 15 et 16 de la collection du *Cultivateur anglais*, et qui renferment 156 articles différens, qui tous méritent d'être lus et médités. Ils ont pour objet presque toutes les parties de l'agriculture, tels que les engrais; les défrichemens; la culture des différentes graines; les clôtures; le bétail; les bêtes à laine; les paturages; les laiteries; les engrais calcaires; des expériences sur le sel marin et le plâtre de Paris, considérés comme engrais; la manière

de préserver par l'usage de l'acide de vitriol, les bêtes à cornes de l'épizootie; la dépense comparative sur la nourriture en végétaux et en viande, etc.. On y trouve des détails intéressans sur les jachères et les engrais végétaux du Milanais; sur les prairies de la Lombardie; sur la culture de Flandre; sur le sol de l'Italie; sur les moyens employés en Ukraine, pour avoir de belles peaux d'agneaux; sur l'agriculture du comté de Strafford; sur l'éducation des oies dans le comté de Lincoln; un Voyage en Catalogne, un à Douvres, un dans la principauté de Galles. Nous regrettons que les bornes qui nous sont imposées, ne nous permettent pas de faire connoître d'une façon particulière ces divers morceaux, dont nous nous contentons d'indiquer ici une foible partie.

Les *Annales d'Agriculture* sont précédées d'un Avertissement des Traducteurs, qui nous donne l'historique de cet ouvrage, et nous apprend que « l'agriculture anglaise doit en » grande partie ses progrès aux *Annales*; elles » ont, disent-il, opéré la réforme de plusieurs » abus dans l'économie rurale, renversé le » système agricole de Tull, fait connoître la » culture des plantes fourrageuses en prairies » artificielles, ont introduit celle de plusieurs » végétaux qui ont remplacé les jachères; en-

» fin elles ont fait propager les meilleures » races de toute sorte de bétail; et appris les » moyens les plus convenables pour en retirer » le plus grand profit. Ce recueil précieux, » ajoutent-ils plus bas, est devenu le livre élé- » mentaire des cultivateurs, où ils puisent les » instructions dont ils ont besoin; c'est aussi » là où ils déposent leurs découvertes utiles, et » les expériences qu'ils jugent capables de » contribuer aux progrès de l'art de cultiver. » C'est une rivière qui reçoit des eaux de mille » sources, et les répand dans son cours, pour » fertiliser les terres qu'elle arrose. »

A la suite de cet avertissement, on lit des Notes sur la vie agricole et les ouvrages de M. *Arthur Young*, données par lui-même en 1790. C'est une esquisse rapide de sa vie, et une confession naïve des imprudences qu'il se reproche. On voit que tant de travaux utiles ne l'ont point conduit à la fortune, et que quoique ses écrits aient produit tant de bien, ils lui ont beaucoup plus coûté que rapporté. Tel est malheureusement le sort de beaucoup de bons écrivains, et surtout lorsqu'ils impriment leurs ouvrages à leur compte. Si l'on peut juger du caractère d'un auteur, par la manière dont il se peint lui-même, M. *Arthur Young* doit être un excellent homme, et ces détails disposent

singulièrement à l'aimer. On trouve dans ce petit écrit une note curieuse, sur le taux excessif des impôts mis en Angleterre sur les propriétés territoriales. Il résulte des calculs que M. *Young* fait sur son propre domaine, qu'une » portion de terre qui rend à son propriétaire » une somme de 229 liv. 12 s. 7 d. sterl., les » taxes, les impositions en emportent 219 liv. » 18 s. 5 d. sterl. » Un pareil texte n'a pas besoin de commentaire.

Le *Voyage* que M. *Arthur Young* a fait *en France*, en 1789 et 1790, a eu ici deux éditions, dont la dernière en trois volumes in-8°., a paru en 1794. Les Traducteurs, en supprimant de ce Voyage, l'itinéraire de l'auteur, ses observations de circonstance, ses réflexions sur les événemens révolutionnaires, etc., l'ont reduit à un seul volume, qui ne renfermant que ce qui a rapport à l'agriculture, rentroit plus naturellement dans le plan général du *Cultivateur anglais*. Ainsi resserré, ce Voyage ne renferme que vingt-un chapitres, dans lesquels l'auteur s'occupe successivement de l'étendue de la France, de son sol, de son climat, du produit en grains rentes et prix des terres dans les pays de plaines, de bruyères, de montagnes, de craie, de gravier, etc.; du cours des récoltes sur ces différens sols; des arrose-

mens; des prairies, de la luzerne, du sainfoin; des vignes; des enclos; de la tenure et de la grandeur des fermes; des bêtes à laine; du capital employé à l'agriculture; du prix des subsistances et du travail; du produit général de la France, considérée dans ses différens sols, ses vignes et ses bois; de la population; de la police des grains; du commerce de France, avec un tableau de ses importations et exportations en 1784; de ses pêches; des manufactures et de leur influence sur l'agriculture; enfin des impôts. A la suite de ces chapitres, on trouve une notice sur les bêtes à laine qu'on élève en France, avec le détail exact du poids et de la valeur de leur toison, dans toutes ses provinces.

Cette nomenclature suffit pour donner une idée juste de ce Voyage, dans lequel rien d'important de ce qui a trait à l'agriculture, n'est oublié. Ce n'est point en Anglais plein de préventions pour sa patrie, que M. *Young* a visité la nôtre; c'est en observateur impartial et éclairé. Il gémit sur les erreurs de notre système agricole, livré à une routine ennemie de toute perfection. Il indique les moyens de l'améliorer, et de tirer le plus grand avantage possible de notre heureuse position géographique. Il compare souvent notre agriculture

avec celle d'Angleterre ; enfin il n'omet rien de ce qui peut nous être avantageux, et ce travail doit lui mériter la reconnoissance et l'estime de tout bon Français. On en a déjà recueilli les fruits; et depuis que la première édition de ce Voyage a paru, plusieurs propriétaires ont mis en pratique les conseils de l'auteur, et s'en sont bien trouvés.

Deux Cartes d'un genre neuf accompagnent ce Voyage. Dans la première, que l'auteur appelle nouvelle carte du sol de France, ce sol est distingué par différentes couleurs, et divisé en montagnes, différens loams, craie, gravier, sol pierreux, riche loam et bruyères; en sorte que l'on voit d'un seul coup-d'œil la nature des terres de chaque province, au moins par approximation; car on sait bien qu'une extrême précision dans un travail de cette nature, seroit la chose impossible.

La seconde carte a pour objet le climat et la navigation de la France. Sous le premier rapport, l'auteur a divisé cet empire en trois zônes. Celle au nord de laquelle il ne croît point d'oliviers; celle au nord de laquelle on ne cultive point le maïs; enfin celle au nord de laquelle on ne plante point de vignes; division aussi simple qu'ingénieuse, et qui caractérise en trois lignes la nature de notre climat.

Quant à la partie de la navigation, l'auteur a tracé un grand nombre de canaux à faire, qui par leurs embranchemens et leurs liaisons avec nos différens fleuves et rivières, uniroient ensemble toutes nos villes de commerce, et établiroient entr'elles des rapports, dont les avantages sont incalculables. On sent que ce n'est là malheureusement qu'un beau rêve ; mais on s'y attache avec plaisir, et cette carte d'ailleurs très-nette et très bien gravée, présente un coup-d'œil vraiment intéressant.

Le dix-huitième et dernier volume du *Cultivateur anglais*, renferme *l'Arithmétique politique* et la *Table générale des Matières.* Dans cette Arithmétique, l'auteur soumet aux lois du calcul, des comparaisons et des rapprochemens, un grand nombre des objets traités dans ses précédens ouvrages. Il divise ce traité en deux chapitres, qui le sont eux-mêmes l'un en dix et l'autre en seize sections. Le premier traite de l'encouragement de l'agriculture en Angleterre, ce qui donne occasion à l'auteur, d'examiner sous tous les rapports politiques, la liberté, l'imposition, les baux, les dixmes, l'exemption du service personnel, les lois sur le commerce des grains, la richesse nationale, les effets du luxe, le rapport entre l'argent et les denrées, les clôtures ; la consommation de la

la viande, etc. Dans le second chapitre, il traite des causes qui font obstacle aux progrès de l'agriculture, ce qui le conduit à parler, sous ce rapport, de la taille, du défaut des baux, des dixmes, du service personnel, des lois sur la police des grains, de la pauvreté nationale, des champs ouverts, de l'esclavage, de la chasse, du système de la réunion des taxes en un impôt territorial; de la population subordonnée à l'agriculture; de la liberté de la culture; du fermage, de la liberté du commerce des grains, des grandes fermes, enfin des manufactures et du commerce.

On présume bien que nous ne suivrons pas l'auteur dans toutes ces discussions importantes. Nous nous bornerons à dire qu'il déploie dans chaque article, cette justesse de coup-d'œil et cette rectitude d'idées, que nous avons souvent eu occasion de louer dans le cours de cet immense recueil. Dans l'examen du système de la réunion des taxes en un impôt territorial, il réfute victorieusement les opinions des Economistes français, dont le résultat nous a plus d'une fois procuré la famine. M. *Young* les suit pas à pas dans cet examen de leurs principaux ouvrages, et cette discussion intéressante doit être méditée par tous les écrivains qui s'occupent d'agriculture,

de politique, de finance et d'économie rurale.

La *Table générale des Matières* renferme, dans une centaine de pages, la nomenclature alphabétique de ce que les 18 volumes contiennent de plus important. Il faut savoir d'autant plus de gré aux éditeurs de ce travail, qu'il est ingrat, minutieux, difficile, et qu'il rapporte ordinairement peu de gloire, malgré son extrême utilité. On ne sent pas assez le mérite d'une table des matières bien faite; c'est cependant la clef nécessaire d'un grand ouvrage; et sans elle on ne pourroit souvent, sans des recherches pénibles et fastidieuses, y trouver ce dont on a besoin. Celle-ci nous a paru rédigée avec soin et exactitude; il suffit de la parcourir, pour juger combien ce recueil renferme d'objets utiles.

Nous voilà parvenus à la fin de notre tâche, et nous croyons avoir fait connoître d'une manière aussi étendue que les bornes qui nous étoient prescrites ont pu nous le permettre, les différens ouvrages qui forment la collection du *Cultivateur anglais*. Nous ne reviendrons pas sur les éloges mérités que nous avons donnés dans le cours de ces Extraits, aux parties qui composent ce grand tout. Mais nous ne pouvons finir ce long article, sans dire que nous regardons cette vaste entreprise, exécutée dans

toutes ses parties, avec un soin et une perfection peu communs, comme l'une des plus importantes qui aient été depuis long-temps offertes au public. Cet ouvrage est fait pour tenir une place distinguée dans toutes les bibliothèques : tous les hommes qui s'occupent d'agriculture ne peuvent se dispenser de l'acquérir ; et il offre même aux lecteurs les plus frivoles, une lecture souvent agréable : ainsi l'on voit que l'utilité qu'il présente, est en quelque sorte universelle.

La partie typographique est traitée avec un soin et une correction qu'on ne sauroit trop louer ; et les soixante-seize planches (y compris les deux cartes) en taille-douce, gravées sous la direction d'A. Tardieu, sont dignes de la réputation de cet habile artiste.

Enfin, nous pouvons dire, sans aucune espèce d'exagération, que cette collection pour laquelle le libraire Maradan a déboursé plus de 100,000 liv., dont la rentrée sera nécessairement très-longue, nous semble être, sous tous les rapports, l'un des monumens les plus honorables, élevés à la gloire du plus utile de tous les arts ; de celui sans lequel aucun des autres ne pourroit exister, puisqu'il est la source première et le principe fécondant de tous.

L'ABBÉ DE L'EPÉE, *Comédie historique en cinq actes et en prose, par* J. N. Bouilly, *Membre de la Société Philotechnique; représentée, pour la première fois, au Théâtre Français de la République, le 23 frimaire an* 8; *avec cette épigraphe :*

. . . . . *Et ipse*
Notus in fratres animi paterni.
HORAT. lib. I.

In-8°. de 88 *pages et* 16 *de préliminaires. Prix,* 1 *fr.* 50 *cent. Edition avouée par l'Auteur. A Paris, chez* André, *Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n°.* 477. *An VIII.*

EXTRAIT.

UN vieil adage nous apprend qu'*au jeu de billard, la première règle est de toucher:* quelque peu noble que doive paroître un tel rapprochement, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer (à en juger du moins par le sort actuel de presque tous les ouvrages dramatiques) qu'il en est aujourd'hui de même au théâtre. N'espérez rien des spectateurs du jour, si vous ne trouvez le secret d'atteindre, d'émouvoir, d'excorier même les organes de leur sen-

sibilité. Privés des lumières et des connoissances nécessaires pour bien juger une pièce de théâtre et pour en apprécier les difficultés ou le mérite, la plupart ne vous tiendront compte ni d'un plan sage, ni de caractères bien tracés, ni d'une action conduite selon les règles de l'art, ni d'un style pur, brillant et soutenu; tout cela n'a rien qui puisse leur plaire, parce que ces avantages sont tous du ressort de l'esprit. Mais, faites vibrer les cordes de leur cœur, frappez leur imagination; enfin sans vous embarrasser du reste, pressez avec force la source de leurs canaux lacrimatoires, et vous pourrez compter sur un grand succès.

En faisant l'application de ces réflexions à l'auteur de l'*Abbé de l'Epée*, nous sommes loin de lui adresser des reproches. Il sait fort bien que sa pièce, d'abord modestement annoncée comme un *fait historique*, présentée aujourd'hui au public sous le titre plus ambitieux de *comédie historique* (1), n'est et ne sera jamais

(1) Cet ouvrage n'est pas plus *historique* qu'il n'est une *comédie*, car l'on sait que l'individu si fameux, trouvé par l'Abbé de l'Epée, n'appartenoit point à la famille illustre dans laquelle son zèle ardent vouloit le faire entrer. Plusieurs jugemens souverains ont décidé la question; en sorte que ce drame est aujourd'hui bien moins historique que romanesque.

qu'un drame ; car, à l'exception du rôle de Dominique, qu'il a cherché à rendre plaisant, et qui n'est que froidement ennuyeux, aucun personnage de sa pièce ne présente la plus légère étincelle de comique. Il faut convenir même que ce comique y seroit déplacé, et contrasteroit avec le ton de l'ouvrage, et les moyens de l'auteur : pourquoi donc avoir donné à l'*Abbé de l'Epée* le titre de comédie, qui ne lui convient sous aucun rapport ? C'est appeler gratuitement sur sa pièce toute la sévérité des critiques, qui lui demanderont un compte rigoureux d'un titre qu'il n'a point rempli ; et qui cherchant une comédie dans cette pièce, et n'y trouvant qu'un drame, mettront à la juger toute l'attention qu'ils auroient mise à la sentir. Eh ! pourquoi vouloir ainsi donner le change à notre esprit ? N'est-ce donc rien qu'un bon drame ? et les auteurs du *Père de famille*, de *Béverley*, des *Deux Amis* et d'*Eugénie* n'occupent-ils pas un rang honorable dans la hiérarchie dramatique ?

Nous serons moins sévères que nous avons droit de l'être ; et rendant à l'*Abbé de l'Epée* sa véritable dénomination, ce ne sera que comme drame, et drame intéressant, que nous allons nous permettre de le juger.

L'action de cette pièce étant évidemment

double, nous sommes forcés de suivre cette duplicité dans notre analyse. Saint-Alme épousera-t-il Mlle. Franval malgré son père, qui a sur lui d'autres vues? *Première action.* M. Darlemont reconnoîtra-t-il pour son neveu Jules d'Harancour, sourd et muet qu'il a fait passer pour mort (afin de s'emparer de ses biens), après l'avoir perdu dans les rues de Paris? *seconde action*, bien distincte de la première, malgré la consobrinité des personnages. Procédons donc par ordre.

Saint-Alme, fils de M. Darlemont, ancien négociant de Toulouse, et oncle maternel de Jules d'Harancour, son pupile, dont l'immense fortune a passé dans ses mains, est depuis longtemps amoureux de Clémence, fille de M. Franval, célèbre avocat, son ami. Mais son père, dont l'ambition s'est accrue avec la fortune, et qui pour étouffer ses remords, cherche de puissans appuis, n'approuve point cette passion, et veut unir son fils à Mlle. d'Argental, fille du premier Président du Parlement. C'est ce que nous apprenons par une confidence de ce jeune homme à son valet Dubois, et par le bavardage du vieux Dominique, domestique de Franval.

Cette exposition de l'une des deux actions de la pièce, remplit presque tout le premier acte. Au second, la scène qui étoit sur une place pu-

blique, se trouve transportée chez l'avocat Franval, à qui Saint-Alme vient apprendre les projets de son père, et jurer à sa chère Clémence que rien n'éteindra son amour. Il sort pour se rendre chez le président d'Argental, lui déclarer que son cœur est engagé, et le prier d'être lui-même, auprès de son père, son intercesseur et son appui. On ne le revoit point pendant le troisième acte, que la seconde action remplit tout entier. Au quatrième, l'auteur nous conduit chez M. Darlemont, à qui Saint-Alme déclare la démarche qu'il vient de faire auprès du premier Président, et l'intention où il est de n'avoir jamais d'autre épouse que Clémence. Colère épouvantable du père, obstination du fils, qui se séparent sans avoir rien pu gagner l'un sur l'autre. Au cinquième acte, presque tout entier occupé par la seconde action, nous voici retournés chez Franval; mais, comme par l'issue de cette action, M. Darlemont se trouve dépouillé de la plus grande partie de sa fortune, Saint-Alme s'en réjouit dans l'espoir d'épouser sa maîtresse, qu'il épouse en effet, quoique mineur, et quoiqu'il devienne très-probable que M. Darlemont, qui a encore de plus le motif d'une double vengeance à satisfaire, ne ratifiera point cette union.

On voit que dans tout ceci, il n'est nullement

question de l'Abbé de l'Epée, et que c'est un drame comme mille autres, fondé sur un amour contrarié ; et dans lequel, comme c'est encore l'usage, les amans finissent par avoir raison contre les pères.

La seconde action ne commence qu'à la fin du premier acte, et son exposition même n'a lieu qu'à la dernière scène du second. L'Abbé de l'Epée, instituteur des Sourds et Muets, à Paris, a reçu dans son école un enfant d'environ dix ans (il y en a huit d'écoulés depuis ce jour), couvert des livrées de la misère, sourd et muet, et trouvé par le guet sur le pont neuf. Lorsqu'il l'eut mis dans le cas de pouvoir se faire comprendre, il en apprit, par divers indices, que ce jeune homme étoit fils d'un magistrat supérieur d'une cour souveraine ; qu'après la mort de son père, il avoit été amené à Paris, par son oncle et son tuteur, qui l'y avoit égaré à dessein, sans doute pour s'approprier sa succession. L'Abbé de l'Epée fit mettre dans les papiers publics cette histoire ; mais l'orphelin, comme on peut croire, ne fut point réclamé. Déterminé à tout faire pour remettre cet infortuné en possession de ses droits, il entreprend avec lui un long et pénible voyage à pied ; et c'est au bout de soixante-six jours de marche, que, guidé par les indices et les reconnoissances de Théodore

(c'est ainsi qu'il a nommé son élève), il est arrivé avec lui à Toulouse, que ce jeune homme a d'abord reconnu pour sa ville natale, et dont il a signalé un vaste hôtel pour être la maison de ses pères.

Cet hôtel étoit celui des comtes d'Harancour; il est habité aujourd'hui par M. Darlemont, oncle maternel et tuteur du dernier héritier de cette maison, sourd et muet, par lui conduit autrefois à Paris, où il est mort. En rapprochant tous ces faits, l'Abbé de l'Epée ne doute point que son élève Théodore ne soit le jeune Jules d'Harancour, dernier rejeton de cette maison, et dont son oncle aura supposé la mort, pour s'emparer de ses biens. Il se rend chez Franval, qu'on lui indique pour le plus célèbre avocat de Toulouse; et après lui avoir rendu compte de ce que l'on vient de lire, il le consulte sur ce qu'il doit faire. Ce récit qui forme la véritable exposition de la pièce, termine ainsi que nous l'avons déjà dit, le second acte.

Au troisième, qui se passe également chez l'avocat, l'Abbé de l'Epée qui d'abord y étoit venu seul, y amène Théodore, et donne à ses hôtes une représentation du savoir faire de son élève, qui les intéresse beaucoup en sa faveur.

La vieille Marianne, ancienne portière de l'hôtel d'Harancour, arrive à point nommé

pour reconnoître le jeune sourd et muet et en être reconnue. Il n'en faut pas davantage à l'avocat Franval pour être convaincu que Théodore est ce même Jules d'Harancour dont la mort a été publiée autrefois; il embrasse sa cause avec chaleur; mais, comme l'amitié qui l'unit à Saint-Alme lui impose quelques ménagemens pour son père Darlemont, il propose à l'Abbé de l'Epée de se rendre tous deux chez cet ancien tuteur, *qui*, ajoute-t-il, *sera bien habile s'il résiste à nos efforts.* L'Abbé adopte ce plan; et ils sortent ensemble pour le mettre à exécution.

Au quatrième acte, nous voici donc chez M. Darlemont, qui dans une scène avec le vieux Dupré, seul confident et complice de son crime, ne nous laisse plus de doutes sur le véritable auteur de cet attentat. Ce Dupré a des remords, et veut forcer son maître à reprendre vingt-cinq louis, qui sont le paiement des six premiers mois d'une rente viagère, constituée sur sa tête, pour acheter son silence. C'est presqu'en ce moment qu'on annonce avec l'avocat Franval, M. l'Abbé de l'Épée: ce dernier nom achève de mettre M. Darlemont hors de lui, en ajoutant de terribles inquiétudes à ses remords. Ces messieurs sont introduits, et tous deux n'épargnent rien pour engager M. Darle-

mont à reconnoître son neveu Jules, dans le jeune Théodore, et à éviter l'éclat d'un procès déshonorant. Celui-ci se retranche sur l'acte mortuaire de son neveu, et veut congédier ces deux hôtes incommodes. L'Abbé de l'Épée saisit ce moment pour faire paroître Théodore, qui est reconnu par Saint-Alme, son cousin; mais que Darlemont s'obstine toujours à méconnoître et à repousser de son sein. Les étrangers se retirent, et Saint-Alme, resté seul avec son père, n'épargne rien pour l'attendrir; mais c'est en vain. Cette scène termine le quatrième acte.

Le cinquième nous ramène chez Franval, qui s'est enfin déterminé à agir, et qui rédige la plainte par laquelle doit commencer la procédure, et qu'il plaît à l'auteur, moins *familier* sans doute avec les anciennes formes judiciaires qu'avec celles du régime révolutionnaire, d'appeler un *acte d'accusation*. Saint-Alme vient pour annoncer à son ami qu'il n'a pu rien gagner sur son père; et le vieux Dupré, pour faire une reconnoissance avec Théodore et offrir de déposer en justice en sa faveur et contre lui-même. Saint-Alme, justement effrayé de cette résolution, entraîne le vieillard, court chez son père, menace de se percer à ses yeux, s'il ne signe point un acte

de reconnoissance de Jules d'Harancour, et revient avec cet acte qui fait le dénouement. On explique tout ceci au jeune sourd et muet, qui prend ce papier, et écrit au bas (quoique mineur) une donation de la moitié de ses biens en faveur de son cousin Saint-Alme, que de sa propre autorité il unit à sa maîtresse.

Cette longue analyse, que nous avons été forcés de faire double, pour prouver que l'action l'est aussi, suffit pour faire connoître et les beautés et les défauts de ce drame.

Nous nous permettrons seulement quelques réflexions rapides.

Lorsque l'intérêt d'une pièce est divisé, il est à peu près nul; il faut au théâtre centraliser les sentimens, comme les pouvoirs en politique. Ici, l'on oublie tout-à-fait la première action, pour ne songer qu'à la seconde: or, qu'est-ce qu'un amour qui n'intéresse pas, et qui ne tient qu'un rang très-subalterne dans une composition dramatique? Il ne fait que rallentir, embarrasser la marche de l'ouvrage, et le premier devoir de l'écrivain étoit de l'élaguer.

Cet amour insignifiant, et lié par une double intrigue à l'action principale, est donc une inconvenance d'autant plus mal-adroite, que sans lui, l'Abbé de l'Épée et Théodore, qui

sont et devoient être les personnages principaux, ressortiroient bien davantage. Dès qu'ils ne sont pas en scène, la pièce languit, et le spectateur est distrait, parce que sur eux seuls repose toute la force de l'intrigue, et par conséquent tout l'intérêt du drame.

Les personnages secondaires ne font qu'entraver et surcharger l'action, et avec plus d'adresse, l'auteur auroit pu s'en passer. Plusieurs même, tels que madame Franval, Dominique et Dubois, sont parfaitement inutiles; et puisque la vieille Marianne étoit nécessaire pour établir une reconnoissance, il falloit au moins soigner davantage ce rôle, l'attacher plus adroitement à la pièce, et lui donner une couleur plus prononcée.

Le vieillard Dupré, qu'il étoit si facile de rendre intéressant et de mettre bien en situation, n'est qu'un triste et ennuyeux pleureur, dont les remords même ne nous touchent point, parce qu'ils ne sont pas motivés d'une manière assez vigoureuse, et qu'ils ne sont point assez noblement exprimés.

Clémence, dont il paroît que l'auteur a d'abord voulu faire une ingénuité, nous paroît être beaucoup trop prononcée pour ce genre. Une jeune fille qui, sous les yeux de ses parens, conduit une intrigue par le ministère d'un va-

let, est un personnage bien avancé pour son âge, et nous doutons qu'on s'intéresse beaucoup à un amour de cette espèce.

Quant à Saint-Alme, foible et très-foible copie du Saint-Albin du *Père de Famille*, il n'est point dessiné à grands traits : sa passion plus vive que profonde, attache peu, et c'est plutôt par sa conduite avec Théodore que par son amour pour Clémence, qu'il inspire quelqu'intérêt.

Pour M. Darlemont, tout le monde est d'accord que ce rôle laisse beaucoup à désirer; qu'il manque également de profondeur et d'énergie, et qu'un scélérat capable d'avoir aussi habilement imaginé, conduit, exécuté et voilé le crime de la soustraction du jeune d'Harancour, devoit montrer moins de foiblesse à l'aspect de l'Abbé de l'Épée, et ne pas se laisser démasquer et convaincre comme un enfant. La pièce seroit bien autrement intéressante, si ce rôle étoit moins foiblement conçu, et conduit avec plus de naturel, de force et d'adresse. Le tuteur de d'Harancour devoit être un habile, un profond, un déterminé scélérat; ici ce n'est qu'un coquin timide et lâche, qui tremble comme un filou poursuivi par le guet, et dans lequel on n'apperçoit guère d'autre sentiment que la crainte du gibet ou des galères. Quelle concep-

tion vaste et profonde présentoit un tel rôle à un homme de génie ! et que de beaux effets dramatiques pouvoient résulter de ce personnage, bien mis en situation, et peint comme il devoit l'être !

L'avocat Franval, qui dit à sa sœur, que *ses baisers lui sont bien doux* et *ses fleurs bien chères*; qui, sur le simple récit d'un homme qu'il n'a jamais vu, et sur l'unique témoignage d'une vieille servante, entreprend un procès criminel de la plus haute importance, contre un homme puissant et riche; qui s'enthousiasme comme un enfant, sur les gestes d'un sourd et muet; qui, sans preuves, sans écrits, sans pièces, d'après une narration que rien n'appuie, entame une *question d'état* du plus grand intérêt; qui au mépris de la noblesse de son ministère, se rend avec son client chez sa partie adverse, pour y rembourser des humiliations; ce jurisconsulte enfin, qui appelle une plainte un acte d'accusation; qui parle du divorce, vingt ans avant qu'il y eût en France une loi sur le divorce, nous semble un personnage trop éloigné des convenances, de la Nature et de la vérité, pour qu'on s'y arrête long-temps. Nous ignorons s'il est peint sur le modèle des *défenseurs officieux* de nos jours; mais nous pouvons bien assurer qu'il ne ressemble

semble en rien aux célèbres jurisconsultes d'autrefois.

Reste donc Théodore et l'Abbé de l'Épée.

Quant au premier, l'on sent que ce rôle étant celui d'un muet, il se trouve abandonné dans presque toutes ses parties à l'intelligence de l'acteur. Le seul mérite qui pouvoit appartenir à l'auteur, c'étoit celui de le bien mettre en situation et de déterminer les signes avec une précision qui ne laissât presque rien à deviner à la pénétration du spectateur. Le premier objet nous a paru bien rempli. Théodore est toujours en scène, lorsqu'il y doit être, et sa présence jette sur l'action un grand intérêt. Quant aux signes, il faut convenir qu'ils sont une véritable énigme pour ceux qui n'ont point étudié cette langue ingénieuse, créée par l'Abbé de l'Épée, et perfectionnée par l'Abbé Sicard, son illustre successeur; c'est-à-dire, pour les neuf dixièmes des gens qui ont vu la pièce. L'auteur a pris la peine de les expliquer au bas des pages, par des notes, qui quelquefois auroient elles-mêmes besoin de commentaires: nous doutons au moins qu'elles soient comprises par tous les comédiens de province qui joueront sa pièce; mais il faut convenir que toutes les fois que ce rôle, qui est nul à la lecture, sera rendu comme il l'a

été à Paris, par madame Petit, il portera au plus haut degré d'intérêt toutes les scènes dont il fait partie.

Celui de l'Abbé de l'Épée joint au mérite d'une très-heureuse conception et d'une belle facture, celui de la ressemblance et de la vérité. Tous ceux qui ont connu le respectable instituteur des sourds et muets (et l'auteur de cet Extrait a joui dans sa jeunesse de cet avantage), conviennent que M. Bouilly a très-bien saisi cette simplicité noble et touchante, cette bonté tendre et affectueuse ; enfin cette sublime bonhomie qui faisoit le fond du caractère de l'Abbé de l'Épée. Nous l'avons vu souvent entouré de ses élèves, comme un père chéri au milieu de ses enfans. Tous lui obéissoient au moindre signe; tous portoient sur leur visage l'empreinte du respect, de l'amour et de la reconnoissance ; il étoit un Dieu pour ces êtres infortunés, auxquels son génie avoit rendu les deux sens les plus nécessaires à l'existence.

Nous ne doutons pas que M. Bouilly n'ait également connu cet ecclésiastique auguste et vénérable, qui consacroit son patrimoine au soutien d'un établissement, dont l'État seul auroit dû faire tous les frais, et qui sans la recommandation de l'empereur Joseph II (qui le suivit plus d'une fois dans ses travaux, lors

de son premier voyage à Paris en 1777), n'auroit jamais obtenu le moindre bénéfice, parce que l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, ne voyoit qu'un redoutable Janséniste dans ce bienfaiteur de l'humanité.

Ce personnage est tracé à grands traits; toujours bien en situation, il ne dit que ce qu'il doit dire; il parle avec simplicité, mais sans trivialité; il s'élève sans emphase; il ne sort presque jamais des convenances de son état ni de son caractère, et l'auteur a répandu sur tout ce rôle un charme, une onctuosité qui pénètrent l'ame et font aimer la vertu. Le récit du second acte est attachant et sublime, sans cesser d'être simple; il fait fondre en larmes à la lecture comme au théâtre, où il est rendu par Monvel avec une grande supériorité; il porte l'ame du spectateur, par une gradation très-bien ménagée, au plus haut degré d'émotion; enfin il devoit seul déterminer le succès de l'ouvrage. Si toute la pièce étoit écrite ainsi, la critique n'auroit qu'à se taire.

Malheureusement cela n'est pas : autant l'auteur a soigné le style de ce rôle, autant il paroît avoir négligé celui des autres personnages. Leur dialogue est verbeux et trivial; le choix des expressions n'est ni noble, ni harmonieux, ni même heureux; le mot

propre ne se présente presque jamais sous la plume de l'auteur, et c'est principalement cette disconvenance continuelle qui rend, pour tout esprit délicat et exercé, la lecture de son drame très-pénible.

Nous avons passé sous silence l'inobservation de l'unité de lieu, qui change quatre fois dans le cours des cinq actes. Sans parler de ce mépris de la première des règles d'Aristote, sans laquelle un ouvrage dramatique ne sera jamais régulier, nos auteurs modernes devroient voir combien ces promenades continuelles refroidissent l'action; et pour que ce défaut soit plus sensible encore, les comédiens, esclaves d'un insouciant ou inhabile machiniste, ont grand soin de faire baisser le rideau à chaque acte, pour rendre cette inconvenance plus sensible.

M. Bouilly nous dira que l'action se passe ici toute entière sur la place Saint-Georges de Toulouse, où il a soin de faire loger tous ses personnages, et que dans *telle autre* de ses pièces, encore en plein succès, il nous fait faire quatre mortelles lieues, pour aller chercher un mauvais troisième acte : à la bonne heure; mais ce n'est point par de pareils voyages qu'on peut arriver à l'immortalité.

L'étendue que nous avons cru devoir donner

à cet extrait, nous interdit des citations qui prouveroient que nos réflexions sur le style sont plutôt indulgentes que sévères. Hâtons-nous donc de nous résumer et de conclure, en nous servant d'un mot heureux et connu, que si les *représentations de l'Abbé de l'Épée* ont fait honneur à M. Bouilly, l'*impression* de ce drame en fait bien plus encore aux comédiens français du théâtre de la république.

N. B. Au moment où nous corrigeons cette épreuve, nous apprenons que M. Bouilly, intimidé par les menaces juridiques de M. Cazeaux (que ses malheurs ont rendu si célèbre dans l'affaire du comte de Solar, où sa liberté lui fut ravie pendant très-long-temps par suite du zèle aveugle et inconsidéré de l'abbé de l'Épée), vient, à la suite d'une transaction réparatoire, de se déterminer à ôter la qualification d'*historique*, du titre de sa pièce; et même à changer le lieu de la scène, qui au lieu d'être à Toulouse, se passe maintenant à Bordeaux. Ces changemens ne rendent pas son drame meilleur; mais ils serviront du moins, à la longue, à effacer de l'esprit du public, des notions fausses, qui par leur résultat pouvoient compromettre de nouveau la tranquillité d'un galant homme, qui n'a été déjà que trop persécuté dans cette affaire.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DES RÈGLES DU DESSIN, *par le citoyen* Bosio (*élève de* David), *Peintre d'Histoire et Professeur de Dessin à l'Ecole Polytechnique. 1 vol. in-18. fig. Prix, 2 fr. 40 cent. broché. A Paris, chez l'Auteur, rue des Saussaies, faubourg Saint-Honoré, n°. 12; et chez* Tiger, *Imprimeur-Libraire, place Cambrai, au Pilier Littéraire. — An IX.*

EXTRAIT.

DEPUIS que l'étude des sciences exactes a presque remplacé et fait oublier celle des langues anciennes, auxquelles on reviendra sans doute, mais peut-être trop tard, si l'on ne veut pas retomber dans la barbarie, le dessin est devenu d'une nécessité indispensable; c'est en effet la clef de tous les arts d'agrémens et d'utilité; et depuis le tailleur de pierres jusqu'au statuaire, depuis le simple metteur en œuvre jusqu'au peintre d'histoire, depuis la dernière des professions mécaniques jusqu'à l'art militaire, c'est une connoissance dont il est impossible de se passer, parce que, sans elle, toutes les autres deviennent inutiles.

On doit donc savoir gré à l'artiste qui consacre une portion de son loisir à mettre à la portée des commençans les premiers élémens d'un art dont la pratique est devenue aussi étendue; et sous ce premier rapport, ce petit ouvrage mérite des éloges. C'est aux élèves en peinture et en sculpture qu'il est principalement adressé, et il ne contient guère, dans un très-petit nombre de pages, que les premières règles qu'il est nécessaire de faire connoître aux commençans. M. Bosio ne s'occupe ici que de la figure: il commence par les têtes, il passe ensuite au squelette, puis à l'écorché, et ce n'est qu'après avoir bien pénétré ses élèves de tous les procédés à suivre dans ces diverses opérations, qu'il arrive à l'étude du modèle vivant, vu de face et de profil, et divisé par lignes géométriques, pour en bien faire connoître toutes les proportions. Chaque explication est suivie de planches gravées avec beaucoup de précision, les unes en taille douce, les autres au simple trait, et toutes les parties de chaque figure sont accompagnées de lettres ou de chiffres correspondant à leurs noms anatomiques; en sorte qu'une étude un peu suivie de ces planches, qui sont au nombre de dix-sept, peut donner une connoissance assez usuelle de toutes les parties du corps

humain. On voit que l'auteur a voulu être clair, concis et bref, trois qualités qui ne marchent pas toujours ensemble. Nous croyons qu'il y est parvenu, et que ce petit ouvrage, qui n'est point susceptible d'une plus longue analyse, ne peut manquer d'être utile aux jeunes gens qui se destinent à courir la carrière des arts. Ce ne sont que de simples apperçus, très-brièvement exprimés; mais s'ils ne peuvent tenir lieu d'ouvrages plus approfondis, ils concourront au moins à donner aux élèves ces connoissances préliminaires qui servent à éprouver leur vocation; et pour peu que cette petite brochure leur plaise et les intéresse, on ne doit plus hésiter à leur faire continuer ce genre d'étude. M. Bosio s'est donc acquis des droits réels à la reconnoissance des amis des arts, en applanissant ainsi aux artistes les premières difficultés.

Nous ajouterons en finissant, que cet ouvrage, dont il vient de paroître une seconde édition, ne peut cependant tenir lieu à ceux des élèves qui se destinent à la peinture, de l'étude de l'anatomie. Cette science est indispensable au peintre comme au médecin. Et si elle apprend au dernier l'art de guérir, elle enseigne seule à l'autre le secret d'animer ses figures. Sans elle, il ne tracera jamais que des manne-quins.

SANTA-MARIA, ou la Grossesse mystérieuse, *traduit de l'anglais de* Fox, *par Madame* Dufresnoy. 2 *vol. in*-12, *fig. Prix* 3 *fr. et* 4 *fr. franc de port. A Paris, chez* Vignon, *au Cabinet littéraire, rue Dauphine, n°*.27. *An IX.* — 1800.

EXTRAIT.

IL n'est personne qui ne connoisse l'histoire de cette jeune fille tombée en léthargie et crue morte, dont un jeune religieux, préposé à sa garde, abusa dans cet état; qui se réveilla grosse sans le savoir, et qui tomba dans la disgrâce de ses parens, qui ne purent jamais lui faire avouer son déshonneur, ni dire le nom de son séducteur. Pour rendre la chose plus touchante, on ajoutoit que ce religieux, qui n'étoit que novice (on sait cependant que la garde des morts n'est jamais confiée qu'à des prêtres), ayant appris les suites de son égarement, s'empressa de le réparer, en épousant celle qu'il avoit ainsi déshonorée à son insu.

Cette anectode, vraie ou supposée, à servi de fondement à M. *Fox* pour bâtir son roman, dont il n'auroit jamais pu faire deux volumes, s'il n'avoit établi sur ce canevas une foule d'a-

ventures qui n'y ont aucun rapport ; tel qu'un vieux château où il y a des revenans, une chapelle, une caverne, un cimetière, des voleurs, et toutes les gentillesses à la mode dans les romans du jour, mais desquelles on commence cependant un peu à revenir. Ici, *Santa-Maria*, pour fuir la colère d'un père irrité (et il faut convenir qu'on le seroit à moins), se travestit en pélerin, et va ainsi courir le pays, après avoir fait ses couches dans une auberge. Mais comme l'enfant est mort, rien ne l'arrête dans sa course vagabonde. D'un autre côté, son père court aussi les champs pour aller prendre possession d'un château dont il a fait ou du moins croit avoir fait assassiner le propriétaire, dont il hérite. C'est dans ce château mystérieux, où les cierges s'allument tout seuls, où les cloches sonnent d'elles-mêmes, mais où il ne se passe absolument rien d'intéressant, qu'il est sans cesse en proie à ses remords. De son côté, *Santa-Maria* arrive dans une caverne, fort àpropos pour recevoir les derniers soupirs d'un vieil ermite, qui l'a fait son héritier (car on se rappelle qu'elle déguise son sexe). On apprend, par un rouleau de papier qui contient la confession de ce scélérat, que c'est lui qui est l'auteur de tous les maux de notre héroïne. Il la veilloit lors de sa prétendue mort ; et dans

cet état, il la livra à la brutalité d'un seigneur ; ce qui est encore plus vil et plus odieux que d'en avoir abusé pour son propre compte. Enfin, le père de *Santa Maria*, dont les crimes se découvrent, se poignarde lui-même, pour se soustraire à un supplice qu'il n'avoit que trop mérité. Quant à sa fille, elle épouse son amant, ce jeune homme auquel elle alloit être unie lors de son accident, et qui ne paroît pas trop s'embarrasser des suites qu'il a eues.

Tout ce fatras est mêlé de déclamations, de conversations intarrissables, et de plus de cinq à six cents tirets —, que les imprimeurs substituent aujourd'hui aux points, pour aller plus vîte, sans songer que ce signe, dont Marmontel s'est servi le premier dans ses Contes moraux, ne doit être employé que dans le dialogue, et pour éviter l'éternelle répétition des *dit-il*, *répondit-il*, *répliqua-t-il*, etc., etc. L'appliquer à un autre usage, c'est en intervertir le sens, et donner tout-à-la fois une preuve d'ignorance et de paresse.

Nous croyons que madame Dufresnoy auroit beaucoup mieux fait de choisir un autre ouvrage pour exercer son talent de traducteur : celui-ci ne méritoit assurément point de passer dans notre langue, car c'est l'une des plus médiocres productions romanesques qui nous soit

venue des bords de la Tamise. On peut même dire qu'elle ne porte, en aucune manière, le cachet britannique ; car l'on n'y trouve ni simplicité, ni intérêt, ni naturel. Le seul sentiment qui soutienne le lecteur jusqu'au bout, est une curiosité assez vague de connoître le nom du père de cet enfant ; mais c'est acheter trop cher cet éclaircissement, que de dévorer, pour le recevoir, l'ennui de deux volumes d'aventures insignifiantes, et qui n'en sont pas, pour cela, moins invraisemblables.

Quant au style, il ne nous a pas semblé propre à racheter les vices du fond. Souvent déclamatoire et ampoulé, presque toujours haché, il n'a rien de celui qui appartient au roman, qui doit être simple, concis et rapide. On y remarque de plus, une foule d'expressions, dont le moindre défaut est d'être impropres, telles que : *des compagnies de soldats enorgueillies de leur volume supérieur : triompher de la splendeur d'un héritage : la contemplation de la grandeur qui nous entoure : une vierge timide et passionnée : poser une main rendue à la chaleur sur un sein palpitant : essayer de fléchir un bras par des larmes et des baisers*, etc., etc.

> Ce style figuré dont on fait vanité,
> Sort du bon caractère et de la vérité.

Il seroit ridicule dans un poëme en prose ;

combien il est plus déplacé encore dans un roman !

Si madame Dufresnoy n'avoit pas prouvé par d'autres ouvrages, et surtout par des morceaux de poésie très-agréables, qu'elle possède un véritable talent, nous aurions peut être jugé ce roman avec plus d'indulgence ; mais c'est un sentiment dont elle n'a pas besoin pour elle-même, et que son original ne nous paroît aucunement mériter. En lui parlant avec cette franchise, nous croyons lui prouver mieux notre estime que par ces louanges serviles et banales, qu'on ne prodigue que trop souvent aux femmes auteurs. D'ailleurs, cette sincérité est pour nous un devoir ; et le public, qui l'attend de notre plume, nous fait une loi de nous élever au-dessus de toute autre espèce de considération.

Nous ajouterons cependant, que depuis que le nombre des femmes de Lettres s'est si prodigieusement accru, que sur dix Romans qui paroissent, il y en a quatre qui sortent d'une plume féminine, les journalistes se sont mis beaucoup plus à leur aise ; ils ont substitué à ces fades complimens qu'on croyoit devoir autrefois à toutes les personnes du sexe, qui descendoient dans l'arène littéraire, un langage plus sincère, et plus digne d'une femme qui s'est fait homme.

Catéchisme sur la Vaccine, *dédié aux Mères de famille, aux Administrateurs, aux Officiers de santé des campagnes, aux Pasteurs, aux Instituteurs, et à tous ceux qui, par des fonctions publiques, par leurs lumières ou leur crédit sur le peuple, sont à même de propager le préservatif de la petite vérole; par* T. Henry, *Médecin de l'hôpital militaire de Givet, et Membre de la Société d'Agriculture du Département des Ardennes. Brochure in-8°. de 45 pages. Prix, 50 c. et 75 c. franc de port par la poste. A Namur, chez* J. F. Stapleaux, *Imprimeur-Libraire; et se trouve à Paris, chez* Croullebois, *Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques.—An IX.*

Extrait.

Le plus sûr moyen de propager rapidement les découvertes utiles, c'est d'en dégager la théorie de leurs détails scientifiques, et d'en présenter les élémens dans un style qui les mette à la portée de toutes les classes de lecteurs: tel est le but qui paroît avoir dirigé le docteur T. Henry dans la rédaction de ce Catéchisme: « Si l'on me trouve prolixe et mi-

» nutieux, dit-il dans un très-court avertisse-
» ment, on l'attribuera au désir de me mettre
» à la portée de tout le monde, et non à la pré-
» tention de faire mieux que des auteurs très-
» estimables dont j'ai copié des passages en-
» tiers. » Ce modeste aveu ne peut que pré-venir en faveur de l'ouvrage, divisé en neuf chapitres, contenant cent quarante-deux demandes et pareil nombre de réponses. Dans un si court espace, l'auteur a trouvé le moyen d'apprendre à ses lecteurs tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur la Vaccine, découverte qui occupe aujourd'hui tous les esprits, et qui a déjà fait écrire en Europe tant de bons et tant de mauvais ouvrages. Nous ne sommes pas compétens pour donner notre avis sur le mérite de ce préservatif; c'est aux hommes de l'art, et surtout à l'expérience, qu'il appartient de le juger: mais, on doit convenir au moins que jusqu'ici tous les faits avérés militent en sa faveur.

L'auteur, après avoir donné une définition et une description très-claires de la Vaccine, parle successivement de ses irrégularités, de ses suites et de ses complications; il rapporte ensuite les altérations qui la font quelquefois dégénérer; il la compare à la petite vérole, et fait sentir combien une maladie bénigne, et

non contagieuse, dont l'inoculation ne rend pas même malade, doit l'emporter sur l'inoculation de la petite vérole, qui ne l'empêche pas d'être communicative, et dont l'effet, en sauvant quelques individus, est souvent de propager le venin dans une ville entière.

Le chapitre septième, qui est divisé en sept articles, a pour objet la vaccination, c'est-à-dire, selon la définition de l'auteur, « l'emploi » des moyens dont on doit se servir pour » communiquer la Vaccine. » Le docteur Henry passe successivement en revue, dans ce chapitre, tout ce qui est relatif à la Vaccination ; comme les personnes qui peuvent vacciner, celles qui peuvent l'être, l'influence de l'âge et de la saison sur la Vaccine (article dans lequel il assure qu'on peut se faire vacciner à tout âge et dans toute saison, avantage que n'a pas l'inoculation ordinaire) ; la préparation des sujets ; le choix du vaccin et sa conservation ; la manière de vacciner ; enfin, les soins à donner aux personnes vaccinées. L'auteur ne laisse rien à désirer sur tous ces détails, qui rendent ce chapitre le plus important de ce petit ouvrage.

Le suivant traite des moyens de rendre la Vaccination universelle ; et, à en juger par l'empressement qu'un grand nombre de Préfets

fets a mis et met encore tous les jours à propager cette méthode préservatrice, il est à croire qu'elle ne tardera point à devenir générale, au moins en France. L'auteur ne dit qu'un mot sur ces moyens; et l'on s'attendoit peut-être à trouver dans ce chapitre de plus grands développemens; mais il a pensé, avec raison, que ce n'étoit pas ici le lieu de se livrer à ces détails, et que, dans ce Catéchisme, il devoit se borner aux indications strictement nécessaires à la pratique de la Vaccination.

Dans le neuvième et dernier chapitre, intitulé: *Comment il faut faire pour confondre les détracteurs de la Vaccine;* il présente quelques questions très-simples à faire à ces détracteurs qui, sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, blâment souvent ce qu'ils n'ont jamais approfondi. Ces questions sont précises, claires et pressantes; nous croyons qu'il est difficile à un homme éclairé et de bonne foi de leur opposer quelque chose de raisonnable. Nous regrettons de n'en pouvoir extraire quelques-unes; mais il faut les lire dans leur ensemble, parce qu'elles s'enchaînent l'une à l'autre, et perdroient de leur mérite à être présentées isolément.

L'auteur termine ce Catéchisme par quelques phrases en forme de conclusion, que nous ne

pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici, parce qu'elles forment, en très-peu de mots, le résumé de ce petit ouvrage. « Concluons, dit-il:

« Que la Vaccine est le préservatif de la petite vérole. — Qu'elle doit et peut être pratiquée partout. — Que les personnes qui ne sont pas de cette opinion ne peuvent pas se prononcer hautement contre elle, sans avoir examiné les faits et les raisonnemens pour et contre. — Que juger la Vaccine sans examen, et s'opposer à sa propagation, c'est empêcher de faire *une chose bonne et salutaire*, pour en laisser subsister *une très-nuisible*. — Que l'homme de l'art, qui doit approfondir tout ce qui est de son ressort, et combattre les préjugés nuisibles à la santé publique, est moins pardonnable que tout autre, de blâmer la Vaccine, s'il ne l'a pas étudiée avec attention: il est responsable, en cette matière, du bien qu'il n'a pas fait, et du mal qu'il pouvoit empêcher. »

Les éloges que d'habiles praticiens ont donnés à ce Catéchisme, sont en sa faveur un préjugé avantageux. Contens d'avoir essayé de le faire connoître par cet extrait rapide, nous nous bornerons à dire qu'il est écrit avec simplicité, clarté et précision, mérite rare, même dans les livres élémentaires; et qu'il nous a paru être l'ouvrage d'un homme modeste, éclairé, et de plus, d'un excellent citoyen.

LA PETITE VILLE, *Comédie en quatre actes, en prose, représentée pour la première fois, par les Comédiens de l'Odéon, sur le Théâtre de la rue de Louvois, le 19 floréal an 9; par* L. B. Picard; *avec cette épigraphe :*

> J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur, d'où je la découvre..... Je me récrie, et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent; j'en veux sortir.
>
> LA BRUYERE, *chap.* 5.

in-8°. de 95 *pages. Prix :* 1 *fr.* 25 *cent. A Paris, chez* Huet, *Libraire, rue Vivienne, n°.* 8; *et* Charron, *Libraire, passage Feydeau. An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

PLUSIEURS auteurs comiques avoient déjà mis avec succès au théâtre, quelques-uns des ridicules frondés dans cet ouvrage : tels sont Molière, dans *la Comtesse d'Escarbagnas;* Dancourt, dans *les Bourgeoises de qualité;* Destouches, dans *la Fausse Agnès*, etc, etc.

Mais personne n'avoit encore imaginé de transporter sur la scène une petite ville toute entière, et d'y faire passer en revue, comme sujet principal de la pièce, les travers et les ridicules de ses habitans. Cette entreprise étoit réservée à M. Picard, et il faut convenir qu'elle étoit digne de sa joyeuse sagacité. Le succès prodigieux et mérité du *Collatéral*, dans lequel il avoit esquissé déjà quelques portraits de cette nature, l'a sans doute engagé à composer sa *Petite Ville*, tableau plus en grand, et dans lequel rien ne manque à la fidélité des peintures. Cette ressemblance est même si frappante, que non-seulement plusieurs petites villes ont cru que l'auteur les avoit prises pour modèles; mais que dans d'autres, qui peuvent à bon droit passer pour grandes et éclairées, on s'est fâché tout de bon contre lui. Est-ce donc ainsi, disoit-on à R...., qu'il reconnoît l'accueil distingué qu'il a reçu dans nos murs; n'est-ce que pour nous étudier de plus près, et nous tourner ensuite en ridicule, qu'il est resté pendant trois mois parmi nous; enfin n'est-il venu jouer sur notre théâtre, que pour nous traduire ensuite quelques mois après sur le sien ? Quand bien même cela seroit, M. Picard n'eût fait en cela qu'user de l'incontestable droit qu'a tout poëte comique, de saisir

partout des modèles, et de composer ses tableaux, de traits pris çá et là dans la société. Mais cela n'est point. Il n'a pas plus songé à R.... qu'à cent autres villes de France, où les mêmes plaintes ont retenti. Il n'a eu en vue que les ridicules et les travers qui sont propres à toutes les petites villes, et qui n'appartiennent en particulier à aucunes. Le petit orgueil de vouloir reconnoître sa propre ressemblance dans des portraits tracés d'après mille originaux divers, est un ridicule de plus, tout aussi digne du théâtre que les autres, et dont les auteurs de *la Critique de la Petite Ville* (comédie retirée après la première représentation, quoiqu'elle n'eût point excité de murmures) ont fait justice, et d'une manière souvent plaisante. Toutes ces réclamations ne peuvent au surplus qu'honorer l'auteur; elles prouvent d'une manière incontestable, qu'il peint d'après nature, puisqu'un si grand nombre d'originaux se sont reconnus dans ses portraits. Un tableau de fantaisie n'auroit certes point occasionné tant de plaintes, et ces cris multipliés de l'amour-propre ombrageux et piqué, sont un véritable triomphe pour le poëte comique qui les excite.

M. Picard avoit d'abord intitulé sa pièce, comédie épisodique, afin d'aller lui-même au-devant du reproche qu'il présumoit bien qu'on

feroit au défaut d'unité de lieu, et au peu d'intérêt qu'offre l'action principale. Il a changé ce titre à l'impression, et nous pensons qu'il a bien fait. On entend ordinairement à Paris, par comédie épisodique, ces pièces composées de scènes détachées, vulgairement appelées pièces à tiroirs; telles que *le Mercure Galant*, même *Ésope à la Cour* (malgré l'espèce d'intérêt du fond), *Molière à la Nouvelle Salle*, *la Nouveauté*, *le Procureur arbitre*, et cette foule de pièces foraines, applaudies sur les tréteaux du boulevart. *La Petite Ville* n'est point assurément dans ce genre. Quoiqu'un assez grand nombre d'originaux y passent en revue, ils sont en général bien attachés à l'intrigue de la pièce, et chacun d'eux concourt pour sa part à l'ensemble du tableau des mœurs de la province, principal but de l'auteur. Enfin ces personnages sont assez bien liés entr'eux, pour que cette suite de portraits doive être considérée plutôt comme les diverses parties d'un même tout, que comme un assemblage de scènes incohérentes. Ainsi cette pièce, selon nous, appartient plutôt à la comédie de caractère, qu'à la comédie épisodique, et même qu'au genre connu sous le nom de pièces d'intrigues.

Une rapide analyse va mettre le lecteur à même de décider cette question.

Desroches, jeune propriétaire de trente mille livres de rentes, sur le simple soupçon que madame de Belmont, jolie veuve, qu'il étoit au moment d'épouser, lui est infidèle, a quitté brusquement Paris. Comme il ne cherche qu'à s'éloigner, son voyage n'a aucun but déterminé, et son ami Delille, ne voulant point, dans une telle situation d'esprit, l'abandonner à lui-même, l'accompagne dans sa course incertaine. Leur voiture brisée aux portes d'une petite ville, les contraint de s'y arrêter pendant quelques heures. Ils se trouvent avoir pour cet endroit même, des lettres de recommandation, dont ils s'étoient munis à tout hasard (ce qui ne paroîtra peut-être pas bien vraisemblable), en sorte que les voilà bientôt en pays de connoissance dans cette petite ville, que Desroches, aveuglé par la jalousie qui lui a fait prendre Paris en aversion, croit être l'asile du bonheur et des vertus. Trois originaux viennent s'offrir d'abord à nos deux amis. L'un est M. Rifflard, gentillâtre chasseur, bavard et avantageux, qui leur fait un tableau aussi pompeux que magnifique de *son endroit.* Madame de Senneville, coquette à grandes prétentions, qui pour avoir autrefois passé quinze jours à Paris, se croit en droit de donner le ton à sa petite ville, est la seconde;

et le troisième, M. Vernon, chicaneur de profession, qui passe sa vie à faire des procès à tout le monde, et qui ne parle jamais que par *sentences et par adverbes*.

Madame de Senneville retient nos voyageurs pour son assemblée du soir, et les invite à dîner pour le lendemain : mais au second acte, qui selon nous est le plus foible, Desroches, qui a la vue très-basse, devient tout-à-coup amoureux d'une personne, dont la maison est située en face de son auberge, et qu'il n'a vu qu'à sa fenêtre. Cette personne est mademoiselle Nina Vernon, sœur de l'original dont nous venons d'esquisser le portrait, majeure de 35 ans, qui se croit une Agnès, et qui voit un épouseur dans chacun des voyageurs que le hasard amène dans la petite ville. Flattée de cette nouvelle conquête, elle ne néglige rien pour mieux enflammer Desroches, qui ne l'a pas plutôt vue de près, qu'il y renonce. Mais M. Vernon, qui les a surpris en conversation dans la rue, menace notre parisien d'un procès, s'il ne veut pas devenir son beau-frère ; il sort pour aller trouver son huissier.

Au troisième acte, nos jeunes gens vont porter une lettre de recommandation à madame Guibert, de la part de son frère qui habite Paris. Instruite de la fortune de Desro-

ches, elle voit tout-à-coup en lui un excellent parti pour sa fille, et s'empresse d'offrir un logement aux deux amis. Delille, qui pénètre le vrai motif de cette politesse, laisse échapper quelques mots, qui font croire à madame Guibert, que Desroches est marié. Dès-lors plus de logement, plus de politesses, et voilà nos parisiens éconduits. Madame de Senneville, pour faire enrager madame Guibert, leur propose un appartement chez elle: ils l'acceptent; mais pendant son assemblée, la jalousie de MM. Rifflard et Vernon, qui tous deux prétendent à sa main, l'oblige de retirer sa parole, et de congédier nos deux voyageurs, qui à neuf heures du soir, heure indue dans la petite ville, se trouvent sans asile, avec leur bagage, au milieu de la rue. Là, pour surcroît d'infortune, Desroches reçoit une sommation de la part de M. Vernon, et un cartel de celle de M. Rifflard. C'est alors qu'il maudit de bien bon cœur cette petite ville, dont il s'étoit formé une idée si agréable, et qu'il regrette sincèrement Paris et madame de Belmont. Delille saisit ce moment pour la faire paroître à ses yeux, ce qui est d'autant plus aisé, qu'elle a suivi en secret son amant. Elle lui prouve que sa jalousie étoit mal fondée, puisque ce prétendu rival étoit son frère. Alors tous trois retour-

nent sur-le-champ à Paris ; M. Rifflard ayant de bon cœur renoncé à son cartel, dès qu'il apprend le départ et le mariage de Desroches.

Ce plan sans doute prête à plus d'une critique. La jalousie de Desroches n'est point assez motivée, et son amour n'intéresse guère; la conduite de madame de Belmont, qui court en poste après lui, est tout à fait inconvenante ; la sommation de M. Vernon est peu vraisemblable, car en sa qualité de plaideur de profession, il doit connoître assez les lois, pour savoir que les tribunaux n'admettent point la séduction entre majeurs, et qu'il y a plus que de l'extravagance à sommer un homme d'épouser une fille de trente-cinq ans, parce qu'il lui a écrit une lettre et dit quelques mots dans la rue : d'après la donnée du caractère de M. Rifflard, il n'est pas naturel qu'il appelle en duel et presque sans motifs, un jeune homme, du courage duquel il n'a nulle raison de douter ; le dénouement est beaucoup trop brusque, et les dernières scènes trop précipitées, surtout depuis que la pièce a été réduite à quatre actes.

Toutes ces observations et bien d'autres qu'on pourroit faire encore, sont fondées sans doute ; mais aussi que d'heureuses compensations ! Des caractères esquissés avec autant de

vérité que d'adresse ; une foule de scènes et de situations extrêmement plaisantes; une intrigue en général bien suivie ; les rôles des deux jeunes gens toujours assez bien en situation, pour amener sans efforts, faire ressortir sans contrainte, et produire sans invraisemblances la peinture saillante et toujours vraie des ridicules que l'auteur avoit à signaler. Le rôle de Delille, mis dans une continuelle et savante opposition, dont le sang froid produit un heureux contraste, et dont les réflexions toujours justes et souvent piquantes, forment à tous les traits du tableau des ombres vigoureusement prononcées. Un dialogue vif, pressé, plein de vie, toujours naturel et semé d'un grand nombre de traits vraiment comiques ; un style animé, concis, presque toujours exempt de trivialité, et qui nous a paru la peinture assez fidèle de ce ton de la conversation, qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit de saisir et de bien adapter au théâtre.

Voilà, ce nous semble, de quoi contrebalancer les reproches qu'on a fait à cet ouvrage, qui gagne à être vu et lu plus d'une fois ; qui même procure plus de plaisir encore à la lecture qu'à la représentation (quoiqu'il soit en général bien joué), parce que dans le cabinet, l'attention moins distraite ne laisse échapper aucune de

ces finesses du dialogue, qui souvent s'évaporent à la scène ; qui est fait pour dérider le front de l'homme le plus attrabilaire, et qu'enfin dans l'ordre des pièces du genre gai du même auteur, nous plaçons immédiatement après *le Collatéral.*

Si quelqu'un étoit tenté d'accuser ces éloges d'exagération, nous le prierions, avant de les condamner, de relire *la Petite Ville* avec autant d'attention que nous l'avons fait nous-même en commençant cet Extrait, et nous osons croire qu'alors on se rangera d'autant plus volontiers de notre avis, que les ouvrages de ce genre ne doivent point être jugés avec une trop grande sévérité. Leur faire une rigoureuse application des règles de l'art, c'est sans doute un sûr moyen d'y trouver beaucoup de défauts; mais c'en est un aussi de resserrer le cercle déjà si étroit de nos jouissances dramatiques. Et quand une pièce n'annonce guères d'autres prétentions, que le désir de nous faire rire, et surtout qu'elle en est venu à bout, la juger ensuite avec rigueur affectée, c'est annoncer plus de pédantisme que de goût. Réservons cette sévérité pour les ouvrages qui s'annoncent d'une manière ambitieuse, et nous n'aurons que trop souvent encore l'occasion d'exercer notre mauvaise humeur.

ADÈLE ET THÉODORE, ou Lettres sur l'Education, *par Madame* de Genlis, *quatrième édition, revue, corrigée et augmentée; avec cette épigraphe* :

> I consider an human soul without Education like marble in the quarry which shews none of its inherent beauties, till the skill of the polisher fetches out the colours, makes the surface shine and discovers every ornamental cloud, spot and vein that runs througt the body of it. Education after the same manner when it works upon a noble mind draw out to wiew every latent virtue and perfection which without such helps are never able to make their appearance.
>
> (*Spectator.*)

4 vol. in-12, *de plus de* 400 *pages chacun. Prix*, 10 *fr. et* 12 *fr. franc de port par la poste* (*). *De l'Imprimerie de* Crapelet. *A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An X.* — 1801.

EXTRAIT.

ON se rappelle encore quelle sensation prodigieuse fit dans le monde cet Ouvrage, qui

(*) Il en paroit en même-temps, une édition in-8o. en 3 vol. Prix, 15 fr. et 18 fr. franc de port.

parut pour la première fois, vers 1782. Il a porté tout-à-coup à un très-haut degré de célébrité le nom de madame de Genlis, qui n'étoit guères connue que par le premier volume de son Théâtre d'Education ; et on le regarde, même encore aujourd'hui, comme l'une des meilleures productions sorties de sa plume féconde. Plusieurs causes contribuèrent, dans le temps, à ce prodigieux succès : on crut reconnoître, dans ce Roman, un grand nombre de femmes qui tenoient alors un rang distingué dans la société de Paris ; et ces portraits tracés d'après nature, et dont la ressemblance plus ou moins parfaite occupoit la malignité en l'amusant, excitèrent une vive sensation parmi la bonne compagnie. Mais, ce qui prouve que le mérite de ce Roman ne tenoit point à ces ressemblances ; c'est le succès dont il a continué à jouir, quoique les originaux prétendus ayent disparus de la scène du monde. C'est, sans contredit, l'un des Romans les mieux faits et les plus utiles que nous possédions. On doit même le regarder plutôt comme un traité complet d'éducation, présenté sous une forme historique et doublement attrayante, que comme un ouvrage purement romanesque : cette forme contribue à son utilité, en servant à mieux graver dans les esprits, les excellens

principes qu'il renferme. Car, tel lecteur qui repousseroit avec dédain un livre purement didactique, se jette avec avidité sur un roman: la forme du vase fait qu'on boit tout d'un trait le breuvage salutaire, que, sans cela, l'on n'auroit peut-être pas voulu seulement déguster.

Cet ouvrage est tellement répandu, qu'une analyse en règle, seroit ici complètement inutile. Nous nous bornerons à en rappeler les principaux traits.

L'auteur suppose que la baronne d'Almane et son époux s'arrachent aux plaisirs de la capitale, pour aller dans une terre qu'ils possèdent au fond du Languedoc, s'occuper exclusivement et sans distraction, de l'éducation de leurs deux enfans, Adèle et Théodore. C'est de ce séjour que la baronne écrit à deux amies qu'elle a laissées à Paris; et qu'elle leur rend compte, dans un très-grand détail, des moyens aussi nouveaux qu'ingénieux, employés par elle pour élever ses enfans; et des succès dont ils sont suivis. On saisit avec autant d'intérêt que de plaisir, tous les développemens de la raison, du cœur et de l'esprit chez ces enfans aimables, qui répondent si bien aux soins paternels; on partage tous leurs succès; on est de moitié dans l'affection sincère qu'ils ont pour leurs parens, en qui ils voyent leurs premiers

amis et leurs uniques confidens ; et cette confiance si rare entre une mère et sa fille, est l'une des principales causes du succès de cette éducation. Il est donc bien essentiel aux parens, de ne rien négliger pour chercher à l'établir entre eux et leurs enfans ; tout alors devient facile ; et il est aisé de diriger ceux dans l'ame desquels on lit sans obstacles.

Le Baron et la Baronne font ensuite, avec Adèle et Théodore, le voyage d'Italie, où tout est disposé pour continuer leur éducation, et former leur esprit par le spectacle des hommes et des choses. Un voyage bien dirigé opère souvent plus en six mois, que quatre années d'études solitaires ; et les enfans s'instruisent d'autant mieux ainsi, que tout se présente à eux sous des formes agréables. C'est dans ce voyage qu'on lit l'épisode si intéressant des malheurs de la duchesse de C..., renfermée pendant neuf ans, dans une caverne profonde, par une suite de l'injuste jalousie d'un époux barbare, qui, après l'avoir fait passer pour morte, devint lui-même, pendant tout ce temps, son unique geolier ; car il n'avoit voulu mettre personne dans sa confidence ; et ce ne fut qu'au moment de mourir, qu'il dévoila ce secret, et que la Duchesse fut rendue à la lumière. On n'a pas oublié, sans doute, la prodigieuse sensation

sation que fit à Paris, cette histoire, lorsqu'Adèle et Théodore y parut, pour la première fois. On n'étoit point alors encore blasé sur ces situations, dont on a tant abusé depuis. Mille et mille romanciers ont retourné cette histoire en cent manières différentes, dont aucune n'a pu atteindre au mérite de l'original, qu'on relira, sans doute ici, avec un véritable plaisir. On sait aussi, qu'elle a fourni plus d'un sujet au théâtre.

La correspondance du Baron et de la Baronne d'Almane n'est point la seule qu'on trouve dans ce Roman. On y lit aussi, celle du comte de Roseville, gouverneur de l'héritier présomptif du trône de....., qui rend compte de la manière dont il s'y prend pour former son élève à la vertu, et l'arracher aux mauvais exemples et aux dangers presque inévitables de sa position. Ces détails sur l'éducation d'un prince, ne sont point la partie la moins intéressante, ni la moins soignée de cet ouvrage. Les qualités des hommes appelés, par leur naissance, à commander aux autres, importent à presque tous les peuples de la terre. Il est donc beau de voir comment un instituteur habile s'y prend pour réprimer leurs passions naissantes; en diriger la fougue même vers un but estimable; et surmonter les obstacles que le séjour d'une

cour corrompue apporte nécessairement au succès de leurs travaux. Ces difficultés sont présentées ici avec beaucoup d'art ; et cette correspondance de M. de Roseville, fait d'autant plus d'honneur à l'auteur, qu'elle prouve qu'il a approfondi, avec une grande sagacité, cette branche importante de l'éducation, dans toutes ses parties, et sous ses plus intéressans rapports.

Ces différentes correspondances (car nous ne parlons pas de plusieurs autres, qui toutes concourent au but de l'Ouvrage) qui renferment un espace de douze années, se croisent en tout sens pendant quatre volumes, sans cependant jamais laisser échapper le fil des événemens, qu'on ne perd pas de vue, non plus que les personnages, même les moins importans ; elles nous conduisent jusqu'au mariage des trois principaux acteurs de cette histoire : celui du prince est l'ouvrage de la politique, mais d'une politique saine et éclairée ; et l'on a soin, au moins, que les agrémens personnels de sa future ne lui rendent pas ce devoir pénible. Quant à Adèle et Théodore, ils épousent chacun l'objet de leur inclination : mais cette inclination, dirigée par leurs parens depuis longtemps, avec beaucoup d'adresse, ne peut manquer de faire leur bonheur, parce que tous

les principes de félicité s'y trouvent réunis. Ainsi, si l'on quitte avec regret ce couple aimable, ce regret est au moins adouci par la certitude qu'il ne cessera point d'être heureux ; et ce bonheur est la suite de l'excellente éducation qu'il a reçue.

Cette courte analyse d'un Ouvrage réimprimé si souvent, depuis vingt ans, dans toute l'Europe, et traduit dans plusieurs langues, suffit pour ceux de nos lecteurs à qui il est encore présent. Quant aux autres, elle leur inspirera le désir de le connoître ; et c'est tout ce que nous voulons. Un Extrait beaucoup plus étendu ne pourroit donner encore qu'une imparfaite idée d'un livre de cette nature, dont toutes les Lettres, remplies d'instructions utiles présentées sous des formes agréables, sont à méditer par ceux qui aiment leurs enfans, et qui s'occupent de l'éducation. Quant à la partie historique, quoique toujours bien liée au but moral de l'Ouvrage, elle n'en sera pas lue avec moins de plaisir, même par ces hommes frivoles, qui s'obstineroient toujours à ne voir et à ne chercher ici qu'un roman. C'est sans doute un grand art, d'avoir rendu les personnages assez intéressans et assez aimables pour faire toujours marcher de front ces deux avantages. Les épisodes, en petit nombre, sont toujours

bien attachés au fond du sujet. Celui de M. de la Garaye joint au mérite de la plus exacte vérité, celui d'être d'un intérêt doux et touchant. Les tableaux qu'il offre plairont singulièrement aux ames sensibles, et à tous les amis de l'humanité.

Cette quatrième édition originale, a sur toutes les précédentes l'avantge d'avoir été faite sous les yeux de l'auteur, à qui vingt années d'expérience n'ont pu que donner beaucoup d'acquit; car, la carriere littéraire a cela de bon, que les années ajoutent à la considération, parce qu'elles supposent un mérite toujours croissant; de plus, elle est très-soignée, et présente plusieurs augmentations et corrections, dont madame de Genlis rend compte à la fin de sa préface. Elle y repousse, avec force, plusieurs imputations hasardées, que M. de la Harpe, dans sa Correspondance littéraire avec le grand-duc de Russie (*), s'étoit permis contre cet Ouvrage. Il est affligeant, sans doute, de voir des écrivains aussi distingués, qui combattent sous les mêmes drapeaux, professent les mêmes principes, et ont respectivement tant de droits à notre estime, se faire ainsi pu-

(*) Voyez l'Extrait de cette Correspondance, dans le premier volume de l'Alambic littéraire, page 225.

bliquement la guerre ; mais dans cette lutte un peu trop vive, madame de Genlis, au moins, n'a pas à se reprocher d'avoir été l'agresseur ; et il est permis de se défendre, lorsqu'on voit calomnier ses intentions sur des matières dont l'importance et la gravité ne permettent pas de laisser subsister sur elles le plus léger doute. Au reste, dans la Lettre très-piquante sur les correspondances secrètes, qu'elle a ajoutée à cette édition, et qui est la trente-cinquième du quatrième volume, elle fait sentir les inconvéniens et les dangers d'un travail de cette nature. Cette Lettre, sans renfermer cependant des personnalités offensantes, présente, de l'Ouvrage de M. de la Harpe, une critique très-vive, et qui n'est pas dénuée de fondement ; mais, nous le répétons, c'est avec peine que nous voyons des écrivains de ce mérite, s'attaquer ainsi publiquement, tandis qu'il leur seroit peut-être si facile de se mettre d'accord.

On est également fâché de trouver dans cette même préface d'Adèle et Théodore, quelques notes dans lesquelles l'illustre J. J. Rousseau est traité avec une amertume trop voisine de la virulence, pour ne pas choquer les lecteurs qui même sans être aveuglément enthousiastes de ce grand homme, lui paient le tribut d'une juste admiration. Sans discuter ici, si madame

de Genlis a raison dans les reproches qu'elle se permet contre lui, nous croyons que, par politique, elle auroit dû s'en abstenir; et qu'une telle sortie contre l'auteur d'Emile, à la tête d'un livre sur l'éducation, ne semblera pas à tout le monde assez désintéressée pour paroître juste.

Ces réflexions, au reste, qui nous sont dictées par l'estime profonde que, sans adopter tous ses principes, nous avons vouée depuis long-temps à l'illustre citoyen de Genève. n'ôtent rien au mérite d'Adèle et Théodore, et nous osons croire que l'auteur lui-même, les verra sans peine. Cet Ouvrage est trop bien apprécié depuis long-temps, pour que nous entreprenions ici, d'en recommencer l'éloge. Nous ne nous permettrons pas même d'en louer le style, toujours aisé, simple, naturel, et qui prend constamment la teinte et la couleur de chacun des objets qu'il est appelé à décrire. Ceux qui savent combien il est difficile de varier sa manière d'écrire dans un recueil de lettres, et d'adopter successivement celle de chacun des personnages qui tient la plume, apprécieront surtout la variété de tons qui règne dans ce recueil épistolaire. Ils applaudiront aussi à cet heureux choix d'expressions, et à cette langue, particulière à la bonne compagnie d'autrefois, bien

plus difficile encore à écrire qu'à parler, et qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, que dans quelques écrits qui appartiennent à cette époque; ou dont les auteurs ont fait partie de ce grand monde, tant calomnié, et que ceux qui l'ont anéanti ne parviendront jamais à faire oublier, ni même à remplacer. Cette fleur de tact et de goût se retrouve surtout, dans les ouvrages de madame de Genlis; et ce n'est pas un de leur moindre mérite.

On doit de la reconnoissance au libraire Maradan, d'avoir réimprimé, sous deux formats différens, un livre fait pour occuper une place distinguée dans les bibliothèques modernes; et la partie typographique est exécutée avec un soin et une élégance qui s'accordent avec le mérite de l'Ouvrage. C'est rendre un véritable service au Public, dans un moment où l'on s'occupe tant de l'éducation, et où il est si nécessaire de s'en occuper, que de faire reparoître les ouvrages qui en traitent d'une façon particulière; surtout lorsque les principes qu'ils renferment ont pour base la religion, et la morale la plus pure; et que leur auteur a su se garantir des dangers de tous ces faux systêmes prétendus philosophiques, premières sources de tous nos maux.

EXAMEN de trois Ouvrages sur la Russie, *Voyage de M.* Chantreau, *Révolution de* 1762, *Mémoires secrets; par l'Auteur du Voyage de deux Français au nord de l'Europe. Vol. in-*12 *de* 184 *pages. Prix,* 1 *fr.* 50 *c., et* 2 *fr. franc de port par la poste. A Paris, chez* Batilliot, *Libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arcs, n°.* 15; *et chez les Marchands de Nouveautés. An X.* — 1802.

EXTRAIT.

UN Ouvrage sorti de la même plume que le *Voyage de deux Français au nord de l'Europe* (*), dont le succès brillant et mérité se soutient depuis plus de six ans, tant en France que chez l'étranger, ne peut manquer d'exciter la curiosité de plus d'un lecteur, surtout lorsque ce dernier Ouvrage a pour objet l'un des empires qui formoient le sujet du premier, et que l'auteur a parcouru en homme instruit, en critique éclairé, et en observateur impartial.

(*) On trouve encore chez *Desenne*, libraire, au ci-devant Palais Royal, n°. 2, quelques exemplaires de cet excellent Ouvrage, l'un des meilleurs guides que nous ayons pour voyager dans le Nord. Prix des cinq vol. in-8. 15 f. brochés.

L'objet de cette brochure est, ainsi que son titre l'annonce, de réfuter plusieurs erreurs qu'on trouve dans trois ouvrages sur la Russie, publiés depuis peu d'années, et qui sont assez répandus.

L'auteur s'occupe d'abord du Voyage philosophique, politique et littéraire, fait en Russie pendant les années 1788 et 1789, traduit du hollandais, par le citoyen Chantreau, et publié à Paris, en 1794, en deux volumes in-octavo. Il s'attache à prouver que ce Voyage n'est rien moins qu'une traduction; et que l'original, prétendu hollandais, n'a jamais existé; ce que nous serions assez portés à croire, cette sorte de ruse étant fort commune pour faire valoir un ouvrage. Après avoir établi cette vérité, il suit l'auteur à la trace, relève ses fautes nombreuses, qui, presque toutes, attestent une connoissance très-imparfaite de la Russie, et tendent à consacrer une foule d'erreurs, qu'il étoit bon de faire connoître. Il prouve ensuite, que dans les sept cent soixante-huit pages dont le Voyage du citoyen Chantreau est composé, il y en a au moins quatre cents exactement copiées de Coxe; et il les indique d'une manière si péremptoire, qu'on ne peut se refuser à l'évidence de ce plagiat. Il n'est pas difficile de faire un Voyage, et de remplir deux

volumes, en copiant ainsi l'ouvrage d'un autre ; c'est un délit littéraire, qui pour être assez commun, n'en est pas plus excusable, ni plus honnête ; et nous devons savoir gré à celui qui le dénonce. De tous les genres de vols, le plagiat est un des plus déshonorans ; et puisqu'il jouit de l'impunité, il faut au moins le signaler assez hautement, pour l'entourer de toute la honte qu'il mérite,

On ne peut se dissimuler que le citoyen Chantreau est traité sévèrement dans cet Examen ; mais toutes ces critiques sont bien fondées ; et s'il règne, en général, un peu de causticité dans la manière de l'auteur, on doit convenir au moins, que cette amertume ne porte que sur l'Ouvrage ; et que sa critique, toute vive qu'elle est, est exempte de personnalités.

L'Histoire ou anecdotes sur la Révolution de Russie en 1762, par M. de Rhuliere (*), publiés après sa mort, à Paris en 1797, en un petit volume in-octavo, fait l'objet du second examen de cette brochure. L'auteur commence par faire l'histoire de cet Ouvrage, qui est resté manuscrit pendant tout le temps que Catherine II a vécu, ainsi que son auteur s'y étoit engagé vis-à-vis de cette souveraine ; mais qui

(*) Cet ouvrage est devenu très-rare, On en trouve cependant encore quelques exemplaires chez *Desenne*, libraire, au ci-devant Palais Royal, n°. 2.

n'en étoit pas moins connu à Paris, par un grand nombre de lectures particulières. C'est à cette espèce de mystère, que l'Ouvrage a dû sa grande réputation, qui s'est un peu dissipée au grand jour de l'impression ; car, quoique cette Histoire se soit très-bien vendue, elle n'a point fait, en 1797, l'impression à laquelle on devoit naturellement s'attendre. Il est vrai que Catherine n'existant plus, et les circonstances politiques ayant donné une nouvelle face à l'Europe, cet écrit devoit perdre beaucoup de son à-propos. Il lui restera toujours le mérite de présenter, en peu de pages, l'histoire rapide et concise d'une révolution très-importante ; et de le faire, d'un style remarquable par sa précision, sa pureté et son élégance. C'est un fragment historique, digne d'aller de pair avec ceux du célèbre abbé de St. Real, qui offre tout l'intérêt d'un roman bien écrit, et qu'il est très-difficile de quitter, lorsqu'on en a commencé la lecture. Tous ces avantages ne le mettent pas à l'abri de la critique de l'auteur de cet Examen, qui en fait une censure fort sévère ; et qui relève M. de Rhuliere sur quelques inexactitudes dans les dates, dans les détails géographiques, et surtout dans quelques faits peu importans de cette relation, sur l'authenticité desquels il sera toujours d'autant plus difficile de prononcer, que cette partie de l'histoire de Cathe-

rine II demeurera couverte éternellement d'un voile épais. Nous ne pouvons donc décider lequel a raison de M. de Rhuliere ou de son critique ; mais nous oserons blâmer celui-ci, du peu de considération qu'il témoigne pour un homme de beaucoup d'esprit, qui n'étoit certainement pas indigne de siéger à l'Académie française ; et qui, n'eût-il fait que sa charmante petite pièce des *Disputes*, long-temps attribuée à Voltaire, auroit mérité d'y être admis. L'auteur déclare, au reste, qu'il n'a point connu personnellement M. de Rhuliere ; mais nous, qui avons joui pendant long-temps de cet avantage, nous pouvons assurer que, si les circonstances avoient rapproché ces deux écrivains, si bien faits pour s'estimer et pour s'entendre l'un et l'autre, le dernier seroit jugé ici avec moins d'amertume et de sévérité.

L'examen des Mémoires secrets sur la Russie, publiés en trois volumes in-octavo, en 1800 et 1802, fait le sujet du reste de cette brochure. Ces Mémoires avoient déjà été critiqués très-vivement par M. de Kotzebue, à la fin du second volume de l'Année la plus remarquable de sa vie. Il paroît qu'ils sont d'un M. Masson, français-suisse, qui a fait un long séjour en Russie, où il a exercé les fonctions d'instituteur, et qui semble avoir eu de violens motifs de se plaindre de Paul Ier., qui est traité d'une manière sou-

vent outrageante dans ces Mémoires. L'auteur de l'Examen, suit pas à pas celui des Mémoires; il s'attache à relever ses erreurs de faits et de dates, ses contradictions, et les reproches en général peu mérités, qu'il fait aux Russes : il combat ses principes démocratiques; et l'extension qu'il leur donne; enfin, cet examen, qui renferme une critique très-étendue et parfaitement motivée de ces Mémoires secrets, est terminé par des réflexions sur l'assassinat des ministres français à Rastadt, qu'on ne lira pas sans un vif intérêt.

Comme les Mémoires de M. Masson nous sont absolument inconnus, nous ne prendrons pas sur nous de décider entre lui et son critique. Nous croyons cependant toutes les observations de ce dernier fondées, parce que la plupart gissent en faits; et qu'il a une dialectique vive et pressante, à laquelle il est difficile de résister. Cet avantage, qui distingue ces trois Examens, est relevé par un style piquant, serré, et une façon de manier l'arme de la critique, qui plaira à plus d'un lecteur, mais que nous ne conseillerons cependant jamais à nos jeunes écrivains d'imiter. La satire est en ce genre très-voisine de la censure, et il est difficile qu'il n'entre pas toujours quelques personnalités dans les discussions où l'on répand

tant d'amertume. Or si le but du critique est de corriger, il est clair par cela même qu'il ets manqué. Au reste cette brochure, qui devient indispensable à ceux qui possèdent les trois Ouvrages, objets de sa critique, mérite d'être recherchée sous plus d'un rapport. Il seroit à désirer que tous ceux qui se mêlent d'écrire sur un pays qu'ils ne connoissent qu'imparfaitement, trouvassent toujours, sur leur chemin, de pareils censeurs. Le public y gagneroit d'être moins souvent abusé; et une crainte salutaire rendroit les auteurs plus attentifs à n'offrir que des résultats fondés sur des observations plus mûres et plus réfléchies; ce qui ne détruit pas la vérité des réflexions qui précèdent, et qui nous ont été dictées par l'abus que font journellement de la critique tant de prétendus hommes de Lettres, à qui il ne manque que du savoir, des connoissances et de l'aménité, pour avoir le droit de juger les autres.

Ceux qui connoissent l'auteur de cet Examen, qui avoit fait ses preuves par plus d'un important ouvrage, s'appercevront aisément qu'il ne ressemble en rien à ce portrait, mais qu'il réunit au contraire toutes les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un véritable Aristarque, et qui sont si rares aujourd'hui.

ESSAI *sur l'Art de rendre les Révolutions utiles ; avec cette épigraphe :*

> . . . . . *Non si malè nunc, et olim*
> *Sic erit.*
>
> HOR. *Od. X. Lib. II.*

2 vol. in-8°. *de plus de* 300 *pages chacun. Prix*, 7 *fr.* 20 *cent., et* 9 *fr., francs de port. A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An* X. — 1801.

EXTRAIT.

C'EST sans doute un bien beau secret que l'art de rendre les révolutions utiles, et de faire tourner au profit de l'humanité, ces secousses politiques, qui laissent toujours des plaies si profondes et si longues à se cicatriser. Nous ne déciderons pas, même après avoir lu cet Ouvrage avec beaucoup d'attention, si l'auteur a trouvé ce secret, qu'il n'appartenoit peut-être qu'à un héros-homme d'état de mettre en pratique ; mais nous rendrons au moins justice à la pureté de ses intentions, à la profondeur de ses vues, et en général à l'esprit d'ordre et d'impartialité qui nous paroît avoir dirigé sa plume.

Il a divisé son ouvrage en cinq sections. Dans la première, qui renferme quatre-vingt-seize chapitres, dont les vingt premiers sont consacrés à des principes généraux de politique, il passe successivement en revue les principaux événemens de la révolution francaise, depuis son origine jusqu'au 18 brumaire an 8. Cet historique, dans lequel l'auteur s'est moins astreint à l'ordre des temps qu'à celui des faits, est curieux par la foule de rapprochemens, d'inductions, d'apperçus et de réflexions neuves et profondes qu'il renferme. Il ne plaira peut-être à aucun des partis qui ont divisé la France, parce que l'auteur, fidèle à son systême d'impartialité, ne dissimule les fautes d'aucun, et parle de tous avec ce courage, cette franchise et cette liberté qui doivent caractériser tout homme qui écrit au nom de la vérité et dans le sein d'un état libre. Il n'entre dans aucun détail circonstancié sur les événemens; mais il peint en peu de mots leurs résultats. Il signale sans ménagement les fautes et les crimes de toute espèce dont nous avons été pendant si longtemps témoins et victimes. Il parle du dernier roi, en homme qui n'a point laissé égarer son opinion par les écrivains exagérés, et il donne sur ce prince des détails intéressans, et dont plusieurs paroîtront d'autant plus neufs, qu'il

n'a

n'a jamais été bien connu par ses ennemis, ni même par ceux qui se disoient ses amis, et qui, non moins que les premiers peut-être, l'ont sans cesse entraîné vers sa ruine.

Nous regrettons que les bornes étroites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails sur cette première section, la plus intéressante de l'ouvrage, et celle qui sera lue avec le plus d'avidité. Qu'il nous soit permis au moins de citer ce que l'auteur dit de Bonaparte, à la fin du vingt-huitième chapitre. Après avoir parlé des différentes factions qui ont gouverné la France depuis la mort de Roberspierre, il ajoute : « Les » rênes du gouvernement leur ont été ôtées de » force par un homme qui n'a eu aucune part » aux horreurs et aux iniquités ; qui depuis » vingt mois montre une modération qu'au- » cune espèce de violence n'a tachée : il est » seul dans sa cathégorie comme il est seul » dans ses moyens de fonder un gouvernement. » Les confiscations, les sentences de mort et » de proscriptions arbitraires, firent toujours » des hommes célèbres, à qui on peut le com- » parer, des tyrans effroyables, avant qu'ils » eussent droit à la reconnoissance publique. » Bonaparte n'a encore prononcé aucune sen- » tence de mort, pour délit politique anté-

» rieur à son élévation ; il ne confisque point, » il rappelle les proscrits. Il dépassa Jules-» César le jour qu'il arriva au consulat ; comme » César, il n'étoit point à la tête d'une armée ; » comme César, il n'étoit pas un de ces pa-» triciens illustres et puissans dont l'existence » éclipsoit le faste et la pompe des rois ; comme » César dans Rome, il n'avoit pas dans Paris » un parti dominant..... L'horrible commence-» ment du règne d'Octave empêchera toujours » qu'on puisse en tout le comparer à Auguste. » Bonaparte fait mieux en grand, en France, » ce que Médicis fit en petit en Toscane. »

La seconde partie de cet *Essai* traite du gouvernement de Rome moderne, en soi, et la troisième, du même gouvernement, au moment de la Révolution. Ces deux sections renferment vingt-sept chapitres fort courts, dans lesquels l'auteur prouve qu'il connoît bien les ressorts de ce gouvernement, dont il parle avec le même esprit de sagesse et de modération que nous avons loué dans la première partie.

Il intitule la quatrième, qui n'est composée que de huit chapitres : *Actes de Révolution applicables à la Contre-Révolution.* Cette définition pourroit être plus claire ; mais on voit que l'auteur veut parler des réformes qui avoient été faites à Rome pendant la ré-

volution, et qu'il est à-propos de conserver.

La réorganisation d'un gouvernement est l'objet de la cinquième et dernière section, qui comprend quarante-trois chapitres. C'est presque toujours le gouvernement de Rome que l'auteur prend pour exemple, quoique cette réorganisation puisse s'appliquer à d'autres états. Il passe successivement en revue dans ces chapitres, la population ; les étrangers ; l'agriculture ; le commerce ; la marine ; les manufactures ; les finances ; les impositions ; la perception des impôts ; la dette de l'Etat ; les monnoies ; les forces militaires ; la religion ; la justice ; l'éducation ; les hôpitaux ; la mendicité ; la littérature ; les sciences ; la presse ; les papiers publics ; les théâtres, etc. Chacun de ces chapitres pouvoit devenir la matière d'un ouvrage ; l'auteur les a renfermés dans un petit nombre de pages, et ne traite que superficiellement ces matières importantes : mais si ce ne sont que des apperçus, ils ont au moins le mérite d'être clairs, justes, et ils annoncent un esprit droit et éclairé. Ce sont en quelque sorte de simples textes offerts à la méditation des hommes d'Etat et des penseurs, pour lesquels ils ne seront pas sans fruit et sans utilité.

Nous avons essayé de faire connoître les dif-

férentes parties qui composent cet ouvrage. Il nous reste à parler du style, sur les défauts duquel on s'appesantiroit davantage, si d'un côté l'auteur ne réclamoit pas l'indulgence dans une préface très-modeste; et si de l'autre l'importance du fond n'étoit pas telle, qu'elle fait pardonner souvent ce qu'il y auroit à reprendre dans la forme. Nous ne prétendons cependant pas dire que cet *Essai* soit un livre mal écrit; mais quoique le style paroisse en général fort de choses, nous sommes forcés de dire qu'il est souvent pénible, tourmenté, travaillé avec une sorte d'affectation; qu'on a quelquefois besoin de lire une phrase à plusieurs reprises, pour bien comprendre ce que l'auteur a voulu dire; enfin, qu'il abonde en expressions et en constructions néologiques, qui deviennent souvent obscures et fatigantes, et feroient penser que l'auteur en écrivant en français, n'écrit pas dans sa propre langue.

Ces défauts n'empêchent pas que cet ouvrage ne soit, dans son genre, un des plus marquans et des mieux faits qui aient paru depuis longtemps. Aussi son succès n'a-t-il point été équivoque, et cette édition qui s'est écoulée avec une rapidité qui honore également les lecteurs et l'écrivain, est déjà suivie d'une seconde, qui probablement jouira du même succès.

MÉDECINE DOMESTIQUE, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, et de guérir les maladies par le régime et les remèdes simples ; *Ouvrage mis à la portée de tout le monde, par* G. Buchan, *Médecin du Collége Royal de Médecine d'Edimbourg ; traduit de l'Anglais, par* J. D. Duplanil, *citoyen français, D. M. de la ci-devant Université de Montpellier. 5°. Edition, revue, corrigée et considérablement augmentée ; et spécialement d'un article sur la* Vaccine, *de la* nouvelle nomenclature chimique *et de la dénomination des* nouveaux poids et mesures. 5 *vol. in*-8°. *de plus de* 600 *pages chacun, ornés du portrait de l'Auteur. Prix, brochés* 20 *fr., et* 30 *fr. franc de port. A Paris, chez* Moutardier, *Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Git-le-Cœur, n°.* 28. *An X.* — 1802 (*).

EXTRAIT.

IL est peu d'ouvrages qui aient joui d'un suc-

(*) La signature de MM. *Moutardier* et *Duplanil* qui se trouve au revers du fauxtitre du tome premier, servira à distinguer cette édition des contrefaçons.

cès aussi brillant et aussi mérité que la *Médecine domestique* de *M. Buchan*; et l'on peut la regarder comme le présent le plus important que l'Angleterre ait fait à l'Europe. C'est sur la dixième édition de Londres, que le docteur *Duplanil* a traduit sa quatrième édition originale, qui a paru en 1789; et qui, sans les événemens qui ont suivi cette époque, auroit probablement été aussi rapidement enlevée que les trois précédentes. Des hommes peu délicats, tranchons le mot, des fripons, ont profité de ces circonstances et de l'assassinat révolutionnaire du libraire *Froullé*, pour inonder la France d'éditions contrefaites, qui, données à bas prix, ont retardé le débit de la véritable, qui d'ailleurs, resta long-temps sous les scellés. Enfin, le mérite de l'Ouvrage a triomphé de tous ces obstacles; on s'est lassé de ces contrefaçons incorrectes, et dont chaque faute pouvoit tuer un malade; ce qui restoit de la quatrième édition est maintenant épuisé.

On a déjà pu voir par le titre, que nous avons, selon notre usage, copié fidellement, quelles sont les principales additions que le traducteur a faites à cette cinquième édition. On lui doit un article très-intéressant sur la vaccine, qui ne peut qu'accréditer, de plus en plus parmi nous, cette découverte utile; qui nous en

donne, en peu de pages, l'histoire et les procédés ; et qui sera lu avec autant d'intérêt que de plaisir ; la dénomination des nouveaux poids et mesures, mise exactement à côté de l'ancienne, dans toutes les recettes (ce qui suppose un travail immense, et dont l'utilité ne sera généralement sentie, que lorsque ces nouveaux poids auront été adoptés en médecine) : la nouvelle nomenclature chimique, toujours placée à côté de l'ancienne ; ce qui met tout le monde à portée de se servir, sans commettre d'erreurs, de l'Ouvrage, etc., etc. Le traducteur a, de plus, enrichi cette nouvelle édition de toutes les découvertes qu'on a faites en médecine, depuis que la quatrième a paru. Il a refondu, corrigé, refait, souvent en entier, un grand nombre d'articles, surtout ceux qui ont rapport aux mœurs, aux usages, aux modes qui, depuis la Révolution, ont pris d'autres directions ; enfin, le travail prodigieux auquel il s'est livré, donne à cette édition une supériorité marquée sur toutes les précédentes.

Ceux qui font passer un Ouvrage d'une langue étrangère dans la nôtre, se bornent ordinairement à le traduire ; et tout au plus à y ajouter quelques notes. Les personnes qui ont lu, avec attention, la *Médecine domestique*, ont pu se convaincre qu'il n'est presque aucun article

dans lequel le traducteur n'ait fait des additions très-importantes ; que beaucoup sont même entièrement de lui ; enfin, qu'il s'est tellement identifié avec l'auteur original, qu'on peut leur décerner la même portion de gloire ; et dire que la *Médecine domestique* n'appartient pas moins au docteur *Duplanil* qu'à M. *Buchan*. L'original n'a qu'un volume, et la traduction en a cinq. Ce fait n'a pas besoin de commentaires.

Un extrait raisonné de cet important Ouvrage ne peut convenir à un livre de la nature de celui-ci ; d'ailleurs, il est tellement connu et répandu, que nous n'apprendrions rien au plus grand nombre de nos lecteurs. Nous nous bornerons donc à dire, en faveur de ceux auxquels il est moins familier, que les douze chapitres, qui composent le premier volume (celui que les gens du monde liront toujours avec le plus d'intérêt, de plaisir et de fruit), ont pour objet les causes générales des maladies, tant chez les enfans que chez les adultes: l'influence des diverses professions, des alimens, de l'air, de l'exercice, du sommeil, des habits, de l'intempérance, de la propreté, des passions, etc., etc., sur la santé, s'y trouve discutée avec un soin extrême, et qui rend ce volume un excellent traité d'hygiène. Quiconque, bien pénétré de

son importance, observera tout ce qu'il conseille, peut être sûr de prolonger ses jours, et de posséder long-temps cette santé ferme et brillante, sans laquelle on ne sauroit jouir qu'imparfaitement de tous les biens de la vie.

Les tomes 2, 3 et 4es. nous offrent la description de toutes les maladies, précédée du tableau des symptômes qui les caractérisent. Ces maladies sont décrites en peu de mots; et les moyens curatifs, fondés sur l'expérience, sont toujours les plus rapprochés de la Nature. L'auteur ne se borne point aux maladies proprement dites; tout ce qui tient à des accidens imprévus, tels que l'empoisonnement, l'asphixie, l'étranglement, les submersions, les brûlures, les blessures légères, etc., etc., s'y trouve traité avec assez d'étendue pour pouvoir, dans ces occasions, donner les premiers secours sans appeler un homme de l'art; chose dont on sentira l'utilité surtout dans les campagnes. Au reste, l'auteur n'entend point que son livre tienne lieu de médecin, dans tous les cas; il est toujours le premier à conseiller d'en appeler un habile, dans toutes les maladies graves; mais la *Médecine domestique*, lue et méditée par des hommes guidés par les simples lumières du bon sens, peut prévenir un grand nombre de maux, et en alléger beaucoup d'autres.

La table générale des matières remplit à elle seule le 5°. volume, qui n'est pas le moins intéressant ; car cette Table est une nomenclature raisonnée, dans laquelle on trouve la définition claire, précise et méthodique de chacun des mots qui, dans le corps de l'Ouvrage, pourroient arrêter l'homme le moins instruit : elle offre, de plus, la description abrégée de toutes les drogues simples, qui sont prescrites dans les volumes précédens, avec les moyens de reconnoître leur sophistication, et les recettes d'un grand nombre de compositions officinales, même de confitures, sirops, etc., puisées dans les pharmacies les plus estimées, et principalement dans celle du célèbre *Baumé*. Cette table est précédée d'une *Introduction*, qu'il faut lire attentivement, pour voir à quels dangers on s'expose, lorsqu'on n'apporte pas la plus grande attention dans le choix des drogues ; et d'une *Pharmacie domestique*, ou état des médicamens simples et composés, qu'on doit toujours avoir sous la main, surtout dans les campagnes. Cette pharmacie est un objet peu dispendieux, mais le bien qu'on peut opérer avec elle, et les maux qu'on peut prévenir, sont également incalculables.

Nous regrettons sincèrement que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de

donner plus d'étendue à cet Extrait : nous espérons cependant, en avoir assez dit pour mettre ceux de nos lecteurs qui ne connoissent point la *Médecine domestique*, à même d'en apprécier tout le mérite, et pour leur inspirer le désir de se la procurer; car elle est du petit nombre de ces Ouvrages dont l'aquisition est d'une indispensable nécessité, pour quiconque aime sa propre conservation, et prend intérêt à celle des autres. Enfin nous ne craignons pas d'être démentis sur aucun de nos éloges, quoique donnés sans restriction.

Le petit nombre de fautes échappées à la vigilance du traducteur, se trouve relevé dans un Errata, qui signale jusqu'aux moins importantes; on peut même dire que ce livre en renferme bien peu d'essentielles. Les doses des médicamens sont exprimées en toutes lettres, tant dans le corps de l'Ouvrage, que dans la table; ce qui est d'une importance majeure dans un traité de cette nature.

Espérons que le prix extrêmement modique, auquel le libraire a porté cette cinquième édition, déjouera enfin les odieux calculs des contrefacteurs; et formons des vœux sincères pour que les gens de bien s'entendent pour sontenir une entreprise dont l'humanité retire depuis long-temps d'aussi grands avantages.

VOYAGE DE L'AVOCAT MIGNON, de Noyers à Paris, *lors de la dernière fête du 14 Juillet*; *Poëme héroï-comique, en quatre Chants; brochure in-8°. de 41 pages. A Paris, chez* Desenne, *Libraire, palais du Tribunat, n°. 2; et* Tardieu, *Libraire rue et maison des Mathurins. An X.* — 1802.

EXTRAIT.

M. *Mignon*, avocat à Noyers, petite ville de Bourgogne, veut faire voir Paris à madame *Mignonne*, sa très-chère épouse, jeune tendron d'une cinquantaine d'années. Après divers petits incidens, ils y arrivent par le coche d'Auxerre; et sont reçus par *Fluet*, leur fils, compagnon imprimeur, qui les mène à son hôtel garni. Comme la soirée n'est pas encore bien avancée, M. *Mignon* conduit sa chère femme au Palais-Royal, pour lui donner un avant-goût des plaisirs de Paris. Un orage survient: il la laisse dans un café, pour aller chercher un fiacre; et, par réflexion, il trouve plus économique de se rendre chez lui, pour y prendre son parapluie. A son retour, il ne retrouve plus madame *Mignonne*, qui passe cette

première nuit d'une étrange sorte. Le lendemain, un heureux hasard les fait rencontrer. Ils reconnoissent ensuite, dans une chanteuse d'un des cafés du boulevart, et sous le costume d'Iphigénie, leur cousine *Pauline*, qui leur raconte son histoire. Tous trois vont voir ensemble, la fête du 14 juillet, les eaux à Versailles, et les divers spectacles de Paris. Cependant, l'amour se glisse dans le cœur de M. *Mignon*, pour sa tendre cousine, qui, comme une franche aventurière, met à profit cette velléité pour lui escroquer sa montre, dont elle dépense le produit avec les fripons qui l'ont aidée à mistifier son cousin. Un peu honteux et dégoûtés de Paris, nos deux époux repartent pour Noyers; et leur retour donne encore lieu à plusieurs événemens assez comiques.

Il ne faut pas chercher de la poèsie dans ce poëme; mais on y trouve beaucoup de gaieté, et cela dédommage : la fable en est assez bien conduite; le tableau d'une partie des ridicules de Paris esquissé avec assez de vérité; et l'on ne peut disconvenir que les deux principaux carctères ne soient souvent fort plaisans, et toujours bien en situation. Quelques-unes de ces situations sont un peu lestes, il est vrai; mais ce petit Ouvrage a paru dans les jours

gras ; et l'on sait que lorsqu'un poëme de carnaval fait rire constamment, il a rempli son but ; et il seroit peut-être injuste d'en exiger davantage.

Tant de productions insipides et lugubres font aujourd'hui gémir la presse, qu'on doit accueillir avec indulgence, celles dont le principal but est de donner quelque exercice à nos muscles zygomatiques, paralysés depuis si long-temps. La gaieté est une si bonne chose pour l'ame et pour la santé, qu'il ne faut pas toujours se montrer trop difficile sur la manière dont les auteurs s'y prennent, pour nous faire un peu rire. Comme ce secret étoit (par une foule de motifs qu'on devinera sans peine, sans que nous les énoncions) beaucoup plus facile autrefois qu'aujourd'hui, il est juste d'être moins exigeant aujourd'hui, qu'on ne l'étoit autrefois ; et quand les mœurs et le goût n'ont pas de trop grands reproches à faire à l'écrivain qui cherche à dérider nos fronts soucieux, encourageons ses efforts, pardonnons-lui quelques écarts, et laissons, un moment, sommeiller la critique.

Ces considérations motiveront les éloges que nous venons de donner à cette bagatelle, délassement d'un homme d'esprit, et l'on y trouvera peut-être aussi la cause de son succès.

HISTOIRE D'AGATHON, *traduction nouvelle et complète, faite sur la dernière édition des Œuvres de* M. Wieland *; par l'auteur de* Pietro d'Alby et Gianetta; *avec cette épigraphe :*

Quid virtus et quid sapientia possit,
Utile proposuit nobis exemplum.

3 vol. in-12, d'environ 350 pages chacun. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 cent., franc de port par la poste. A Paris, chez Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs n°. 16. An X. —* 1802.

EXTRAIT.

LA réputation de ce roman est depuis long-temps établie, et on le regarde avec raison comme l'une des productions les plus agréables sorties de la plume féconde de M. Wieland. Il en existoit en France une traduction en quatre volumes (l'éditeur parle ici d'une en deux, nous ne croyons pas que ce soit la même) in-12; mais elle est depuis long-temps épuisée: c'étoit donc un service à rendre au public, que de nous en donner une nouvelle. Celle-ci est l'ouvrage d'un écrivain (M. Pernay), qui n'a mis son

nom qu'au bas de l'épître dédicatoire, et qui eût pu, sans trop d'orgueil, l'inscrire sur le frontispice; car ce travail ne peut que l'honorer.

Ce roman est si connu, que nous pourrions nous dispenser d'en offrir ici l'analyse: cependant nous allons, en faveur de ceux de nos lecteur à l'esprit desquels il n'est pas bien présent, donner un extrait rapide des principaux événemens qu'il renferme. Agathon, privé de ses biens, déchu de ses dignités et banni d'Athènes, tombe, dans une forêt, au pouvoir d'une troupe de femmes qui célébroient la fête de Bacchus, et qui dans leur ivresse, crurent que ce beau jeune homme étoit Bacchus lui-même. Cependant, comme leur erreur pouvoit se dissiper avec cette ivresse, il fut heureux pour Agathon, d'être enlevé, avec ces Bacchantes, par des pirates Ciliciens, qui l'embarquèrent sur leur vaisseau pour l'aller vendre à Smyrne. Il se retrouve sur ce navire, avec Psyché, son amante, avec laquelle il avoit fait connoissance dans le temple de Delphes, où il avoit reçu sa première éducation. Ces deux amans sont séparés de nouveau. Agathon devient à Smyrne l'esclave du sophiste Hyppias, personnage dont l'immoralité étoit rachetée par beaucoup d'esprit, et qui joue un grand rôle dans cette histoire

toire. Il n'épargne rien pour faire renoncer Agathon aux principes de vertu qu'il professoit hautement ; et ne pouvant en venir à bout, il chargea la belle Danaé de ce soin, et lui fit présent de son esclave. Là tous les moyens de séduction furent employés contre notre héros ; et comme Danaé le combattit avec ses propres armes, c'est-à-dire en feignant un pur amour, Agathon succomba; mais il profita bientôt d'une absence de sa maîtresse pour abandonner cette dangereuse maison: ce ne fut pourtant qu'après avoir raconté à Danaé son histoire. On y voit qu'en quittant le temple de Delphes, il retrouva son père, se rendit à Athènes, où sa fortune et son crédit parvinrent au plus haut degré, et qu'il finit par en être banni, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

En fuyant Danaé et en quittant Smyrne, Agathon se rend à Syracuse, où il parvient à gagner la confiance de Denys et à gouverner ses états. La même jalousie qui l'avoit fait bannir d'Athènes, le précipita encore du faîte des grandeurs à Syracuse. Renfermé dans une prison, où le sophiste Hyppias vient lui apporter des consolations qu'il rejette, il en est tiré par Archytas, qui gouvernoit les Tarentins, et qui menace Denys de lui faire la guerre, s'il ne délivre Agathon. Notre héros alors devenu

libre, se rend auprès de son généreux ami, et là il retrouve dans Psyché, bru d'Archytas, sa propre sœur; il retrouve aussi près de Tarente, la belle Danaé, qui lui raconte toutes ses aventures; mais qui désormais ne veut plus vivre avec Agathon, que comme une amie: et pour ne pas renoncer à ce vertueux projet, elle s'échappe en secret et retourne à Smyrne. Agathon, après quelques voyages qu'il emploie à perfectionner sa raison, se fixa chez les Tarentins, qu'il gouverna long-temps avec Critolaüs, fils du sage Architas.

On voit que les événemens sont assez multipliés dans cet ouvrage; ils y sont même combinés de manière à produire de l'intérêt; mais le principal but de l'auteur, est de prouver que la connoissance des hommes est absolument nécessaire pour vivre dans le monde, surtout pour les gouverner, et que beaucoup de vertus, de savoir et d'esprit, ne sauroit y suppléer. Tous les malheurs d'Agathon sont une conséquence de cette triste vérité, et les fautes qu'il commet sans cesse, achèvent de la démontrer. Au reste, on ne peut s'empêcher de l'aimer, de le plaindre, et de s'attacher singulièrement à lui; car il est on ne peut pas plus aimable: tous les personnages avec lesquels on le met en scène, font ressortir son ca-

ractère d'une manière très-piquante ; le tableau de la cour de Denys, la facture des caractères d'Hyppias et de Danaé, sont des morceaux achevés ; les peintures voluptueuses, mais toujours décentes, dont cet Ouvrage est semé, forment, avec les dissertations philosophiques qui y sont encadrées, des contrastes piquans, mais jamais disparates ; enfin toutes les parties de cette histoire, dont la lecture amuse, instruit et intéresse, sont enchaînées avec un art qui annonce un écrivain supérieur.

Le traducteur a droit à notre reconnoissance, pour avoir su conserver une grande partie des agrémens de son original : son style ne manque ni d'aisance, ni de correction, ni de facilité ; on voit qu'il traduit en homme d'esprit et en écrivain du meilleur ton, un ouvrage qui devoit présenter beaucoup de difficultés, pour en faire passer dans notre langue toutes les finesses et toute la gaieté. Il nous semble qu'une traduction faite avec ce soin, suppose beaucoup plus de talent qu'un grand nombre de ces productions soi-disant *originales*, que nous voyons éclore et mourir chaque jour.

En achevant cet extrait, nous recevons une nouvelle traduction, ou plutôt une imitation d'Agathon, qui paroit sous le titre de *Philoclès* : nous espérons pouvoir en offrir l'analyse vers la fin de ce volume.

ÉTUDES SUR MOLIÈRE, *ou Observations sur la Vie, les Mœurs, les Ouvrages de cet Auteur, et sur la manière de jouer ses Pièces, pour faire suite aux diverses éditions des Œuvres de Molière; avec cette épigraphe :*

On commenta les mots, je commenterai l'art.

par Cailhava, *membre de l'Institut national de France.* 1 *vol. in*-8°. *de* 363 *pag. Prix*, 3 *fr.* 60 *cent.*, *et* 4 *fr.* 80 *c.*, *franc de port par la poste. A Paris, chez* Debray, *Libraire, place du Muséum, n°.* 9. *An X.* — 1802.

EXTRAIT.

PARMI les hommes de lettres qui ont consacré leurs veilles à l'art dramatique, M. Cailhava s'est toujours distingué par l'hommage pur et senti qu'il n'a cessé de rendre à Molière : tous ses ouvrages respirent ce respect éclairé qu'il a voué au père de la comédie, et il est facile de voir que c'est en écrivain pénétré des difficultés de l'art et qui a su en approfondir les secrets, qu'il le loue. Dans son *Art de la Comédie* (l'un des meilleurs écrits qui aient

depuis long-temps paru sur le théâtre, et que les auteurs qui s'y destinent, ainsi que les comédiens, ne sauroient trop méditer), il ne cesse de faire sentir les beautés de Molière, en le comparant aux écrivains qui l'ont précédé et à ceux qui l'ont suivi. Mais ces observations, mêlées à beaucoup d'autres, et noyées dans une foule d'extraits d'anciens canevas ou d'anciennes pièces, n'ont pu être appréciées comme elles méritoient de l'être. D'ailleurs on demandoit depuis long-temps à l'auteur, un Commentaire particulier sur Molière, dans lequel il insistât, surtout sur la manière de jouer ses pièces, objet presqu'entièrement négligé dans le Commentaire, d'ailleurs si estimable et si généralement estimé, de Bret. C'est ce double travail qu'il nous donne aujourd'hui, sous le titre modeste d'*Etudes sur Molière*.

Chacune des années de la vie littéraire de ce grand homme, se trouve l'objet d'un chapitre de ces Etudes; et comme cette vie littéraire ne commence qu'en 1658, et que Molière est né en 1620, M. Cailhava nous donne sur cette première époque, des détails sans doute déjà bien familiers aux gens de lettres, mais qu'on retrouve ici avec plaisir. Ils sont principalement extraits de la Vie de Molière.

par Grimarêt, son contemporain, source dans laquelle ont puisé presque tous les biographes qui nous ont parlé de ce grand homme, que Despréaux nomma, sans hésiter, à Louis XIV, comme l'écrivain qui illustreroit le plus son règne; prédiction que la postérité a depuis si bien confirmée.

M. Cailhava fait donc marcher de front dans ces *Études*, l'histoire de Molière et celle de ses ouvrages : il s'arrête sur chacun ; fait connoître la source principale d'où Molière l'a tiré (ce sont presque toujours des canevas italiens ou espagnols) et parle des autres imitations ; il donne ensuite son sentiment sur la pièce : il en discute en peu de mots le titre, le genre, l'exposition, le caractère, les scènes, la contexture, les bienséances, le style et le dénouement. A la suite de ces réflexions, toujours dictées par une connoissance approfondie de l'art, se trouve, sous le titre de la tradition théâtrale, un article plus étendu, et que les comédiens surtout doivent méditer avec la plus sérieuse attention : ils y verront combien ils font de contre-sens en s'éloignant de cette tradition précieuse, feu sacré, long-temps entretenu avec soin par la Comédie française, mais qui est aujourd'hui peut-être au moment de s'éteindre avec elle.

Ces articles sont remplis non-seulement d'une critique saine, judicieuse, éclairée, mais on y trouvera beaucoup d'anecdotes piquantes; des jugemens sur quelques comédiens de nos jours, dictés par un pur amour de l'art, dont quelques-uns seront peut-être taxés de trop de sévérité, d'autres de trop d'indulgence, mais dans lesquels l'auteur a pris soin de ne nommer aucun acteur vivant, afin sans doute de mettre tous les amours-propres à l'aise. Nous imiterons sur ce point sa circonspection; et loin de nommer les masques, nous n'indiquerons pas même les articles dont nous parlons. Mais qu'il nous soit permis de citer sur Bellecour, ce jugement plein de goût et de vérité, et auquel applaudiront tous ceux qui, comme nous, ont connu cet acteur, estimable sous tous les rapports. « Il avoit, dit l'auteur (qui met cet éloge dans la bouche d'un comédien; car il emploie souvent la forme dramatique, afin de donner à ses observations une marche plus rapide et plus animée), « le talent d'être » sur la scène comme dans son appartement, » de la remplir à lui tout seul, ou de se trou» ver toujours sous la main de ses interlocu» teurs, de jouer autant pour eux que pour » lui, et de ne perdre jamais de vue l'ensemble » d'un ouvrage. »

L'auteur s'étant astreint à parler dans ces *Etudes*, de toutes les pièces de Molière, on sent que chaque article ne pouvoit pas présenter le même degré d'intérêt. Cet intérêt est proportionné au mérite de l'ouvrage; aussi les articles qui ont pour objet *l'Etourdi*, *l'Ecole des Femmes*, *Amphitrion*, *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *les Femmes savantes*, *l'Ecole des Maris*, *l'Avare*, *le Bourgeois Gentilhomme*, etc., sont-ils travaillés avec un soin particulier; ceux surtout du *Misanthrope*, de *l'Avare*, du *Tartuffe* et du *Bourgeois Gentilhomme*, méritent d'être lus avec la plus grande attention; ils prouvent que les ressorts de l'art sont familiers à M. Cailhava, et qu'il a une parfaite connoissance de la tradition. On trouve souvent dans ces Observations des choses neuves, des idées lumineuses, assaisonnées presque toujours par du trait et de la gaieté.

Nous regrettons bien sincèrement que les bornes étroites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'enrichir cet extrait de citations nombreuses (2); mais nous serons dédommagés de

(2) Nous ne pouvons cependant nous refuser au plaisir de citer le jugement de l'auteur sur la meilleure comédie de Fabre-d'Eglantine, parce que cette opinion, pour n'être pas vulgaire, n'en est pas moins

cette privation, si nous avons pu inspirer le désir de lire un écrit, que tous ceux qui s'occupent de l'art du théâtre ne peuvent se dispenser d'acquérir ; qui, par son peu d'étendue, convient également aux gens du monde, qu'il instruira en les amusant ; et qui doit devenir en même temps le bréviaire des Comédiens. S'ils respectent Moliere (et ce respect est chez eux un devoir), ils ne sauroient trop se pénétrer de l'esprit de ses pièces ; et ils le retrouveront ici dans toute sa pureté. Nous ne craignons donc pas d'être taxés d'adulation, en disant que cette production ne peut qu'ajouter beaucoup à l'estime que l'auteur s'est depuis long-temps acquise par ses nombreux travaux dramatiques, dont le public se trouve privé par une suite de divisions et de mal-entendus qu'il seroit de l'honneur et de l'intérêt des Comédiens de faire cesser. (*Voyez* à ce sujet la page 56 de ce second volume.)

---

celle des hommes d'un goût sévère et éclairé. « A » quoi ne doit-on pas s'attendre, dit-il, en parlant de » l'ami d'Alceste, depuis qu'on a fait de ce même » Philinte, un homme sans ame, sans probité, un » homme à faire horreur, et qu'on gâte une pièce, » dans laquelle il y a du trait, de la verve, un bel » acte, en osant l'intituler *le Philinte de Mo-* » *lière ?* »

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE POCHE de la Langue française, *avec la prononciation, composé sur le système orthographique de Voltaire*, par P. Catineau. *Contenant : les principes de la langue française ; un traité de prononciation ; des remarques sur les signes orthographiques ; un paradigme des conjugaisons, qui les réduit presque toutes à une seule ; la liste des verbes réguliers et irréguliers, en usage ou inusités ; une méthode sûre, pour connaître la déclinabilité, ou l'indéclinabilité des participes ; des observations sur l'emploi des doubles consonnes radicales finales des verbes ; sur la prononciation, etc., etc. ; plus de cinq mille mots, ou omis même dans les dictionnaires les plus estimés, ou francisés depuis peu d'années.* 1 *vol. in*-12, *d'environ* 600 *pages à deux colonnes, caractère nomparcille neuf. Prix*, 6 *fr. et* 7 *fr.* 25 *c. franc de port ; en papier-vélin*, 12 *fr. et* 13 *fr.* 25 *c. franc de port. A Paris, chez l'*Auteur, *Imprimeur-Libraire, rue et hôtel Serpente ; et chez les principaux Libraires. An X.* — 1802.

EXTRAIT.

NOUS vivons dans un temps, où il est bien

plus aisé d'accréditer un bon ragoût qu'un bon livre. Une lettre publiée, il y a quelque temps, par nous, sur quelques mets distingués, a procuré un très-grand débit à leurs auteurs ; et nous doutons fort, que nos Extraits, tels soins que nous apportions à les rédiger, fassent vendre un aussi grand nombre d'exemplaires d'un bon ouvrage. La raison n'en est pas difficile à deviner. Nos fortunés Midas ont leur esprit dans leur estomac, et leur bibliothèque dans leur cuisine. Un bon traiteur est tout pour eux, un excellent libraire n'est rien ; et si l'on apperçoit quelques livres épars et dépareillés sur les consoles de leurs somptueux appartemens, c'est le Cuisinier instruit, la Pâtisserie de santé, le Dictionnaire de la Cuisine et de l'Office, le Traité de l'Art alimentaire, le parfait Confiseur, la Science du Maître d'Hôtel, et autres ouvrages de cette nature, qui, comme l'on voit, fournissent bien plutôt les moyens de digérer, que l'occasion de réfléchir. Ces messieurs devroient au moins, songer à apprendre leur langue, car rien n'atteste plus le défaut d'éducation, que cette impropriété de termes, et ces nombreux solécismes qui sortent, à chaque instant, de la bouche de ces heureux du siècle, qui ne connoissent guères d'autres lettres, que celles des louis et des écus qu'ils ont rognés.

Ces réflexions prouvent combien un bon Dictionnaire français, et surtout un Dictionnaire portatif, et qui renferme cependant des définitions, est un livre aujourd'hui nécessaire. Si tous ceux qui ont besoin d'apprendre l'orthographe se le procurent, l'auteur verra se multiplier les éditions de son Ouvrage, qui remplit parfaitement le but qu'il s'est proposé, d'instruire en peu de paroles, et à peu de frais.

Cet Ouvrage avoit déjà paru en l'an sept, sous un plus petit format. Le défaut de définitions le rendoit moins utile. L'auteur en adoptant le format in-12, et le caractère nompareille, qui lui a permis de faire entrer soixante-cinq lignes dans chaque colonne, et parconséquent cent trente lignes dans chaque page, a pu, sans trop grossir le volume, donner à ce Dictionnaire un plus grand degré d'utilité. L'exiguité du caractère ne nuit point à la beauté de l'impression; et la vue la plus délicate peut, sans danger, se servir de ce vocabulaire, l'un des plus complets qui existent; et qui renferme, ainsi que le titre l'annonce, plus de cinq mille mots omis dans les autres Dictionnaires, ou dont la langue s'est enrichie, ou plutôt accrue, depuis quelques années. L'on n'attend pas de nous, sans doute, l'analyse d'un livre de cette nature; sa forme ne l'en rend pas susceptible.

Mais, nous ne saurions passer sous silence la Grammaire française qu'on trouve en tête de l'Ouvrage. Dans moins de cinquante pages, l'auteur a su nous donner un traité complet de l'orthographe et de la grammaire. Il passe successivement en revue la prononciation, les différentes parties du discours, telles que les articles, les noms, les pronoms, les verbes, les prépositions, les conjonctions, les adverbes et les signes orthographiques, etc. et ne laisse rien à désirer sur tous ces objets. Chacun de ces chapitres demande à être lu avec attention; mais tout homme qui les aura bien médités, pourra se flatter de bien connoître la Langue française; et cette lecture lui tiendra lieu d'un grand nombre de volumes. Ajoutons que les définitions que l'auteur donne de chaque mot, dans son Dictionnaire, sont d'une précision qui n'en exclue ni la clarté, ni la justesse. Les métaphysiciens, surtout, sauront apprécier le mérite et la difficulté d'un semblable travail.

Ce petit traité fait, selon nous, beaucoup d'honneur à M. Catineau. Il annonce un esprit juste, une grande connoissance de la langue, considérée même métaphysiquement. Ce n'est point l'ouvrage d'un grammairien ordinaire; c'est celui d'un homme nourri de la lecture des Locke, des Condillac, des Du Marsais, des

Girard et des d'Olivet ; qui a profondément médité sur la Langue française, et dont le travail, qui sort de l'ardre commun, est digne de l'estime des savans. Au mérite d'une grande concision, il joint toujours celui de la clarté ; et tout en traitant des matières extrêmement abstraites, il ne cesse jamais d'être à la portée de tous ceux qui le liront avec réflexion.

Nous ne dirons rien du système orthographique de Voltaire, que l'auteur a adopté. Une discussion, sur ce sujet, nous meneroit beaucoup trop loin. S'il a contre lui l'Académie française, souveraine maîtresse en cette matière, il a pour lui, un usage devenu presque général. L'ancienne orthographe a cependant encore de nombreux partisans ; et il seroit facile de prouver que celle de Voltaire n'est pas, plus que l'autre, toujours conforme à la prononciation; mais, on doit dire au moins, que de toutes les nouvelles manières d'écrire, celle de ce grand poëte est la plus raisonnable, et choque bien moins l'oreille et les yeux que l'orthographe de Duclos, de Wailly, et surtout celle de M. R... qui vouloit absolument révolutionner la Langue ; et dont les nombreux ouvrages sont presqu'entièrement oubliés.

Nous ne saurions donc trop recommander à tous ceux qui veulent écrire et parler correc-

tement le français, surtout aux jeunes gens et aux étrangers, l'usage de ce Dictionnaire, rédigé et imprimé d'ailleurs, avec un soin et une correction qui honorent également la plume et les presses de l'auteur.

Dans un moment où le bienfait de la paix attire à Paris une si prodigieuse quantité d'étrangers, qu'on ne peut passer dans les promenades et dans les rues, sans entendre parler autour de soi toutes les langues de l'Europe, un dictionnaire complet et portatif de la langue française doit être recherché avec avidité. Ces étrangers y trouveront les moyens de se perfectionner dans notre langue, et surtout ceux d'en prononcer les mots comme ils doivent l'être; avantage qu'offre l'ouvrage de M. Catineau, et qui, si l'on en excepte le volumineux, et cependant très-incomplet (quoique très-estimable sous bien des rapports) dictionnaire critique de l'abbé Féraud, ne se trouve dans aucun autre vocabulaire. Ces différens genres de mérite ont sans doute été vivement sentis, puisqu'au moment où nous corrigeons cette épreuve, le succès du Dictionnaire de M. Catineau prend un essor tellement rapide, qu'il sera bientôt forcé de songer à nous en donner encore une nouvelle édition.

UNE ANNÉE MÉMORABLE DE LA VIE d'Auguste DE KOTZEBUE, *publiée par lui-même, avec cette épigraphe :*

Cum repeto noctem quâ tot mihi cara reliqui,
Labitur ex oculis nunc quoque gutta meis.

OVIDE.

Seconde Edition, revue et corrigée. 2 vol. in-12, d'environ 250 pages chacun. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 60 c. franc de port par la poste. A Paris, chez Henrichs (*Editeur*), *Imprimeur-Libraire, à l'ancienne librairie de* Dupont, *rue de la Loi, n°. 1231. An X. — 1802.*

EXTRAIT.

LE prodigieux succès qu'a obtenu, à Paris, le drame de *Misantropie et Repentir*, y a rendu le nom de M. *de Kotzebue* si fameux, que l'histoire des malheurs de cet écrivain ne pouvoit y être reçue avec indifférence : aussi la nouvelle de son exil en Sibérie, fit-elle ici une sensation très-vive, malgré la légereté qui rend les Parisiens, en général, très-insoucians pour tout ce qui se passe hors de leurs murs. On plaignit sincèrement M. *de Kotzebue* ; et sans connoître les causes d'une disgrâce que le caractère

ractère extrêmement violent de Paul Ier. faisoit envisager sous les rapports les plus sinistres, personne n'imagina qu'il l'eût méritée. On le croyoit enlevé, pour toujours, à la société, lorsque la nouvelle de son rappel, et de la faveur dans laquelle il se trouva auprès de cet empereur, acheva de dérouter les faiseurs de conjectures. Les hommes prudens se bornèrent à se réjouir de cet événement heureux ; et ils attendirent que le temps, pour qui rien n'est caché, leur apprît les causes de cet exil et de ce rappel également extraordinaires ; car, au bout de six mois, on ne connoissoit pas les unes plus que les autres.

C'est ce mystère que M. *de Kotzebue* lui-même vient nous dévoiler aujourd'hui. L'infortuné le plus vulgaire, qui raconte ses propres disgrâces, a le droit d'intéresser ; mais lorsque cet infortuné est un écrivain célèbre, et surtout un écrivain dramatique, cet intérêt est bien autrement vif ; on reporte, sur sa personne, toutes les sensations qu'il nous a fait éprouver par ses ouvrages ; il semble que le souvenir et la reconnoissance qu'on en conserve, donnent un degré de plus à la tendre commisération à laquelle a droit tout homme injustement persécuté.

Tel est, au moins, le sentiment qui nous a

affectés, en commençant la lecture de ces Mémoires ; et nous ne doutons pas que la plupart de leurs lecteurs n'aient ressenti les mêmes impressions. Lorsque l'ame se trouve dans de pareils dispositions, la critique auroit tort de chercher à se montrer ; d'ailleurs cet Ouvrage ne peut être considéré comme une production littéraire : ce n'est point un roman, quoique l'intérêt soit souvent porté au plus haut point ; c'est la peinture fidelle des malheurs de l'auteur, écrite au fond de la Sibérie ; et les détails dans lesquels il entre, et que les ames froides pourront trouver minutieux, apposent sur cet écrit le cachet de la vérité ; et trouveront aisément le chemin du cœur des hommes sensibles.

Comme c'est dans ces détails même que réside le plus grand charme de cet écrit, il nous est impossible de le faire passer dans un extrait, et surtout dans un extrait aussi peu étendu que ceux que la nature de cet Ouvrage nous oblige de faire. Nous nous bornerons à dire, que M. *de Kotzebue*, qui avoit long-temps résidé en Russie, où il s'étoit marié, et où même il avoit encore des propriétés territoriales, ayant voulu y retourner dans le temps où Paul Ier. en avoit, en quelque sorte, fermé toutes les portes, lui fit demander un passe-port qui lui fut accordé sans difficulté. Le voilà donc en

route, avec son épouse et ses enfans ; mais ne pouvant se défendre de ces tristes pressentimens qui, n'en déplaise aux esprits forts, sont trop souvent, chez l'homme sensible, le précurseur des événemens malheureux. Ils ne tardèrent pas, hélas ! à se réaliser. A peine arrivé sur les frontières de la Russie, M. *de Kotzebue* fut arrêté, le scellé mis sur ses papiers, dont il nous donne l'inventaire exact, qui prouve qu'aucun n'étoit suspect ; et il fut conduit à Mittau, où on le sépara de sa famille.

Là, ses papiers furent envoyés à Pétersbourg, et sa personne en Sibérie. Il tenta, en chemin, de s'échapper ; et cet épisode n'est pas l'un des moins intéressans de cette histoire. Mais, bientôt repris, il subit sa triste destinée ; il ne put même obtenir la permission de rester à Tobolsk, et fut relégué jusqu'à Kurgan. C'est là, qu'au bout de quatre mois, il reçut la nouvelle de sa délivrance, et fut conduit à Pétersbourg, où il retrouva madame *de Kotzebue*, dans les bras de laquelle il pensa expirer de joie. Il fut présenté à Paul Ier. qui, sentant combien il avoit à réparer envers lui, lui fit un gracieux accueil ; et le chargea, bientôt après, de la direction de son théâtre allemand, place qu'il n'accepta qu'à regret, et dans laquelle il eut bien des contradictions à

essuyer. Le prince joignit à cette faveur le don d'une terre considérable ; le chargea de faire une description très-détaillée du célèbre palais de *Michaïlow*, qu'il venoit de faire bâtir ; ce qui lui donnoit, avec ce souverain, des relations journalières : enfin, il n'épargna rien pour réparer son injustice ; et M. *de Kotzebue* ne paroît plus se ressouvenir que de ses bienfaits. La mort de cet empereur, arrivée peu après, ne changea rien à son sort. Alexandre Ier. lui continua les mêmes bontés ; et il y mit le comble, en lui permettant de quitter la direction du théâtre allemand, et de se retirer dans sa patrie.

Tel est, en peu de mots, l'historique de ces Mémoires, terminés par une description un peu longue du palais de Michaïlow, qui a coûté de quinze à dix-huit millions de roubles ; et qu'après la mort de Paul, la Cour a été forcée d'abandonner; la précipitation avec laquelle il avoit été construit, le rendant inhabitable : on en a enlevé tous les effets précieux, et ce palais ressemble, aujourd'hui, à un mausolée. On conviendra que c'est une fantaisie payée un peu cher.

Il paroît que M. *de Kotzebue* avoit fort à se plaindre de madame *Chevalier*, actrice française, qui a joué un si grand rôle sous le dernier

règne ; il en parle avec une animosité très-remarquable ; et les imputations qu'il lui fait, ne paroissent pas dénuées de fondement. Nous avons lu, avec plus de plaisir, le bien qu'il dit de mademoiselle *Valville*, actrice qui a joué pendant quelque temps à Paris, avec les comédiens français, lors de leur élargissement, en 1794, et dont la figure ainsi que le talent paroissoient très-convenables à l'emploi des grandes coquettes.

Cette *Année mémorable* est terminée par un examen de l'Ouvrage de M. Masson, intitulé, *Mémoires secrets sur la Russie ;* dans lequel M. *de Kotzebue* relève un grand nombre de fautes : il met, dans cet examen, une aigreur qui ressemble souvent à de la personnalité ; mais qui n'ôte rien à la justesse de sa critique.

On a pu voir, en lisant cet Extrait, que nous n'avons rien dit des causes de l'exil et du rappel de M. *de Kotzebue ;* il faut lire ces détails dans son Ouvrage même ; et nous nous ferions une espèce de scrupule de satisfaire ici, dans toute son étendue, la curiosité du lecteur : un extrait doit plutôt chercher à inspirer le désir de connoître un Ouvrage, que montrer la prétention d'en tenir lieu ; et celui-ci est de trop peu d'étendue, et d'un prix trop modique, pour qu'on ne s'empresse pas de satisfaire ce désir.

Nous ne reviendrons pas sur les éloges que nous avons donnés à M. *de Kotzebue*, au commencement de cet Extrait: nous ne relèverons pas même, plusieurs fautes contre la langue, qui appartiennent sans doute au traducteur; et nous nous bornerons à dire, que cette édition doit être distinguée des autres, qui ont paru ici, dans le même temps; elle est la seule avouée par le libraire de Berlin, propriétaire de l'Ouvrage, et elle a été faite, de son consentement, sur l'édition française, publiée dans cette dernière ville.

Nous nous proposions de saisir cette occasion, pour enrichir notre Alambic d'une analyse raisonnée, du drame de Misantropie et Repentir, dont la traduction a eu tant de succès au Théâtre de l'Odéon, en l'an 7, et pour approfondir les causes de ce succès vraiment inouï. Mais comme le résultat de cet examen n'eût probablement pas été favorable à l'auteur, puisque l'engouement que cette pièce a excité, nous paroît l'une des plus sensibles preuves de la décadence du goût en France; nous avons cru devoir faire à des considérations particulières, parmi lesquelles le souvenir des malheurs de cet homme respectable tient le premier rang, le sacrifice de ce travail.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE *à la fin du dix-huitième Siecle*; *par* J. E. Bonnet, *Auteur de* l'Essai sur l'Art de rendre les Révolutions utiles; *avec cette épigraphe*:

Jupiter illa piæ secrevit littora genti,
Ut inquinavit ære tempus aureum;
Ære dehinc ferro duravit sæcula; quorum
Piis secunda, vate me, datur fuga.
HOR. *Epod.* XVI. *ad pop. Rom.*

2 *vol. in*-8°. *de plus de* 400 *pages chacun. Prix*, 7 *fr.* 50 *cent.*, *et* 9 *fr.*, *franc de port par la poste. A Paris*, *chez* Maradan, *Libraire*, *rue Pavée-Saint-André-des-Arcs*, *n°.* 16. *An X.*—1802.

EXTRAIT.

DEPUIS environ trente ans que les Anglo-Américains, après avoir secoué le joug de la métropole, se sont constitués en république indépendante, sous le nom d'États-Unis de l'Amérique septentrionale, leur pays a pris un tel accroissement en forces, en richesses et en population, que les progrès, sortis de l'ordre ordinaire des proportions connues, en sont devenus incalculables. Avant un demi-siècle peut-être, ce peuple nouveau sera mis au rang des

premières puissances du globe, et avant un siècle révolu, il est possible qu'il fasse trembler l'Europe. Il devient donc très-intéressant de bien connoître ce pays sous tous ses rapports, tant politiques et géographiques, qu'agricoles, commerciaux et manufacturiers. Tel est le but de l'ouvrage qui nous occupe en ce moment.

L'auteur nous prévient, dans un court avertissement, que son livre n'est point un voyage dans le genre de tous ceux qui ont paru jusqu'ici sur les États-Unis, et dans lesquels les voyageurs s'occupent plutôt de raconter ce qui leur est arrivé, qu'ils ne s'attachent à faire connoître le pays. « Toutes mes courses, dit-il, furent » dues à des projets d'établissement; de sorte » que tout ce qui tient à la simple curiosité » de voyager ne fut jamais qu'accessoire. » Aussi, sous ce rapport, cet ouvrage est-il infiniment précieux pour tous ceux qui, dégoûtés des agitations sanglantes qui ont bouleversé depuis douze ans une grande partie de l'Europe, veulent fuir une terre volcanisée, et vont chercher en Amérique une nouvelle patrie, plus calme et moins orageuse. C'est dans cette terre hospitalière qu'ils veulent transporter les débris de leur fortune échappés au naufrage; entreprendre des défrichemens, et, se rapprochant de la destination primitive

de l'homme, s'y consacrer tout entier à des entreprises agricoles, sortes d'établissemens dont les résultats leur seront très-avantageux, si, dociles à la voix de l'expérience, ils se laissent guider par les conseils utiles et salutaires que l'auteur veut bien ici leur offrir.

Pour mieux remplir cet estimable but, M. Bonnet a réuni dans le court espace de vingt-quatre pages, toutes les questions qu'avoient coutume de lui adresser, en Europe, les personnes qui vouloient aller s'établir en Amérique, et qui désiroient prendre sur ce continent des informations exactes et détaillées. Ces questions sont ici au nombre de cent trente-sept, et à la fin de chacune, l'auteur indique la page et même la ligne de son ouvrage qui en renferme la réponse; en sorte que ceux qui aimant à aller droit au fait, et à trouver des solutions dégagées de tous raisonnemens, ne voudroient pas prendre la peine de lire d'un bout à l'autre ces deux volumes, trouveront, au moyen de cette table indicative et du premier coup-d'œil, tout ce qu'il leur importe de savoir, avant de songer à effectuer un déplacement toujours dispendieux, et qu'on ne doit pas légèrement entreprendre.

Une Introduction assez étendue, est consacrée à nous donner une idée générale et très-

succincte de ces contrées ; et elle sert surtout de réponse à cette question collective, si souvent adressée à l'auteur : « Qu'est-ce que c'est que les États-Unis de l'Amérique ? » M. Bonnet les considère ici dans leurs rapports avec l'Europe, et tout ce qu'il dit sur ces rapports, nous a semblé neuf et profond, et très-digne d'être médité par tous les bons esprits. Il s'étend ensuite sur le sort qui attend les émigrés d'Europe, dans cette partie du Nouveau-Monde, où la terre encore vierge, offre partout à l'homme sage et laborieux, d'inépuisables trésors, et où le sol n'attend que des bras pour rendre au centuple les biens qu'on lui confie. Il termine cette Introduction par une Notice rapide, dans laquelle il fixe l'époque des premiers établissemens faits par les Européens, dans chacun des états de l'Amérique septentrionale. Il résulte de ce tableau, que le plus ancien de ces établissemens ne remonte pas au-delà de l'année 1584, et que presque tous les autres datent du 17e. et même du 18e. siècle.

L'histoire abrégée de la guerre de l'indépendance, fait le sujet du premier chapitre du premier volume. A la suite de cette esquisse rapide, qui ressemble un peu trop à une compilation de gazettes, l'auteur nous fait connoître la situation du gouvernement américain,

depuis la paix de 1783, jusqu'au renouvellement de la constitution en 1787. On peut regarder cette dernière époque, comme la véritable et même l'unique de la félicité de ces peuples. C'est de-là que date leur vraie liberté; c'est depuis cette année seulement qu'ils peuvent se vanter de posséder un gouvernement stable, fondé sur des bases que leur sagesse doit rendre immuables. Il parle ensuite du papier-monnaie, créé pendant la guerre de l'indépendance et pour la soutenir; papier qui finit par perdre trois mille pour un; que l'état ne remboursa point, et qui s'éteignit de lui-même, sans secousses et sans troubles. Nous avons vu la même chose se renouveler en France, sous le nom d'assignats, et le louis d'or payé jusqu'à 22,000 livres, avec une monnaie que le gouvernement donnoit au pair aux malheureux rentiers et aux pensionnaires ecclésiastiques dont il avoit envahi tous les biens. L'extinction des assignats s'opéra aussi paisiblement que celle du papier américain; parce que ce furent principalement les gens honnêtes qui se trouvèrent les victimes de cette dépréciation, que les fripons avoient su prévoir, et dont ils ont eu l'art, non-seulement de se garantir, mais même de tirer parti. Il est heureux que de tels événemens n'aient occasionné

aucun désordre ; mais il faut convenir qu'en tout pays c'est payer bien cher la liberté, que de l'acheter à pareil prix. Au reste, ce rapprochement sera saisi par plus d'un lecteur, et donne à ces détails un nouvel intérêt.

Le gouvernement actuel des États-Unis, leurs finances, leurs différentes natures d'impositions, leur population respective, leur force militaire, la manière dont s'y rend la justice ; leurs mœurs, leur religion, leurs universités, leurs colléges et leurs écoles ; enfin leurs sociétés littéraires et de bienfaisance ; tel est le sujet des chapitres suivans. Jusqu'ici, l'auteur n'a considéré les États-Unis que sous leur rapports collectifs ; il va maintenant s'occuper de chacun d'eux pris isolément, et chacun des chapitres qui suivent, est consacré à nous faire successivement connoître le Newhampsire, le Massachuset, le Rhode-Island, le Connecticutt, et l'État de Vermont, dont la description termine le premier volume.

Afin de couper ces descriptions, nécessairement un peu trop uniformes, et de jeter quelque variété dans la monotonie qui résulteroit de cette suite de tableaux identiques, l'auteur les interrompt ici tout-à-coup, et dans une suite de quatorze chapitres, il nous présente des considérations intéressantes sur les

. . .

Aborigènes, l'esclavage, la société de Cincinnatus, les banques, le commerce, les manufactures, les climats, l'agriculture, un plan très-détaillé d'une société agricole à former par des capitalistes qui voudroient tirer le parti le plus avantageux de leurs fonds réunis; le règne végétal, l'érable à sucre; le règne minéral, le règne animal; enfin les antiquités et les curiosités naturelles.

Ces quatorze chapitres forment sans contredit la partie la plus curieuse et la plus attachante de cet ouvrage. Plusieurs seront lus avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, principalement celui qui traite de l'érable à sucre, et dans lequel l'auteur démontre que cet arbre précieux, dont le sucre est aussi beau que celui qu'on obtient de la canne, peut un jour en remplacer universellement la culture, suffire aux besoins de l'Europe, ouvrir à l'Amérique septentrionale une source inépuisable d'incalculables richesses, opérer l'abolition de la traite des Noirs; enfin changer entièrement la face du commerce des deux mondes, et des rapports des métropoles avec leurs colonies. Déjà ce produit de l'érable, qui s'obtient par de simples incisions, et qui ne demande que très-peu de soin pendant une très-petite portion de l'année, est devenu l'objet d'un com-

merce dont l'accroissement est rapide. Ce produit n'est encore qu'un objet de consommation intérieure ; mais il ne tardera pas à devenir la base d'une exportation très-importante, et qui, avant cinquante années peut-être, amènera un nouvel ordre de choses dans les rapports commerciaux et politiques qui unissent les deux mondes.

L'auteur entre à ce sujet dans tous les détails qu'on peut désirer, dans un ouvrage tel que celui-ci. Il cite un fragment considérable d'une lettre adressée par le docteur Rush à M. Jefferson, et qui a été insérée dans le troisième volume des *Transactions de la Société philosophique américaine*. On y voit la manière de récolter le suc d'érable ; les diverses préparations qu'on fait subir à cette liqueur, pour en obtenir un véritable sucre, aussi blanc et même plus pur que celui qu'on fabrique aux îles ; le prix infiniment modique auquel il revient, etc. A ce récit, l'auteur joint ses calculs ; il nous donne celui d'un établissement en grand, pour fabriquer le sucre d'érable, dont toutes les dépenses calculées au plus haut, ne s'élèvent qu'à cinquante-une piastres un quart. Il termine ce tableau par ces réflexions, trop importantes pour nous refuser au plaisir de les transcrire ici :

« Il résulte de l'expérience que l'on a déjà » sur la nature du sucre d'érable, sur la quantité que chaque arbre peut en rendre, sur la » manière de porter la liqueur à l'état de cristallisation, et sur la facilité avec laquelle on » peut le multiplier, que les États-Unis fourniront tout l'univers de cette précieuse denrée, à meilleur marché que les îles, parce » que 100,000 acres consacrées à cette production, fourniront suffisamment de quoi » pourvoir à toutes les provisions de l'Europe » et de l'Amérique..... Cet arbre est le meilleur » argument qui ait été fait sur la liberté des » Nègres; il répond à tout, parce qu'en faisant baisser le prix du sucre, il pulvérisera » les faux raisonnemens des planteurs des îles, » et les fera renoncer à une culture, dont le » résultat n'aura plus de proportion avec les » avances qu'il faut faire, et avec les dangers » auxquels elle expose ceux qui s'y livrent. »

M. Bonnet rentre au trente-quatrième chapitre, dans la description particulière de chaque état, qu'il avoit interrompue au dix-neuvième. Il nous entretient de celui de New-York, de New-Jersey, de Pensylvanie, du Delaware, du Maryland, de Virginie, de Kentucki, de la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud, de l'Etat de Georgie, enfin du Territoire de

l'Ouest. Un résumé général de l'ouvrage sert de conclusion à tous ces chapitres, qui suffisent pour donner une connoissance assez exacte de l'étendue, de la population, du commerce, de l'agriculture, des fabriques, et surtout des ressources en tout genre de ces divers États, qui en moins de vingt années, sont venus au point de pouvoir se passer des arts et des objets de fabrique et de consommation d'Europe. Des progrès aussi rapides dans toutes les parties qui tiennent de si près au bonheur public et particulier, tiennent vraiment du prodige. Ils prouvent ce que peuvent pour la prospérité d'un vaste empire, un gouvernement sage et paternel, qui repose sur une liberté bien combinée, et le concours de tous les habitans qui secondent de tout leur pouvoir, des lois, qui n'ont pour but que leur félicité.

Cet ouvrage, l'un des meilleurs de tous ceux qui ont paru sur les États-Unis de l'Amérique, renferme dans deux volumes d'une étendue médiocre, tout ce qu'il importe réellement de savoir sur cette florissante république. On peut le regarder comme un guide aussi fidèle qu'il est indispensable pour tous ceux qui veulent y former un établissement véritablement avantageux, et tous leurs intérêts y sont discutés avec une sagacité rare. Enfin il annonce dans

dans l'auteur un esprit juste, un observateur impartial et éclairé; et l'on y reconnoît à chaque page un homme dont les vues sont également saines, droites et sages, et à qui un long séjour dans les États-Unis, où il a tout vu sans prévention, tout étudié avec un vif désir d'apprendre pour éclairer ensuite ses concitoyens, donne des droits à la confiance la plus étendue. Tant d'avantages sollicitent l'indulgence pour le style, qui manque souvent d'élévation, d'élégance et même de correction. Il est vrai que toutes les fautes ne doivent point être mises sur le compte de l'auteur. Ce livre a été imprimé chez l'étranger, par des ouvriers qui l'étoient à notre idiôme, et l'on ne s'en aperçoit que trop en le lisant. On tera donc bien de consulter souvent un *errata* fort exact, où les principales fautes sont relevées; l'intelligence du lecteur suppléra aux autres. Au reste, l'importance de cet ouvrage est telle, qu'on oubliera facilement ces défectuosités, qui disparoîtront sans doute dans la nouvelle édition que son succès mérité ne tardera pas à commander au libraire. Faite sous les yeux de l'auteur et sous la direction de M. Maradan, cette réimpression ne laissera probablement rien à désirer.

LES PROVINCIAUX A PARIS, *Comédie en quatre actes et en prose, représentée pour la première fois au théâtre de Louvois, le* 21 *nivose an* 10, *par les Comédiens de l'Odéon; par* L. B. Picard; *avec cette épigraphe*:

> Que de choses oubliées! que d'autres seulement indiquées! que d'autres sur lesquelles il faut se taire!
>
> *Acte* II. *Scène première.*

In-8o. *de* 100 *pages. Prix* 1 *f.* 50 *c. A Paris, chez* Huet, *Libraire, rue Vivienne, n*o. 8; *et chez* Charron, *Libraire, passage Feydeau. — An X.*

EXTRAIT.

UN journaliste, en rendant compte de la première représentation de *la Petite Ville*, termina son article par défier l'auteur de mettre la grande ville sur la scène. C'est à cette espèce de cartel littéraire que nous devons *les Provinciaux à Paris*, qui parurent d'abord sous le titre de *la Grande Ville*, et en cinq actes. Soit que ce titre effarouchât les bons Parisiens, qui ne voulurent pas se reconnoître dans un

miroir trop fidèle ; soit que le public le trouvât beaucoup trop vaste pour une comédie ; soit tout autre motif enfin, dont nous ne chercherons pas ici à approfondir le secret, l'ouvrage essuya beaucoup de contradictions les premières fois qu'il parut. L'auteur, docile aux ordres du parterre, supprima ce premier titre qui avoit excité tant de réclamations, ne conserva que le second, qui devint alors l'unique ; retrancha le cinquième acte qui avoit paru foible, et fit quelques coupures. Tant de déférence reçut la récompense qu'elle méritoit, le succès des *Provinciaux à Paris* ne trouva plus de contradicteurs, et un très-grand nombre de représentations prouva que non seulement les Parisiens étoient sans rancune, mais que deux mots de moins sur l'affiche suffisoient pour opérer un grand changement dans les dispositions morales des spectateurs.

Tel est en peu de mots l'historique de cette comédie.

Voyons maintenant comment l'auteur s'y est pris pour établir la fable de sa pièce.

Pierre Gaulard, riche cultivateur de Ligny en Barrois, qui vient de faire un gros héritage, arrive à Paris avec son fils Georges et sa fille Fanchette, dans l'intention de s'y établir. Il débarque dans un hôtel garni qu'on lui a re-

commandé, et s'apperçoit d'abord qu'on lui a volé sa montre. Dans cet hôtel, loge un musicien, nommé Lambert, jeune homme estimable, auquel notre provincial raconte, sans le connoître, toutes ses affaires. Un accident fait entrer dans cet hôtel, trois autres personnages. Madame de Vercour, dont le fiacre vient d'être renversé par un carrosse; M. Dorval, maître de cet équipage; et Launay, son valet. Pierre Gaulard, parle devant ces nouveaux venus de sa fortune avec la même indiscrétion; et comme ce sont trois intrigans, chacun jette pour son propre compte, un dévolu sur le riche héritage. L'honnête Lambert qui pénètre ces desseins, forme le projet de s'y opposer, et de soustraire nos provinciaux aux embûches qu'on se propose de tendre à leur crédulité. C'est ce dessein constamment suivi, et pour lequel il met en œuvre un petit savoyard attaché au service de l'hôtel garni, qui forme l'action de la pièce.

Le second acte est rempli, en grande partie, par une lanterne magique d'un genre nouveau, dans laquelle on nous fait passer en revue plusieurs maisons de la capitale, maisons de jeu, maisons de prêt, palais royal, étude de procureur, etc. Le devant de ces maisons disparoît, et l'on voit leurs habitans en action, ce

qui donne à nos provinciaux une idée assez juste d'une partie des vices et des ridicules de la capitale. Cette lanterne magique est interrompue par l'arrivée successive des trois intrigans, qui sous de légers prétextes, viennent retrouver nos bons provinciaux. M. Dorval offre au père Gaulard son crédit auprès des ministres, et n'épargne rien pour se bien mettre dans son esprit ; car il n'aspire rien moins qu'à la main de sa fille, et qu'à la possession de sa fortune. Son valet Launay de Saint-André, qui l'a quitté depuis quelques heures, se présente sous ce dernier nom, se donne pour un riche agioteur, vise également à la main de Fanchette, et finit par inviter nos provinciaux à dîner chez lui pour le lendemain. Enfin madame de Vercour, qui a jeté un tendre dévolu sur Georges Gaulard, et qui se fait passer pour une marquise polonaise, victime de grands malheurs, attend la famille à déjeûner au Marais, où elle loge. Voilà donc nos provinciaux sur le point d'être lancés dans le monde, c'est-à-dire entre les mains de trois fripons. L'honnête Lambert qui prend à eux un vif intérêt, s'occupe sans cesse du projet qu'il a formé au premier acte, de les garantir de ces piéges tendus à leur imprudence, et charge le petit commissionnaire Jean de les suivre, d'épier toutes

les démarches dont ils seront l'objet, et de tâcher de s'introduire dans les diverses maisons où ils sont attendus.

Le troisième acte se passe au Marais, dans la maison où madame de Vercour occupe un modeste appartement. Le propriétaire de cette maison est un certain M. Malfilard, ancien marchand de draps, et dévoré d'ennui, comme tous les bourgeois de Paris, lorsqu'ils se sont retirés du commerce. Sa femme, et sa petite fille, âgée de douze ans, possédées du démon de la curiosité, sont bien en peine de savoir l'histoire de cette nouvelle locataire, lorsqu'elle vient elle-même leur emprunter leur appartement, pour donner à déjeûner à la famille Gaulard. Elle recommande surtout que si une femme de campagne venoit la demander, on prenne grand soin de l'éconduire, ce qui ne fait que redoubler la curiosité des Malfilard. Cependant le petit commissionnaire s'introduit dans cette maison, l'on ne sait pas trop comment ; et cherche, selon les instructions qu'il a reçues de Lambert, à deviner ce qui s'y passe. Il vient pour interroger, et la petite fille qui le croit instruit des affaires de madame de Vercour, l'interroge elle même, en sorte qu'il n'apprend pas grand chose par ce moyen. Cependant nos provinciaux arrivent pour le dé-

jeûner, et Georges est plus amoureux que jamais de madame de Vercour, qu'il prend toujours pour une femme de la plus grande distinction. Elle vient les recevoir, et les emmène déjeûner avec la famille Malfilard. Mais pendant une courte absence qu'elle est obligée de faire, et tandis que les Gaulard et les Malfilard sont en scène, survient cette paysanne, que madame de Vercour avoit tant recommandé d'écarter. On fait jaser cette femme, ce qui n'est pas difficile. Il se trouve que c'est la nourrice d'un petit enfant que madame de Vercour a eu d'un jeune étudiant en médecine, et que cette prétendue marquise est la fille d'un quincaillier du faubourg Saint-Marcel, nommé Jérôme Robin. Ce sont ses mois de nourrice que cette paysanne vient réclamer. On pense bien que cette découverte éteint tout-à-coup la passion naissante de Georges, et que madame de Vercour, qui apperçoit la nourrice, et qui devine que tout est connu, n'a rien de plus pressé que de s'enfuir. Ici finit le troisième acte.

C'est au faubourg Saint-Germain, dans un superbe appartement garni que vient de louer Launay de Saint-André, que se passe le quatrième. On n'a point oublié que ce valet effronté a invité nos provinciaux à dîner, et qu'il a des vues sur Fanchette. Le petit commissionnaire

pour mieux remplir son rôle d'observateur, se présente comme un jokey qui cherche condition, et Launay le prend à son service. Mais un personnage qu'il n'attendoit pas, Lambert, qui en sa qualité de maître de musique, a pour écolier Firmin, fils du propriétaire de cet hôtel, vient, par son incommode présence, déconcerter un peu ses projets ; d'autant plus qu'il reste pour dîner, invité par son élève. Cet élève est un agréable du jour, dont la caricature est fort originale, et qui croit reconnoître Launay pour l'avoir vu derrière quelque voiture, ce qui lui fait dire « qu'il y a comme cela des ressemblances malheureuses. » Cependant nos provinciaux arrivent pour dîner ; mais au moment de se mettre à table, arrive M. Dorval, qui ne les ayant point trouvés chez eux, vient les chercher ici, et qui reconnoît son valet, dans Launay de Saint-Andre. Il est démasqué à son tour, et l'on apprend qu'il est marié et ruiné. Nos provinciaux un peu gueris du désir de s'établir à Paris, se proposent de retourner dès le lendemain à Ligny, et Lambert les maintient fort dans cette sage résolution. Nous oublions de dire que dans le chemin du Marais au faubourg Saint-Germain, Gaulard s'est séparé pendant quelque temps de ses enfans ; il a été au Muséum, où une femme

bel esprit lui a fait des agaceries, et lui a tourné la tête : il se trouve que cette femme est celle de M. Dorval. En sorte que tandis que son mari vouloit épouser la fille, cette muse avoit jeté son dévolu sur le père. Ainsi nos bons provinciaux n'ont rien à se reprocher, et tous trois ont été près de tomber dans les piéges des Parisiens. Cette dernière intrigue recevoit son développement dans le cinquième acte, que l'auteur a cru devoir retrancher, ainsi que nous l'avons dit en commençant.

Cette analyse, qui suffit pour donner une idée de la pièce, prouve en même temps que cet ouvrage est loin d'être régulier. Trois intrigues bien distinctes, dont chacun des provinciaux est l'objet, forment l'action, et l'on peut dire même que cette action ne commence que vers la fin du second acte ; c'est-à-dire, lorsque les intrigans travaillent à ourdir leurs trames et à faire réussir leurs projets. Tout ce qui précède et même le Panorama moral, pourroit être supprimé, sans que la marche de la pièce en souffrît, et sans que l'intrigue y perdît quelque chose. Cette triple action qui commence dans le quartier Saint-Honoré, qui se poursuit dans le Marais, et qui se termine au faubourg Saint-Germain, jette nécessairement de la langueur et du décousu dans l'ouvrage. Le spectateur ne

peut pas ainsi diviser l'intérêt qu'il voudroit prendre aux personnages principaux, et ces voyages d'un bout à l'autre de Paris, le refroidissent nécessairement. Il n'y a dans la pièce qu'un personnage vraiment estimable, celui de Lambert, mais il nous paroît trop peu lié au plan de l'ouvrage; l'intérêt qu'il prend aux provinciaux, n'est point assez motivé; et cependant cet intérêt doit être bien vif, puisqu'il le porte à les suivre partout, et à payer un homme pour s'attacher à leurs pas, et lui rendre compte de toutes leurs démarches. Nous vivons dans un siècle où l'on n'oblige pas ainsi des inconnus, sans de puissantes raisons, et Lambert n'en paroît avoir ici d'autres que le plaisir de faire une bonne action, motif trop rare pour qu'il serve d'unique véhicule à une action dramatique.

On a reproché aussi à madame de Vercour, d'être un personnage d'une immoralité beaucoup trop prononcée; et ces détails d'enfans, de mois de nourrice, etc., ont blessé la délicatesse de plus d'un spectateur, quoique l'arrivée de cette nourrice forme un coup de théâtre, qui produit d'autant plus d'effet, qu'on est très-loin de le deviner. Bien des personnes regardent les rôles de M. et de madame Malfilard, comme absolument étrangers à l'action,

et celui de leur petite fille, comme très-inconvenant et même immoral; les personnages de Firmin père et de Firmin fils, n'y tiennent pas davantage; celui de Launay de Saint-André offre plus d'une invraisemblance, et il est un peu singulier que les gens qui l'ont vu entrer en scène, comme domestique et à la suite de son maître, au premier acte, ne le reconnoissent point, et croient si aisément les fables qu'il lui plaît de leur débiter au second et au quatrième. Enfin les provinciaux n'inspirent point assez d'attachement, pour qu'on prenne beaucoup de part aux piéges qu'on tend à leur présomption, à leur crédulité et à leur vanité; il faudroit qu'ils fussent tout autrement estimables pour inspirer un intérêt réel.

Nous venons d'exposer ici sans ménagement, les divers ou plutôt les principaux reproches que nous avons entendu faire à cette comédie. Nous n'entreprendrons pas de les discuter, et nous conviendrons même que la plupart ne sont pas sans fondement. Mais il nous semble qu'il faut juger un ouvrage de cette nature, moins selon les règles ordinaires de l'art, que d'après le but que s'étoit proposé l'auteur Il a voulu peindre les écueils de la grande ville, et faire voir combien un provincial sans expérience y court de dangers. Or, une telle donnée n'ad-

mettoit point un plan régulier : il falloit nécessairement promener ses acteurs, et par conséquent les spectateurs, pour amener les divers tableaux nécessaires au développement du but moral de l'auteur. L'idée du Panorama est tout-à-la-fois neuve et ingénieuse, et il étoit piquant de mettre ainsi en scène, et de réaliser en quelque sorte ce que Le Sage n'avoit fait que décrire dans son *Diable Boiteux*. Aussi cette scène, qui, dans un court espace, renferme une suite de tableaux piquans, serrés et même vigoureusement dessinés, a-t-elle toujours produit d'autant plus d'effet au théâtre, qu'elle y est en général assez naturellement amenée. Elle ne fera pas moins de plaisir à la lecture, et peut-être même sera-t-elle mieux goûtée encore, parce que la réflexion permettra de sentir la valeur de chaque mot, qui fait vraiment épigramme. On peut dire qu'elle renferme sur Paris, une foule de traits de la plus grande vérité, et qui même n'offrent rien d'exagéré. Par exemple, cette définition des nombreux théâtres de Paris, n'est-elle pas de la plus grande exactitude ? « Ici on danse, on chante, » on parle; là on ne parle pas, on ne chante » pas, on danse et on gesticule; ici on chante » en déclamant; là on déclame en chantant; là » on chante en heurlant; tous se nuisent, tous

» se détestent, tous s'embrassent. » Et ce dénombrement des six mille six cent soixante-trois gens de lettres que l'auteur compte à Paris, n'est-il pas plaisant ? « Celui-ci a fait dix » romans, celui-là une charade, celui-là un » opéra, celui-là un almanach; poëtes épiques, » poëtes lyriques, poëtes comiques, vaudevil- » listes, madrigalistes, épigrammatistes, poëtes » de devises, poëtes de fêtes et de bouquets, » poëtes de pont-neufs et des faubourgs; ceux- » ci mettent de la poésie dans leur prose, » ceux là mettent de la prose dans leurs vers, » et chacun a son lycée, son musée, où il est » un grand homme. »

Si la contexture de cette comédie prête à la critique; si le plan en est irrégulier, et la plupart des situations forcément amenées, on doit convenir au moins que les personnages sont en général peints d'après nature; que Paris n'offre que trop de ces hommes soi-disant en crédit et riches, et de ces femmes soi-disant distinguées, malheureuses et sensibles, dont tout le patrimoine est fondé sur la crédulité de ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. La Révolution a fait naître un nouveau genre d'escroquerie, d'audace et d'imposture, qu'il étoit utile de signaler, et qui est peint ici sous de fidèles couleurs. Enfin tout ce qui tient

au tableau des mœurs actuelles est fidèlement rendu, et mêlé d'une foule de traits originaux et vraiment comiques, qui rendent le dialogue de cette pièce singulièrement piquant et animé. Si ces considérations ne détruisent pas les critiques bien fondées que mérite l'ouvrage, au moins forment-elles un assez grand poids dans la balance de l'équité. On ne mettra point sans doute cette comédie au rang des meilleures de M. Picard ; mais nous pensons qu'après elles, celle-ci peut occuper un des premiers rangs. Elle a de plus le mérite d'exciter presque continuellement le rire, et ce n'est pas un foible avantage. Enfin quarante ou cinquante représentations consécutives, doivent être aussi comptées pour quelque chose, et l'empressement du public, lorsqu'il est aussi soutenu, répond à bien des reproches.

Cet inépuisable écrivain, auquel nous reprocherons toujours une précipitation qui nuit au mérite de ses ouvrages, en prépare en ce moment, un en cinq actes et en vers, qui, sous le titre du Mari Ambitieux, signale un nouveau genre de vice, particulier à la capitale, et digne fruit de la Révolution. Le public l'attend avec une impatience, que partagent sincèrement ceux des amis de l'auteur qui en ont entendu la lecture.

SYLVESTRE ou Mémoires d'un Centenaire, de 1675 à 1786 ; *par le citoyen* J*** de Maimieux, *ancien Major d'Infanterie, Membre de l'Académie des Sciences de Harlem, et de la Société des Observateurs de l'Homme, de Paris. 4 vol. in-12, de plus de 250 pages chacun. Prix*, 6 *fr.* et 8 *fr. franc de port par la poste. A Paris, chez* Pernier, *Libraire, rue de la Harpe, n°.* 188, *vis-à-vis celle S.-Severin. An X.* — 1802.

EXTRAIT.

C'ÉTOIT sans doute une idée heureuse que celle de faire écrire à un centenaire les mémoires de sa vie ; de lui faire passer en revue les hommes célèbres qui ont honoré la fin du dix-septième siècle et les trois quarts du dix-huitième ; et de lier ses propres aventures aux événemens publics les plus importans de cette double époque. Ce cadre, bien rempli, pouvoit produire un roman d'autant plus intéressant, qu'on aime toujours à retrouver les illustres personnages, qui ont fait du siècle de Louis XIV la plus brillante époque des fastes du monde : mais l'auteur paroît s'être attaché

à suivre le fil de l'histoire de son héros, plutôt qu'à lier cette histoire à celle de son siècle. Les différens rapports qu'il a avec les grands personnages, ses contemporains, sont en général assez peu directs : ils auroient pu être amenés sur la scène avec plus d'adresse, et recevoir de plus grands développemens : il est vrai que ces développemens auroient donné une beaucoup plus grande étendue à l'ouvrage ; et un roman qui excède quatre volumes, n'est aujourd'hui lu par personne. L'auteur en avoit fait douze de celui-ci, ainsi qu'il nous l'apprend dans sa préface ; et c'est pour se conformer au goût du siècle, qu'il a tronqué son manuscrit, de manière à n'en remplir les longues lacunes que par de simples extraits, qui coupent quelquefois le récit trop brusquement, et même d'une manière désagréable ; mais il a bien fallu se conformer à la manie actuelle, qui est de tout effleurer et de ne rien approfondir ; et le premier devoir de celui qui travaille pour le Public, c'est de tourner la marchandise au goût de l'acheteur.

Voyons au moins l'idée que l'éditeur, dans un avis préliminaire, nous donne de l'Ouvrage tel qu'il existe en manuscrit. « Sa vie, dit-il, » en parlant du centenaire *Sylvestre*, est » pleine d'événemens extraordinaires, dont l'enchaînement

» l'enchaînement étonnant et naturel le rat-
» tache à tout, même lorsque de cuisans cha-
» grins le portent à s'éloigner de tout. L'ima-
» gination incessamment occupée, sa sensibi-
» lité, tantôt affectée des impressions les plus
» douces, tantôt ensevelie jusques dans ces
» profondeurs où n'atteint qu'à peine la fiction
» la plus pathétique, y donnent un intérêt
» puissant à la vérité morale. Un nombre pro-
» digieux d'acteurs, leur physionomie animée,
» des caractères soutenus, de sincères vœux
» du bien public, l'affectueuse humanité, sans
» faste, sans déclamation, une raison simple
» et droite, sans prétention, l'étude constante
» du cœur, sans aucune affectation d'analyse;
» la vraie philosophie expérimentale et reli-
» gieuse dont se composent ces Mémoires,
» les classent parmi les ouvrages à la fois
» agréables et utiles, qui sèment dans les
» ames, des germes de sagesse et de bon-
» heur. »

Nous voudrions pouvoir, selon notre usage, présenter une analyse exacte et détaillée de cet Ouvrage; mais, c'est ce que les bornes étroites qui nous sont imposées rendent absolument impossible. La multiplicité des événemens est telle, le nombre des personnes est si considérable, qu'il faudroit une douzaine de pages,

pour extraire, d'une manière intelligible, ces quatre petits volumes. Il est fâcheux sans doute, que, par les motifs que nous venons de faire connoître plus haut, l'auteur ait été obligé de renfermer tant d'aventures dans un anssi petit espace : il s'est ôté à lui-même, comme nous l'avons déjà remarqué, le plus grand charme de ces sortes de lectures, cet art des développemens, si nécessaire pour attacher l'attention, légitimer la vraisemblance, et produire un véritable intérêt.

Nous nous bornerons donc à dire que, lorsque la mère de *Sylvestre*, *Amélie*, étoit enceinte de ce premier enfant, on vint inconsidérément lui annoncer la mort de son époux. Cette nouvelle, qui se trouva fausse, n'en opéra pas moins la plus terrible des révolutions sur l'esprit d'*Amélie ;* elle en perdit la raison ; et ne la recouvra jamais entièrement depuis. C'est pour essayer de la distraire, que la famille entreprend différens voyages. Malgré cet état, un ancien amant d'*Amélie* veut l'enlever. Le jeune *Sylvestre*, à peine âgé de douze ans, tue l'un des ravisseurs, en défendant sa mère. Pour se mettre à l'abri du ressentiment du marquis de S... auteur de ce complot, il fallut passer en Hollande, où *Amélie* inspire aussi, malgré sa démence, une vive passion à un

prince. Pour la mettre à l'abri de ses poursuites, on se rend en Angleterre, où les événemens se multiplient à l'infini. La famille revient ensuite en France, pour solliciter sa grâce, et la restitution de ses biens, qui avoient été confisqués. Malgré la protection de *Madame*, seconde épouse de *Monsieur*, frère unique de *Louis XIV*, elle ne peut y réussir, et passe en Espagne, où d'autres aventures, l'attendent; puis en Italie, puis en Provence, puis revient à Paris, etc. *Sylvestre* perd successivement tous ses parens; mais son grand âge ne lui ôte point le goût des voyages : il se rend en Allemagne, en Prusse, en Russie, passe à Londres, et revient finir ses jours en France, où il s'entoure des corps de tous les êtres qui lui furent chers, et qu'il réunit dans une même sépulture.

On pense bien qu'il est difficile de soutenir l'attention au milieu de ces déplacemens continuels; et d'attacher le lecteur à tant de personnages errans, dont aucun n'est vraiment intéressant. On voit, trop à découvert, le but de l'auteur, qui a été de faire passer en revue tous les hommes fameux en Europe, à cette mémorable époque. Il met son héros en relation avec Boërhave, Leibnitz, Pope, Louis XIV, M. le Régent, M. d'Argenson, Despréaux, Racine, Fontenelle, etc., etc.; et tous ces grands

noms soutiennent l'Ouvrage, parce que les hommes célèbres qui les ont portés, y sont, en général, assez bien peints.

Ce Roman, sous le rapport du style, sort de la classe ordinaire des ouvrages de cette nature. Il est fort de choses, écrit d'un style soutenu, et l'on voit qu'il sort de la plume d'un homme profondément instruit, et fort au-dessus de la sorte de talent nécessaire aux écrits de ce genre. Mais, plus ce style est en général estimable, plus on est fâché d'y trouver des expressions que le goût réprouve, ou des négligences impardonnables. Nous croyons devoir relever quelques-unes de ces fautes parmi celles qui nous ont le plus choqués; ainsi nous blâmerons sans ménagement : *Respirer à grands coups de poumons; des beautés voluptueuses qui renouvellent toutes leurs relations avec la Nature; les couleurs de l'indéfectible vérité; l'unisson des vertus originaires qui l'emportent sur des vices et des travers d'emprunt; un Crispin en calotte rouge; le ridicule, bourreau domestique des Français; la palingénésie du sentiment; une saison de récolte au sens moral; un mausolée qui dit à la piété qu'il couvre des morts*, etc., etc. Il sera facile à l'auteur de faire disparoître, dans une seconde édition,

ces phrases recherchées, qui déparent son style ; et nous l'estimons assez, pour croire acquérir quelques droits à sa reconnoissance, en les lui indiquant.

M. de *Maimieux*, connu par d'importans ouvrages (*), et qui cultive avec succès les plus hautes sciences, attache sans doute peu d'importance au succès d'une production qui n'est que le délassement d'un homme d'esprit. Mais, malgré ses défauts, que nous n'avons pas cru devoir dissimuler, ce Roman nous paroît devoir être recherché, et lu avec avec plaisir. La multiplicité des événemens ne nuit point à la clarté de l'Ouvrage ; tout ce qui se rattache à l'histoire du siècle de Louis XIV et de la Régence, offre le caractère de la vérité ; et ces grands hommes soutiennent l'attention du lecteur ; enfin, le grand nombre de réflexions, tantôt piquantes, tantôt profondes, tantôt neuves, et presque toujours exprimées d'une manière originale, dont la narration est semée, atteste un écrivain vraiment philosophe, dans la plus favorable acception de ce mot : car, la religion, les convenances politiques et

(*) Voyez l'Extrait de l'*Homme d'Etat*, considéré dans Alexandre Sévère, page 46 de ce second volume.

les vrais principes de la morale, sont toujours respectés dans cet écrit. Si l'auteur, au contraire, eût appartenu à cette secte impie et perturbatrice qui s'honoroit aussi du beau nom de philosophique, et à laquelle la France doit le principe de tous ses maux, il n'auroit fait, comme tant d'autres, servir le cadre de son Roman qu'à enchasser des outrages contre la divinité, les rois, et les vertus sociales. L'on n'a que trop abusé de ce moyen pour répandre ces poisons dangereux qui ont infecté notre malheureuse patrie; et qui en corrompant, sans ressource, la génération actuelle, ont préparé la perte de la génération qui s'élève. Tel qui n'ouvriroit point un livre philosophique, dévore un roman avec avidité, et gâte ainsi son cœur et son esprit, en croyant n'amuser que son imagination; déplorable secret, et dont l'invention en incontestablement due à la fin du dix-huitième siècle!

Il résulte de ces observations, que *Sylvestre* est un Ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec la foule de romans insignifians dont nous sommes inondés. Il demande à être lu avec réflexion; et c'est alors seulement, qu'on pourra l'apprécier comme il mérite de l'être.

HISTOIRE DU THÉATRE FRANÇAIS, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la réunion générale ; *par* C. G. Etienne *et* A. Martainville. 4 *vol. in*-12 *de plus de* 200 *pages chacun, ornés de* 4 *portraits. Prix*, 6 *fr. et* 8 *fr. franc de port. A Paris, chez* Barba, *Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français, n°.* 51. *An X.* — 1802.

EXTRAIT.

LE goût du spectacle est devenu si général, et le Public prend un intérêt si vif à tout ce qui concerne les comédiens, qu'une Histoire du Théâtre Français pendant la Révolution, ne pouvoit manquer d'être reçue avec plaisir, et lue avec avidité. Cette époque sanglante et désastreuse de notre histoire (à laquelle le Gouvernement actuel a si heureusement mis fin), en bouleversant toutes nos anciennes institutions, n'a point épargné la Comédie Française, c'est-à-dire celle qui touchoit de plus près aux plaisirs du Public, et à la gloire dramatique de la Nation française. Depuis long-temps même un grand nombre de voix intéressées s'étoit élevé contre le privilége exclusif du Théâtre Français ; comme si l'expérience que l'on

avoit faite d'une seconde troupe française, sur le Théâtre Italien, qui s'éteignit d'elle-même par suite de sa médiocrité, n'avoit pas prouvé en faveur d'un théâtre unique! Il est vrai que les Comédiens français avoient seuls le droit de jouer les pièces de leur répertoire; mais on feignoit d'oublier que ce répertoire étoit leur propriété; que toutes les pièces qui le composoient, avoient été payées par eux aux auteurs, et leur appartenoient exclusivement, selon des réglemens enregistrés au parlement, et qui avoient force de loi. Cette vérité étoit si évidente, que ce n'est que lorsque l'Assemblée dite constituante eut déclaré aux propriétés une guerre à mort, qu'elle rendit commune à tous, celle des Comédiens français: une injustice aussi révoltante pouvoit seule les dépouiller d'un privilége d'autant plus sacré aux yeux de la justice, qu'il n'étoit au fond, que la possession légitime d'un bien acquis et payé par eux et par leurs prédécesseurs.

Il nous semble que les auteurs de cette Histoire, qui paroissent, en général, tenir aux bons principes, auroient dû insister plus longtemps sur celui-ci; s'attacher à le faire valoir, et ne pas se laisser entraîner par l'influence de quelques auteurs, que le désir d'être joués rendoit peu délicats sur les moyens d'y parvenir;

et qui, sourds à la voix de la justice, n'entendoient que celle de leur amour-propre et de leur intérêt.

Quoiqu'il en soit, MM. Etienne et Martainville nous tracent, en peu de mots, dans une très-courte préface, le plan et les motifs de leur Ouvrage. Donner un historique rapide de tout ce qui s'est passé au Théâtre Français depuis Pâques 1789, historique qui comprend l'analyse des pièces nouvelles, et le résultat des débuts; faire connoître les longues persécutions dont les comédiens furent sans cesse l'objet et les victimes, pendant les cinq premières années de la Révolution; et rendre un hommage mérité au courage, à la noble conduite et à la fermeté de ces artistes estimables, etc., telles paroissent avoir été les intentions des auteurs de cette Histoire. S'ils eussent rempli ce plan dans toute son étendue, cet Ouvrage, au lieu de quatre volumes fort minces, en eût pu occuper une douzaine de très-épais : aussi n'ont-ils prétendu donner ici que de simples apperçus, plus faits pour éveiller la curiosité, que pour la satisfaire. Cependant ces apperçus, présentés avec ordre, suffisent pour les gens du monde, qui n'ont que peu d'instans à consacrer à la lecture; quant aux véritables amateurs du théâtre, qui, non contens de ces notes fugitives, vou-

droient des détails circonstanciés de tout ce qui s'est passé à la Comédie française pendant cette désastreuse époque, ils pourront consulter les mémoires du temps, et surtout interroger les souvenirs contemporains. Ces faits sont encore trop présens à l'esprit d'un grand nombre de personnes, pour craindre qu'ils soient perdus pour l'avenir.

On sent qu'il est difficile d'analyser cette Histoire, qui n'est elle-même qu'une compilation de plusieurs ouvrages périodiques, qui en ont fourni aux auteurs presque tous les matériaux. On suit, avec un vif intérêt, cette chaîne d'événemens rapides qui lia la destinée des Comédiens français à celles de la France. La Révolution fut le signal de leurs malheurs et de leur destruction ; et le premier Théâtre de l'univers ne pouvoit survivre à l'anéantissement de tous les monumens littéraires et politiques dont s'honoroit alors notre patrie. Il renfermoit d'ailleurs, dans son sein, des principes de destruction : plusieurs de ses membres, dont la conduite est une tache ineffaçable, après avoir excité, pendant plus de trois années contre lui, des tempêtes sans cesse renaissantes, et qui mirent plus d'une fois en danger la vie des comédiens les plus estimables, quittèrent tout-à-coup leurs camarades ; et, ne rougissant pas

d'élever autel contre autel, fondèrent un second théâtre, du sein duquel partirent depuis, tous les traits lancés contre le Théâtre Français. Enfin, la Comédie Française, incarcérée en masse le 3 septembre 1793, se vit pendant onze mois, sous la hache révolutionnaire, à laquelle elle n'échappa que comme par miracle. Quelques uns de ses membres ne purent racheter, pendant cette époque, leur vie et leur liberté, qu'en passant sur ce théâtre rival, devenu l'unique ; et qu'en se rendant ainsi les associés de leurs plus mortels ennemis....

Tirons le rideau sur ces scènes terribles, qui sont rapportées, dans cette Histoire, avec une impartialité qui n'empêche pas d'en apprécier toute l'horreur. On voit que les auteurs, en rappelant ces douloureux souvenirs, comme historiens, n'ont rien négligé pour mettre un baume sur ces plaies profondes, qui paroissent cicatrisées aujourd'hui. Dieu veuille qu'elles ne se rouvrent jamais !

Mais, s'ils ont usé de beaucoup de réserve dans le récit de ces circonstances, ils ne dissimulent pas, au moins, leur indignation contre cette foule de pièces révolutionnaires qui déshonorèrent pendant si long-temps nos théâtres, et principalement celui de la République, qui les faisoit succéder rapidement l'une à l'autre ;

et dont elles formoient le principal répertoire. Ces horreurs dégoûtantes sont extraites ici, avec assez d'exactitude ; et leurs auteurs signalés, c'est-à-dire nommés ; ce qui suffit pour leur éternel déshonneur. Plusieurs écrivains qui croyoient ces lâches forfaits oubliés, ne seront pas satisfaits, sans doute, de les voir consignés dans cette Histoire ; mais, c'est une justice qu'il étoit utile de faire, pour rabaisser certains amours-propres, et pour mettre en garde contre certaines réputations.

L'Histoire du Théâtre de la République, depuis le moment où il rivalisa avec le Théâtre Français, fait partie de cet Ouvrage, qui se termine à l'époque où les deux troupes, plutôt rassemblées que réunies, forment l'établissement dramatique, connu aujourd'hui sous le nom de Théâtre Français de la République ; et qui renferme les sujets les plus distingués parmi un grand nombre de médiocres.

Deux tables, l'une des pièces, l'autre des noms propres (dont beaucoup sont défigurés, ce qui est impardonnable, car il n'est pas permis d'ignorer l'orthographe des noms d'un homme de lettres et d'un comédien), terminent le quatrième volume ; et seront utiles, pour trouver ce qu'on voudra chercher dans cette Histoire, qui n'offre aucune division. Les

portraits de *Brizard*, de *Des Essarts*, de *Préville* et de Mlle. *Joly*, sont placés à la tête de chacun des volumes. Le dernier nous a paru le plus ressemblant des quatre.

Il s'est glissé, dans cette Histoire, plusieurs erreurs, soit de dates, soit de faits. Nous croyons devoir en relever quelques-unes, afin de mettre les auteurs dans le cas de les rectifier dans une nouvelle édition; car le principal mérite de ces sortes d'ouvrages, c'est l'exactitude.

Page 10 du premier volume, on fait débuter *La Rive*, pour la seconde fois, en 1779. Cela eût été difficile, puisqu'il étoit reçu depuis 1775, immédiatement après son second début: son premier eut lieu le 3 décembre 1770.

Page 29, on présente M. *de Fontanelle* comme l'un des rédacteurs du Mercure de France, auquel il n'a jamais travaillé: c'est la Gazette de France qu'il rédigeoit.

On attribue, page 77 du tome 2e., la petite comédie de *Minuit* à M. *Dézaudrais*: elle est de M. *Chapt des Audras*; erreur qu'il est d'autant plus utile de relever, qu'il existe un écrivain du nom de *Dézaudrais*.

On lit, page 49 du 3e. volume, que la *Veuve du Malabar*, *rejetée* en 1768, reparut glorieusement en 1780: c'est le 30 juillet 1770, qu'elle fut jouée pour la première fois, avec

un succès médiocre il est vrai, mais qui n'étoit point une chûte. La preuve s'en trouve dans sa reprise même : on ne reprend point une pièce tombée.

Page 85 du même volume, on dit que c'est en 1773 que les *Fausses Confidences* furent données au Théâtre Italien : c'est 1736 qu'il faut lire ; ce qui est fort différent, et ce qu'il n'étoit pas permis à un historien d'ignorer.

On trouve, page 175 du tome 4°., que le *feu* duc d'Orléans s'amusoit à briser les reverbères, et à détrousser les passans sur le Pont-Neuf : ce terme de *feu*, dont l'auteur paroît ignorer la véritable signification, donneroit à croire qu'il est ici question du dernier duc d'Orléans, mort en 1793 (et dont la mémoire est chargée d'assez de crimes, pour qu'on puisse se dispenser de lui en prêter d'étrangers); tandis qu'il s'agit de *Gaston d'Orléans*, frère de Louis XIII, auquel quelques historiens ont fait le second, seulement, de ces reproches; car, quant aux réverbères, il n'en existoit point alors dans les rues de Paris, pas même de lanternes. Ces dernières datent de 1666 ; et les reverbères, tels que nous les voyons aujourd'hui, de 1769, sous la lieutenance de police de M. de Sartine, à qui la capitale doit tant d'établissemens utiles.

L'auteur, en parlant, page 95 du même vo-

lume, de *la Prude* de M. *le Mercier*, dit qu'une pièce du même titre, jouée à l'hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens, et dans laquelle on crut reconnoître madame *de Maintenon*, fit fermer ce spectacle pendant plus de deux ans. Le fait est que *la fausse Prude* est de 1697; que les Comédiens Italiens furent alors renvoyés de France, et n'y reparurent qu'en 1716, sous le Régent; ce qui fait dix-neuf ans, au lieu de deux.

Page 192 du même volume, on dit que *Beaumarchais*, pour se consoler avec les Muses, du mauvais succès de son procès contre M. *Goëzmann*, donna, au Théâtre Français, *les Deux Amis: les Deux Amis* furent joués en 1770; et le procès contre M. *Goëzmann* date de 1773 seulement.

Page 194, on lit que le même écrivain fut conduit à St. Lazare, dont il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois. Le fait est qu'il n'y resta que quelques jours; et c'étoit déjà trop.

Les Auteurs auroient même pu citer à ce sujet une anecdote fort connue, et qui contribua à abréger cette odieuse détention, qui jeta les premières semences de la haine des gens-de-lettres contre la Cour. Le Roi demanda à l'un des Seigneurs qui vivoient dans son intimité, ce

que l'on disoit à Paris, de l'incarcération de Beaumarchais, à Saint-Lazare. *Sire, l'on n'en rit déjà plus*, répondit avec courage ce courtisan. Le Roi ne répliqua rien, mais Beaumarchais fut élargi le lendemain.

Page 196, en parlant du même *Beaumarchais*, l'auteur assure que lorsqu'il revint en France, après le 9 thermidor an 2, il étoit déjà accablé des infirmités de la vieillesse. La vérité est, qu'à un peu de surdité près, il n'avoit aucune infirmité, et jouissoit même d'une vigueur et d'une fraîcheur très-remarquables; ce que l'auteur de cet Extrait, qui l'a très-particulièrement connu, peut attester: le genre de sa mort, même, prouve qu'il n'étoit rien moins qu'infirme et valétudinaire.

Ces légères inexactitudes n'enlèvent rien au mérite de l'Ouvrage, et nous devons dire, en finissant, qu'il est tout à la fois instructif, intéressant et amusant; et que tous ceux qui veulent être au fait des derniers événemens du Théâtre Français, ne peuvent se dispenser d'acquérir cette Histoire, dont les jugemens sont, en général, fort sages, et le style assez pur. On en fait en ce moment une seconde édition, et nous n'en sommes pas surpris.

Mon

MON HABIT MORDORÉ, ou Joseph et son Maître ; *par* A. H. Kératry, *avec cette épigraphe* :

> Je ne le mis jamais qu'à contre-temps ; et, dans l'esprit des personnes en place, il me rendit de très-mauvais services, que je pourrai vous raconter un jour. *Extrait du Voyage de 24 heures, chap. de l'Habit mordoré.*

2 *vol. in*-12, *d'environ* 250 *pages chacun. Prix*, 3 *fr.* 60 *cent.*, *et* 4 *fr.* 60 *cent. franc de port par la poste. A Paris*, *chez* Maradan, *Libraire*, *rue Pavée Saint-André-des-Arcs*, *n°.* 16. *An X.* — 1802 (*).

EXTRAIT.

LE succès prodigieux qu'ont obtenu, en France, les ouvrages de *Sterne*, nous en a valu une foule d'imitations, dont bien peu méritent d'être citées, lorsqu'on les compare à l'auteur anglais. Il ne suffit pas en effet, pour s'en rap-

(*) On trouve chez le même libraire, le *Voyage de* 24 *heures*, 2 vol. in-12. Prix, 2 fr. ; et *les Voisins dans l'Arcadie*, poëme traduit du grec, 2 vol. in-18. Prix, 2 fr. ; ouvrages du même auteur. Nous avons fait connoître le dernier dans cet Alambic, tome Ier. page 293.

procher, de choisir un sujet vulgaire ; de le quitter et de le reprendre à chaque instant ; de divaguer sans cesse ; et de coudre ensemble des lambeaux de morale ou de sentiment plus ou moins hétérogènes. Le grand mérite de *Sterne* est d'abord un ton d'originalité qui ne s'imite point ; un grand fond de sensibilité, d'autant plus vraie qu'elle part toujours du cœur; beaucoup de finesse dans les pensées, mais de cette finesse qui est toujours juste et jamais alambiquée ; un fond inépuisable d'esprit naturel, don de la Nature, et que rien ne peut suppléer ; enfin, une manière d'écrire tellement simple, qu'on croit que l'auteur laisse errer sa plume, au lieu de la conduire. C'est ainsi qu'on persuade ; car, le lecteur reçoit, sans défiance, ce qu'on lui présente sans efforts ; et son ame est ouverte à toutes les sensations, lorsqu'on les fait naître en lui, sans paroître y songer.

Telle est, à ce que nous croyons, l'espèce de mérite qui distingue le Voyage sentimental et Tristram-Shandy. Nous mettons, cependant, le premier de ces deux Ouvrages fort au-dessus de l'autre, qu'il faut être Anglais pour goûter dans toutes ses parties, et pour avoir la clef du plus grand nombre de ses chapitres ; au lieu que le premier parle un langage bien plus universellement entendu : mais, tous deux sont des

productions pleines de grâces, d'esprit, de sel et de sentiment ; elles excitent à chaque instant, et souvent dans la même page, la gaieté, la tristesse et les plus douces émotions : une larme est retenue par un sourire ; et cette alternative continuelle de sensations si différentes, n'est pas un des moindres charmes de cette attachante lecture.

Tel est l'écrivain que M. *de Kératry* paroît s'être proposé pour modèle ; et il faut convenir que de tous les imitateurs de *Sterne*, il est celui qui semble s'en être le plus rapproché, parce qu'en travaillant dans son genre, il ne cesse pas d'être lui-même original. L'*Habit mordoré* n'est donc point un Roman ordinaire : ce qui tient à cet habit, acheté quarante-huit francs à la friperie, reconnu par un seigneur, pour lui avoir été dérobé par son valet-de-chambre, et refusé par lui lorsque l'auteur veut le lui renvoyer, mis enfin à l'écart pour ne plus servir, n'occupe que peu de pages dans ces deux volumes, et pouvoit être raconté dans quelques lignes. Mais, les incidens multipliés qui naissent d'un fond aussi léger ; la foule de réflexions piquantes, originales que ce cadre amène ; la morale douce, plaisante, noble, indulgente ou satirique, qui découle si naturellement du sujet ; les caractères tracés d'après

nature, qui passent successivement en revue, et dont chacun porte une physionomie toute particulière ; les détails enjoués, même un peu libres, mais jamais indécens, qui viennent se mêler à cette morale ; une critique aussi juste que douce de nos ridicules et de nos vices ; enfin, un style qui prend toujours la couleur du tableau, et qui ne manque jamais de nerf, de correction ni de simplicité ; tout atteste dans l'auteur, un homme de beaucoup d'esprit, et un écrivain qui mérite d'être distingué.

L'Histoire de Joseph n'est pas moins intéressante que celle de l'*Habit*, à laquelle elle est liée avec beaucoup d'art. Ce Joseph est un valet honnête et simple, très-attaché à son maître, et tel par conséquent, qu'on n'en retrouve plus guères ; il raconte ses aventures, qui n'ont rien d'extraordinaire, mais dont la simplicité touchante va droit au cœur. Nous croyons cependant que son style, dans ce récit, est un peu trop relevé ; et surtout, qu'il ne s'accorde pas toujours avec le caractère que l'auteur lui a donné dans le premier volume ; mais, au moins, son excellent cœur et son sincère attachement pour son maître, ne se démentent jamais. La manière dont celui-ci l'a pris à son service, sur la place de Louis XV, est vraiment attendrissante : c'est un des meilleurs morceaux du second volume.

Il seroit difficile de faire un choix dans les quatre-vingt-quatorze chapitres que renferme l'*Habit mordoré ;* car, tous contiennent des choses agréables ; sont d'une excellente facture, et d'une couleur presque toujours vraie. Parmi les plus *gais*, nous avons distingué *la Messe de Noël*, et le suivant ; l'*Histoire de sœur Luce*, tourière de l'Abbaye de la Joie, en Bretagne ; *Machicoulis*, *etc.* Parmi les plus touchans, *la Médaille* et *les Marionnettes*; parmi les plus originaux, *l'Homélie*; *des Rapports de l'auteur avec J. J. Rousseau*, *Sterne*, et le général *Moreau*; le journal de *son voyage à Londres*, dont le dénouement imprévu cause une surprise fort singulière ; et le 39e. du tome second, qui est un chapitre absolument dans le goût de *Sterne*, et fait pour entrer dans Tristram-Shandy. La manière dont ce chapitre est amené est aussi piquante qu'ingénieuse.

Nous regrettons fort que le grand nombre de productions que nous avons entrepris d'analyser dans cet Alambic, ne nous permette pas de citer quelques passages de ce charmant Ouvrage: ces citations justifieroient nos éloges, et prouveroient qu'ils sont même fort au-dessous du mérite d'un livre dont le succès ne peut qu'aller en augmentant ; et dont les éditions, sans doute, se multiplieront avec rapidité.

Mais, nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en extraire deux ou trois pensées ingénieuses, et qui nous ont paru aussi courtes que bien exprimées. « Nous ressemblons tous, en ce monde, à » des serviteurs qui ont rencontré par hasard, » une bonne condition, et qu'un accident im- » prévu met tout-à coup sur le pavé.—L'arbre » de la science se cultive dans la solitude; mais » il aime à fleurir au grand jour. — Nous tou- » chons à l'époque où il sera plus facile de trou- » ver dans le beau sexe, l'auteur d'un roman » que d'une paire de bas. »

Nous nous abstiendrons de faire remarquer quelques fautes légères de style, échappées à l'attention de l'auteur, et qui tirent d'autant moins à conséquence, qu'on voit qu'il manie sa langue en écrivain exercé, et qui en connoît bien les ressources; nous nous contenterons de relever une petite erreur, qui même appartient sans doute au prote, plutôt qu'à l'auteur, qui ne peut ignorer que Catherine de Médicis étoit la femme de Henri II, et non point d'Henri III; et que ce dernier des Valois n'eut jamais d'autre épouse que Louise de Lorraine.

Dire que ce Roman sort des presses de *Guilleminet*, c'est annoncer malheureusement, qu'il renferme un grand nombre de fautes, échappées à un Errata beaucoup trop

court, et qui lui-même est inexact. Nous sommes fâchés d'avoir, aussi souvent, les mêmes reproches à adresser à cet imprimeur, pour lequel le libraire *Maradan* montre une prédilection que celui-ci ne s'empresse en aucune manière de justifier ; mais ce n'est, en vérité, pas notre faute.

L'HABIT mordoré nous a inspiré un vif désir de connoître le Voyage de vingt-quatre heures, de M. de Kératry, auquel même il renvoie souvent ici ; et quoique nous ne lisions guères d'autres romans que ceux dont nous sommes obligés de rendre compte, nous n'avons eu qu'à nous féliciter d'avoir cédé à cette tentation. Le Voyage de vingt-quatre heures est une production pleine de grâce, de sentiment et d'esprit. Le cadre en est tout aussi unique celui de l'Habit mordoré; mais l'intérêt n'en est ni moins doux ni moins agréable ; les portraits sont simples, grâcieux et tracés d'après nature, etc. Enfin, ce petit Roman respire, d'un bout à l'autre, l'amour de la vertu ; et l'on y trouve une suite de principes et de réflexions qui honorent également l'ame et l'esprit de son aimable auteur.

LYCÉE, ou Cours de Littérature ancienne et moderne ; *par* J. F. La Harpe ; *avec cette épigraphe :*

Indocti discant, et ament meminisse periti.

14 *volumes in*-8°. *de* 4 *à* 500 *pages chacun. Prix, broché,* 63 *fr. A Paris, chez* Agasse, *Imprimeur-Libraire, rue des Poitevins, n°.* 18. *An VII et an VIII.*

PREMIER EXTRAIT.

DE tous les monumens élevés depuis plus d'un demi siècle, à la gloire des Lettres, celui-ci est déjà regardé comme l'un des plus solides et des plus brillans tout ensemble, quoiqu'il ne soit pas encore terminé. C'est là, ainsi que nous l'apprend l'épigraphe, que l'ignorant peut s'instruire, et l'homme éclairé jouir de ses souvenirs ; l'auteur ayant le soin de se mettre à la portée de l'un, sans se montrer jamais indigne de l'autre. C'est là, surtout, que les gens du monde peuvent puiser sans étude, sans peine, et presque sans aucune contention d'esprit, les notions les plus justes sur la Littérature grecque et romaine, et des connoissances approfondies sur la nôtre. En suivant M. de la Harpe, ils

ne craindront jamais de s'égarer, parce que tous ses jugemens sont dictés par le goût le plus éclairé et le plus juste, la critique la plus impartiale et la plus saine, et le tact le plus délicat et le plus exercé. Ce *Cours* suppose dans l'auteur d'immenses lectures, des connoissances extrêmement multipliées, et une vie, toute entière, consacrée au travail. C'est le résultat de profondes études, et de discussions lumineuses; cependant, l'érudition ne s'y fait jamais trop appercevoir; et la sécheresse en est constamment bannie. L'auteur a senti qu'écrivant, principalement, pour les gens du monde, il lui falloit, presque toujours, se borner à effleurer ce qu'il étoit si bien en état d'approfondir; ne leur offrir, le plus souvent, que des résultats; présenter toutes les connoissances sous leur point de vue le plus agréable et le plus séduisant; et n'oublier jamais cet art, si difficile, de stimuler les lecteurs superficiels et blasés, de manière à leur faire parcourir, sans qu'ils s'en doutent, les routes les plus épineuses du savoir.

C'est en pratiquant cette méthode, que l'auteur est parvenu à produire un ouvrage didactique, qui a déjà quatorze volumes, et qu'on lit avec autant d'avidité qu'un Roman; où l'amour-propre du lecteur se trouve toujours à son

aise, parce que l'auteur a plutôt l'air de causer avec lui, pour lui rappeler ce qu'il sait, que de faire un livre, pour lui expliquer ce qu'il ignore ; enfin, dont le charme entraînant est tel, qu'on se trouve souvent aux dernières pages d'un volume, en croyant n'être qu'au commencement ; illusion qui, jusqu'à ce jour, avoit été réservée aux seuls ouvrages enfans de l'imagination, et faits pour l'égarer et s'égarer avec elle.

L'auteur nous apprend, dans sa préface, que cet Ouvrage, que sans les circonstances il n'auroit peut-être jamais songé à entreprendre, est le résultat des leçons de Littérature qu'il a données, pendant près de dix années, au Lycée ; établissement fondé en 1786, par MM. de Montmorin et de Montesquiou, et d'autres amateurs des Lettres ; et le seul peut-être, qui, après avoir traversé les orages de notre sanglante et destructive Révolution, existe encore sur ses anciennes bases. C'est là que les gens du monde des deux sexes et des plus qualifiés, se rendoient en foule, pour prendre une teinture des Sciences et des Lettres, dont chaque partie étoit professée par des hommes d'un mérite reconnu. M. de la Harpe y occupoit la chaire de Littérature, qui ne pouvoit, assurément, être mieux remplie ; et ce sont ses Le-

sons qui font la base de cet Ouvrage. Mais, l'on pense bien qu'il a dû les refondre et les retravailler avec soin, avant d'en former ces volumes : les cahiers d'un professeur ne sont, le plus souvent, que des notes pour aider sa mémoire ; et il y a loin de là à un corps d'ouvrage soigné dans toutes ses parties, avec une attention remarquable, et écrit avec une pureté, une élégance, et surtout un ton persuasif, bien faits pour exciter, tout-à-la fois, l'intérêt et l'admiration.

L'introduction renferme, sur l'art d'écrire, des notions, dont c'étoit bien ici la place. L'auteur démontre, en peu de mots, la réalité de cet art, que si peu de gens possèdent, quoique tant d'hommes et même de femmes se mêlent de l'exercer, et qui naquit avec les besoins de la politique et de l'éloquence. Il nous apprend la véritable acception des mots *goût* et *génie*, si mal encore, quoique si souvent définis ; et, c'est par des exemples tirés de nos meilleurs écrivains (c'est-à-dire de ceux qui connoissent le mieux la valeur des termes, ce qui est l'un des plus grands secrets de l'art d'écrire), qu'il fixe cette acception. Il termine cette Introduction, chef-d'œuvre de goût et de précision, et bien digne d'être méditée par les gens de Lettres, comme par les gens du monde, par

ces jolis vers de Voltaire, très-dignes de figurer à la tête d'un Cours de Littérature :

S'occuper, c'est savoir jouir ;
L'oisiveté pèse et tourmente ;
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

La première partie de ce Cours est consacrée aux Anciens ; elle est divisée en trois Livres, dont le premier a pour objet la Poèsie. L'auteur entre en matière par une analyse claire, succincte et très-bien raisonnée de la Poétique d'Aristote, et du Traité du sublime de Longin, dans laquelle il pose les véritables bases du style poètique, sur lesquelles si peu de gens, même instruits, sont d'accord : cette analyse remplit les deux premiers chapitres. Dans le troisième, il compare notre langue avec les langues anciennes ; et fait voir combien, auprès de celles-ci, elle est pauvre et stérile. Dans une analyse faite avec beaucoup d'art, du mécanisme de la construction, il nous prouve comment l'inversion nous étant presque toujours défendue, notre poèsie manque aussi, presque toujours, des grâces et de l'harmonie qu'on admire dans la poèsie grecque et latine. Le chapitre quatrième traite de la Poèsie épique, et d'abord de l'épopée chez les

Grecs ; ce qui amène une analyse pleine de goût de l'Iliade et de l'Odyssée. L'auteur passant ensuite à l'épopée latine, s'étend sur Lucain, dont il discute les beautés et les défauts, en homme de goût, et doué d'un tact très-sûr. Ce chapitre est terminé par un appendice sur Hésiode, Ovide, Lucrèce et Manilius, considérés comme poëtes épiques ; et dont les ouvrages y sont dignement appréciés. La tragédie est l'objet du cinquième chapitre ; l'auteur nous donne d'abord, une idée générale de ce qu'étoit le théâtre chez les anciens ; il nous entretient ensuite, successivement, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. L'analyse critique et comparée de leurs principales pièces, jette d'autant plus d'intérêt sur cette discussion, que l'auteur a soin de rapprocher les imitations que nos grands écrivains ont fait de ces premiers modèles. Lorsqu'il veut faire connoître le texte grec, il le traduit lui-même, en vers français ; et ces versions aussi élégantes que fidelles, ne sont pas la partie la moins intéressante de ce tableau, mis ainsi à la portée de tous les lecteurs.

La Comédie fait le sujet du chapitre sixième, par lequel commence le tome second. Ce chapitre est divisé en deux sections ; l'une comprend la comédie grecque ; et l'autre la co-

médie latine. L'auteur, dans la première, analyse les pièces d'Aristophane, dont onze seulement sont parvenues jusqu'à nous. L'on sait jusqu'à quel excès ce poëte avoit porté cet art, qui, dans ses mains hardies, devint l'arme sanglante de la satire. Quant à Ménandre, aucun de ses ouvrages n'a été conservé ; il ne nous est connu que par ce que les Anciens nous en ont appris. Il n'y a point eu, à proprement parler, de véritable comédie latine, les Romains n'ayant jamais, dans leurs pièces, peint que les mœurs grecques. Cela n'empêche pas que Plaute et Térence ne se soient immortalisés dans cet art ; le premier, par la gaieté de ses sujets ; le second, par la pureté de son style. Nos auteurs comiques leur ont l'obligation de plus d'un bon ouvrage. Molière doit à Plaute l'Avare et Amphitrion ; et à Terence, l'Ecole des Maris. Regnard a emprunté au même poëte ses Menechmes ; et Baron (ou plutôt le Père La Rue, sous son nom) a traduit, avec succès, l'Andrienne de Térence. Il est glorieux pour nous, de penser que, dans ces imitations, Moliere et Regnard ont surpassé de beaucoup leurs modèles.

Le chapitre septième, également divisé en deux sections, traite de la Poésie lyrique, chez les Grecs, et chez les Romains. Pindare et

Anacréon sont les seuls poëtes grecs, en ce genre, dont les vers nous ayent été transmis. L'auteur nous donne plusieurs imitations du premier, en vers français; et des détails intéressans sur l'autre. De tous les Lyriques latins, Horace est le seul dont le temps ait respecté les ouvrages. L'auteur s'étend, avec complaisance, sur cet immortel écrivain, tout à la fois grand poëte, et philosophe aimable; et dont les écrits sont le compagnon le plus ordinaire des gens de Lettres. Il rapporte quelques imitations, faites en notre langue, des différens genres de poèsie d'Horace; et qui, malgré leur mérite, prouvent la supériorité de ce grand homme, que Despréaux seul a surpassé parmi les modernes.

La poèsie pastorale et la Fable forment le sujet du chapitre huitième, que cette division partage naturellement en deux sections. Théocrite, Bion et Moschus chez les Grecs, et les Eglogues de Virgile, voilà ce que les Anciens nous ont transmis dans ce genre. Quant à la Fable, il ne nous reste d'eux qu'Esope, le père et le modèle de tous les fabulistes, et Phèdre, son excellent imitateur. L'auteur caractérise en peu de mots ces écrivains, et rapporte quelques fragmens de Bion, traduits par Chabanon, et qui prouvent combien ce poëte avoit de délicatesse dans les idées.

La Satire fait le sujet du chapitre neuvième. Il ne nous est rien parvenu des Grecs, en ce genre. Un parallèle plein de goût, d'Horace et de Juvenal, fera lire avec beaucoup de plaisir la section première. L'auteur justifie, d'après M. du Saulx, le dernier de ces poëtes, des reproches qu'on lui a faits ; et le fragment de son traducteur, qu'il rapporte, est un morceau très-bien pensé et très-bien écrit. Mais l'impartialité qui dirige notre auteur, ne lui permet point de passer sous silence les défauts de Juvenal. Tout ce qu'il dit d'Horace est plus intéressant encore. Il s'attache à prouver, et prouve en effet, que ce grand poëte n'étoit rien moins qu'un courtisan, comme on l'a trop souvens répété. Il se trouve même, qu'en dépit de la réputation qu'on a faite à ces deux auteurs, Horace fait l'éloge de la liberté, beaucoup plus souvent que Juvenal ; et qu'il étoit, au fond, meilleur républicain. Perse et Petrone sont le sujet de la seconde section. Nous avons une très-bonne traduction du premier, si souvent obscur, que l'on doit à M. Sèlis, et que l'auteur cite avec éloge. Il ne nous reste guères, de Petrone, que des fragmens recueillis en différens temps, sous le nom de Satire de Petrone ; et son Conte de la Matrone d'Ephèse, si agréablement imité par La Fontaine. La section troi-

sième

sième nous dit un mot de l'épigramme et de l'inscription, et en rapporte plusieurs tirées de l'Anthologie et de Martial, traduites en vers français. La précision et la finesse caractérisent ces petits morceaux.

Le chapitre dixième a pour objet l'Elégie et la Poèsie érotique. Les Latins ont été, dans ce genre, comme dans tous les autres, imitateurs des Grecs ; mais les modèles ayant péri, les imitateurs sont devenus, pour nous, des originaux, et des originaux révérés. Catulle, Ovide, Properce et Tibulle partagent, en ce genre, le suffrage des gens de Lettres. Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grâce et de naturel, ont mis le premier au rang des poëtes les plus aimables. Racine le citoit souvent, avec une admiration dont son style s'est ressenti ; et l'épisode d'Ariane abandonnée dans l'île de Naxos, est, selon notre auteur, du petit nombre des morceaux où les Anciens ont su faire parler l'amour. Ovide dut à ses malheurs et à ses ouvrages une égale célébrité. Son Art d'aimer, ses Fastes, ses trois Livres des Amours, auroient suffi pour l'immortaliser ; et nous avons encore de lui, ses Métamorphoses, ouvrage vraiment classique ; ses Héroïdes, ses Elégies, etc. C'est le poëte du sentiment et des grâces. L'auteur en parle

avec complaisance, et de manière à intéresser pour l'homme et pour ses écrits. Le véritable motif de son exil est encore un problême ; mais on ne le plaint pas moins de tout ce qu'il y a souffert.

Les Poèsies de Properce respirent, dit M. de la Harpe, toute la chaleur de l'amour, et quelquefois de la volupté. Il paroît qu'en écrivant ses pensées, il nous a donné sa propre histoire ; et que cette Cynthia, qui le rendit tour-à-tour, si fortuné et si malheureux, n'étoit point un personnage imaginaire. Quoiqu'il en soit, l'auteur lui reproche de faire un trop fréquent usage de la mythologie ; ce qui ressemble, dit-il, plus aux lieux communs d'un poëte, qu'aux discours d'un amant : mais, il observe qu'il est le seul parmi les poëtes érotiques, qui n'ait célébré qu'une maîtresse ; et le nom de Cynthia se retrouve uniquement dans ses ouvrages; ce dont il ne faut pas cependant se presser de conclure qu'il ait été aussi fidelle dans ses amours que dans ses vers.

Si Tibulle a moins de feu que Properce, il est aussi plus tendre, plus délicat; c'est, ajoute notre auteur, le poëte du sentiment. Son style est d'une élégance exquise, son goût pur, et sa composition irréprochable ; ce qui le rend supérieur à tous ses rivaux. Nous n'appele-

rons point de ce jugement dicté par le goût, et que l'opinion publique a devancé. Son livre est celui des amans ; mais aucune traduction n'en peut rendre le charme. L'auteur, après avoir seulement nommé Gallus, plus connu par ses liaisons avec les beaux esprits de son temps, que par les vers qu'il nous a laissés, revient à Tibulle, et nous offre une imitation, en vers, de sa première élégie, qui sera lue avec d'autant plus de plaisir, qu'elle peut donner une juste idée du mérite et du faire de l'original. Ce morceau termine le premier livre.

Le second traite de l'Éloquence. A la suite d'une Introduction remplie de vues saines, d'excellens principes, et dans laquelle l'auteur jette un coup d'œil rapide sur les avantages de l'éloquence, et sur l'abus qu'on en a fait, il nous donne l'analyse des Institutions oratoires de Quintilien, l'un des ouvrages les plus utiles et les mieux faits que l'antiquité nous ait transmis. Cette analyse remplit les trois sections de ce premier chapitre. La première renferme des idées générales sur les premières études, sur l'enseignement et sur les règles de l'art. La seconde traite des trois genres d'éloquence ; le démonstratif, le délibératif, et le judiciaire ; et la troisième, de l'élocution et des figures. Ces analyses, mêlées de discussions pleines de

goût, et de citations intéressantes, n'ont rien de sec ni d'aride, et méritent d'être lues avec attention. Ce sont des principes généraux que les gens du monde même, ne doivent pas ignorer. On est si souvent dans le cas d'avoir à juger un discours, qu'il faut connoître au moins les principales règles qui doivent servir de base à notre opinion. Les journalistes trouveront dans cette troisième section surtout, des leçons utiles; et l'auteur y relève plusieurs locutions vicieuses, si généralement adoptées aujourd'hui, qu'il sera difficile de prouver à ceux qui s'en servent, qu'ils ignorent les premiers élémens de la langue qu'ils se mêlent d'écrire. Tel est le mot *conséquent*, employé comme synonyme d'important, faute qui, pour être très-commune, n'en est pas moins grossière (3). Il applique aussi les préceptes de Quintilien sur l'élocution et les figures, à un grand nombre d'exemples tirés de nos meilleurs poëtes; et ces citations contribuent à jeter de l'intérêt et

(3) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans le premier volume de cet Ouvrage, page 188, en rendant compte de la Situation de la France et de l'Angleterre, par M. *Fonvielle*. Nous n'avions point encore lu alors, le Cours de Littérature; et nous nous félicitons de nous trouver si bien d'accord, sur ce point, avec un Littérateur tel que M. de la Harpe.

de la variété sur une discussion qui, sans ce secours, auroit pu quelquefois fatiguer l'attention du lecteur. Ces citations, et cette application des règles, sont une nouvelle preuve du goût et du tact de M. de la Harpe.

L'analyse des Ouvrages de Cicéron sur l'art oratoire, remplit le second chapitre, dans lequel l'auteur donne une idée générale des principaux discours de Cicéron, dont il cite plusieurs fragmens, et dont il fait remarquer les beautés. Il analyse surtout, avec étendue, les dialogues qui composent les trois livres intitulés de l'Orateur. C'est là que Cicéron s'est principalement attaché à donner les véritables règles de l'éloquence; et cet écrit ne sauroit trop être médité par les jeunes orateurs. Un Appendice qui renferme des observations sur les deux chapitres précédens, termine celui-ci; l'auteur y revient sur la définition des différentes parties d'un discours; et résume, en peu de mots, les règles que nous ont donné Démosthènes, Cicéron et Quintilien. Le troisième chapitre contient l'explication des différens moyens de l'art oratoire, considérés particulièrement dans Démosthènes. Il renferme quatre sections. Dans la première, l'auteur passe en revue, et donne une idée juste des différens orateurs qui ont précédé Démosthènes; tels que Périclès, Cléon,

Alcibiade, Critias, Théramène, Isocrate, Lysias, Eschine enfin, son contemporain et son rival. Dans la seconde, il traite des diverses parties de l'invention oratoire: et en particulier, de la manière de raisonner oratoirement, telle que l'a employée Démosthènes dans la harangue pour la couronne, dont il cite plusieurs fragmens à l'appui de ses definitions. La troisième est consacrée à l'application des mêmes principes dans la Philippique de Démosthène, intitulée: de la Chersonese. L'auteur cite d'assez longs morceaux de cet admirable discours, qui fit passer à Philippe plus d'une mauvaise nuit; et qui prouve que Démosthènes n'étoit pas moins excellent homme d'état, que grand orateur. Enfin, dans la quatrième section, l'auteur nous offre des exemples des plus grands moyens de l'art oratoire dans les deux harangues pour la couronne; l'une d'Eschine, l'autre de Démosthènes. Ce parallèle de deux des plus célèbres discours de l'antiquité, est d'un grand intérêt, et ne peut qu'être lu avec fruit, par tous ceux qui voudront prendre une idée juste des ressources, des ressorts et des secrets de la véritable éloquence, si peu connue de nos orateurs modernes. Il fait beaucoup d'honneur à la sagacité de M. de la Harpe, et termine le second volume.

Le troisième est divisé en deux parties. L'analyse des Ouvrages oratoires de Cicéron forme l'objet du quatrième chapitre, qui renferme cinq sections. Dans la première, l'auteur établit la différence de caractère entre l'éloquence de Cicéron et celle de Démosthènes; et les rapports de l'une et de l'autre avec le peuple d'Athènes et celui de Rome. Il en conclud que l'auteur grec, emporté par sa véhémence, « va toujours droit à l'ennemi, toujours » heurtant et frappant; au lieu que Cicéron » fait, pour ainsi dire, un siége en forme, » s'empare de toutes les issues; et se servant » du dicours comme d'une armée, enveloppe » son ennemi de toutes parts, jusqu'à ce qu'en» fin il l'écrase. » Cette phrase définit et peint, en peu de mots, deux des plus grands hommes de l'antiquité. La seconde section nous fait connoître les orateurs de Rome, qui précédèrent Cicéron; tels que les Gracches, Caton le Censeur, Antoine, Crassus, Scœvola, Sulpitius, Cotta, Hortensius, qui tenoit le premier rang au barreau, lorsque Cicéron y débuta; et nous offre l'histoire de ses premiers pas dans la carrière. L'analyse de Verrines, ou discours prononcés contre Verrès, si horriblement célèbre par les vexations, les déprédations et les exactions, dont il accabla pendant sa pré-

ture les malheureux Siciliens, est l'objet de la troisième section. Les Catilinaires, trop connues pour qu'il soit besoin de nous y arrêter, remplissent la quatrième ; et les autres harangues de Cicéron sont analysées dans la cinquième. L'auteur donne de chacune, un extrait rapide, dans lequel il s'attache à démontrer le caractère d'éloquence propre à chaque sujet, et si bien saisi par Cicéron ; il cite à l'appui de ses démonstrations, plusieurs passages de ces discours, qu'on relit avec d'autant plus de plaisir, qu'ils sont bien traduits. Ce chapitre est suivi d'un long Appendice, qui renferme de nouveaux éclaircissemens sur l'éloquence ancienne ; sur l'érudition des quatorzième, quinzième et seizième siècles ; sur le dialogue de Tacite, *de Causis corruptæ eloquentiæ ;* sur Démosthènes et Cicéron, etc. Ce morceau fut lu, par l'auteur, aux écoles normales, en 1794 ; il a cru devoir le conserver ici comme un développement des chapitres précédens, et tous ses lecteurs lui en sauront gré.

Le chapitre cinquième est consacré aux deux Pline. L'auteur nous entretient d'abord de Pline le jeune, si connu par son Panégyrique de Trajan, et par un Recueil de Lettres très-intéressantes et remplies d'anecdotes. Il s'arrête long-temps sur ce Panégyrique célèbre, dont il

cite un grand nombre de passages ; et s'attache à prouver qu'il ne fut point prononcé tel qu'il nous est parvenu ; et que Pline y fit beaucoup d'additions en le publiant. Il seroit difficile, en effet, de se persuader que la modestie de Trajan eût pu supporter de tels éloges, donnés en face. M. de la Harpe cite également beaucoup de passages des Lettres de Pline, qui nous font connoître plusieurs de ses contemporains, et qui renferment beaucoup de faits curieux, et jusqu'à des histoires de revenans. Ces fragmens sont choisis avec goût, et répandent de la gaieté et de la variété dans ce chapitre. Pline le naturaliste, comme il l'observe très-bien, appartient plutôt à la physique et aux sciences naturelles, qu'à la littérature. Son livre a été nommé, à juste titre, l'Encyclopédie des Anciens ; et renferme toutes les connoissances sur l'histoire naturelle, la physique, l'agriculture et les arts, acquises à cette époque. Il a la gloire d'avoir fait naître l'immortel ouvrage de Buffon ; mais, trop volumineux pour convenir à d'autres qu'aux savans, il seroit moins connu, sans le choix fait avec goût, et classé avec méthode, de ses morceaux les plus intéressans, traduits par M. Guéroult, ancien professeur d'éloquence au collége d'Harcourt, également recommandable par son savoir et par ses qualités

personnelles, parmi lesquelles la modestie joue le premier rôle. Le volume qu'il a extrait de Pline est entre les mains de tout le monde ; et c'est un véritable service que ce professeur habile a rendu aux gens de Lettres, et même à la mémoire de Pline.

Le livre troisième est consacré à l'Histoire, à la Philosophie et à la Littérature mêlée. Le chapitre premier est divisé en trois sections. Dans la première, sont passés en revue les historiens grecs et romains de la première classe, tels qu'Hérodote, Thucydide, Xénophon, Plutarque, Tite-Live, Salluste, Tacite et Quinte-Curce. L'auteur nous fait connoître en peu de mots chacun de ces grands hommes, auxquels l'histoire a tant d'obligations, et à qui nous devons la connoissance des plus beaux siècles de l'antiquité. La seconde section traite des harangues et de la différence de système entre les histoires anciennes et la nôtre. L'auteur prouve que ces superbes harangues qu'on trouve si fréquemment dans les anciens historiens, et surtout dans Tite-Live, ne sortent point du cercle des vraissemblances, et rentrent très-bien dans le caractère de ceux qui sont censés les avoir prononcées. C'est donc à tort qu'on les a regardées comme un jeu d'esprit ou comme des ornemens inutiles ; et c'est dans les

mœurs même des peuples de l'antiquité que l'auteur puise la justification de leurs historiens sur ce point : cela prouve qu'il faut être très réservé quand on blâme les Anciens ; et que la plupart des reproches qu'on leur a fait, ont été dictés par l'ignorance ou tout au moins par l'irréflexion. La troisième section sert à nous faire connoître les historiens de la seconde classe, tels que Justin, Florus, Velleïus Paterculus ; et parmi les biographes, Cornélius Nepos, Suétone, et surtout Plutarque, qui dans ce genre tient incontestablement le premier rang, et dont les Vies et les Œuvres morales ont été la source de tant d'ouvrages modernes. L'auteur a rejeté à la fin de cette section, des modèles de harangues des Anciens, qu'il rapporte pour en justifier la convenance. Il en traduit une de Tite-Live, une de Salluste et une de Tacite : ce qui lui sert encore à faire connoître et à comparer la manière de ces trois grands écrivains.

Le second chapitre de ce troisième livre, qui commence la seconde partie du tome troisième, est consacré à la Philosophie. Il est divisé en quatre sections ; mais avant d'entrer en matière, l'auteur nous donne des idées préliminaires sur la philosophie des Anciens, et nous annonce qu'il nous entretiendra successi-

vement de Platon, de Plutarque, de Cicéron et de Sénèque, dont les écrits la renferment toute entière. Le fond en appartient même absolument aux Grecs; car, selon lui, les Latins n'ont jamais eu qu'une philosophie d'emprunt. Il réclame l'indulgence du lecteur pour ces matières nécessairement un peu arides, et dans lesquelles on ne peut offrir le même agrément que dans les discussions littéraires. Cette considération nous engagera aussi à presser davantage ici notre analyse.

Platon, qui fait le sujet de la première section, est regardé avec raison comme le premier et le plus grand philosophe de l'antiquité; car Socrate n'a rien écrit, ou du moins il ne nous est rien parvenu de ce qu'il a pu écrire. Platon a été plus heureux. Nous avons son *Timée*, ses *Androgynes*, sa *République*, le *Phédon*, ses *Dialogues*, etc.; et l'on trouve dans ces différens ouvrages, la base de presque tous les systêmes philosophiques reproduits depuis. L'auteur analyse ces productions célèbres, et entremêle ces extraits de réflexions, de citations et même d'anecdotes, faites pour leur donner de l'intérêt. Mais il faut le suivre dans l'ouvrage même : cette revue n'étant guères susceptible d'être analysée. Quant à Plutarque, qui remplit la seconde section, l'on sait qu'il

n'est pas moins historien que philosophe, ou plutôt qu'il est toujours l'un et l'autre. Ses *Vies des Hommes illustres* et ses *Œuvres morales* sont entre les mains de tout le monde, et peut-être les ouvrages des Anciens le plus généralement lus. C'est, comme l'observe l'auteur, « un des hommes de l'antiquité qui eut le plus » de connoissances variées, et qui traita le plus » facilement différens genres de philosophie » et d'érudition. » La troisième section a pour but de nous faire connoître Cicéron, sous le rapport de la philosophie; car on sait qu'il n'y a pas moins excellé que dans l'éloquence; et ses livres : *de Officiis*, *de Naturâ deorum*, *de Amicitiâ*, *de Senectute* vivront autant que ses immortelles harangues. L'auteur parcourt ici ces différens écrits, et fait voir que Cicéron, qui nous paroît à chaque instant si proche de la connoissance du vrai Dieu, n'étoit pas moins philosophe dans sa conduite que dans ses ouvrages. On ne peut se défendre, en le lisant, d'un sentiment d'amour et d'attachement, que l'admiration n'enfante pas toujours, et que même elle exclut souvent. On chérit son cœur et sa personne, comme l'on admire ses actions et ses écrits; et c'est, selon nous, le plus grand homme dont l'antiquité ait le droit de s'énorgueillir.

La quatrième section consacrée à Sénèque, occupe près de deux cents pages. L'auteur, après nous avoir entretenu des ouvrages philosophiques de cet écrivain, qui ne sont exempts ni de déclamation, ni de faux principes, ni de mauvais goût, et qu'on doit en conséquence lire avec précaution, se livre à une discussion très-étendue contre Diderot. On sait que ce Lycophron de la philosophie moderne idolâtroit Sénèque, et que sous prétexte de venger sa mémoire, il s'est livré contre ses ennemis personnels à de très-vifs emportemens. M. de la Harpe, dans cette discussion, le suit pied à pied, et sans employer d'autres armes que celles d'une dialectique serrée, vive et pressante, il le bat sur tous les points. Il résulte de cette discussion, que beaucoup de lecteurs peut-être trouveront trop longue, et même déplacée dans ce Cours ; que Sénèque, comme écrivain et comme philosophe, a été mis à sa place par tous les bons esprits, et que l'enthousiasme de Diderot ne fera point revenir la postérité sur son compte. Ce morceau, au reste, est écrit avec beaucoup de chaleur, et renferme d'excellens principes en morale comme en littérature.

Le chapitre troisième nous donne un apperçu rapide des divers genres de littérature chez les Anciens, qui paroissent les avoir

connus tous, sans même en excepter les Romans. L'auteur cite en preuve de cette dernière assertion, *Théagène et Chariclée*, *Chéréas et Callirhoé*, *Daphnis et Chloé* de Longus; et *l'Ane d'or* d'Apulée, qui renferme l'épisode si intéressant des amours de Psyché, si agréablement imité par La Fontaine. Les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse; les *Dialogues* de Lucien, qui pétillent d'esprit et de sel, et qui font journellement encore les délices des amateurs; Pausanias, à qui nous devons *l'Histoire des Arts et des Antiquités de la Grèce*; Varron, auteur d'un livre dans le même genre sur les antiquités romaines, mais qui malheureusement n'est pas venu jusqu'à nous; Columelle, Vitruve, Élien, Athénée, Diogène de Laërce, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, Macrobe, sont un témoignage assuré que les Anciens ont cultivé toutes les branches de la littérature. Nous avons des six derniers écrivains que nous venons de nommer, des Recueils historiques et poligraphiques remplis d'anecdotes curieuses, de traits piquans, et bien supérieurs à tous nos *Ana* modernes. C'est par cette revue, peut-être un peu trop rapide, que l'auteur termine son troisième livre, et la première partie de son ouvrage, qui étoit destinée à nous faire connoître les Anciens. On peut juger, par cet

extrait, qu'il s'est acquitté de cette tâche difficile, en homme plein de goût, de connoissances et même d'erudition; et nous pouvons assurer que le lecteur le moins instruit et le plus superficiel, lira ces trois premiers volumes avec autant de profit que d'intérêt et de plaisir.

SECOND EXTRAIT.

La seconde partie de ce Cours de Littérature, consacrée aux Modernes, commence le tome quatrième. On lit d'abord un Discours en forme d'introduction, dans lequel l'auteur jette un coup-d'œil sur l'état des Lettres en Europe, depuis le siècle qui a suivi celui d'Auguste, jusqu'au règne de Louis XIV. Après une courte récapitulation de ce qu'il vient de dire sur les Anciens, il parcourt les siècles du moyen âge, temps de barbarie pour les lettres comme pour les arts, qui ne commencèrent à renaître en Europe que vers le milieu du quinzième siècle, à la voix des Médicis. L'invention de l'imprimerie accéléra cette heureuse révolution, et les lettres durent leurs progrès rapides à ce concours de circonstances heureuses, qui dissipa les ténèbres dont quatorze siècles d'ignorance les avoient environnées. Dans cet apperçu, remarquable par une concision qui ne laisse rien passer d'important, l'auteur fait de vigoureuses

reuses sorties contre les philosophes et les vandales de la fin du dix-huitième siècle, qui nous replongèrent en France dans la barbarie, dont nous commençons à sortir. Il trouve moyen aussi de venger l'Université de Paris, des outrages de ces êtres stupidement féroces, qui ont dansé sur ses ruines, qui étoient leur ouvrage. Tous ceux qui savent combien ce corps illustre a rendu de véritables services aux lettres, applaudiront aux témoignages de justice que M. de la Harpe lui rend ici, et seront volontiers de moitié dans sa reconnoissance. Tout ce Discours mérite d'être lu avec beaucoup d'attention. C'est le canevas d'un grand ouvrage.

Le livre premier est consacré aux Poëtes, et dans le premier chapitre, l'auteur traite de la Poésie française avant et depuis Marot, jusqu'à P. Corneille. Là, il nous fait passer rapidement en revue tous les écrivains, qui dans ces temps obscurs, et qu'on peut regarder comme le crépuscule des lettres en France, s'annoncèrent avec quelqu'éclat : tels que Marot, sur lequel il s'arrête avec complaisance ; du Belley, Ronsard, Saint-Gèlais, Baïf, du Bartas, Malherbe, qu'on peut regarder comme le véritable père de la poésie française, et dont il cite un assez grand nombre de passages ; Maynard, Sarrazin, Gombaud, Malleville, Benserade, Voi-

ture, Regnier, Passerat, Chapelain, le P. Le Moine, auteur d'un poëme de Saint-Louis, qui n'est pas dépourvu d'imagination, et dont il rapporte plusieurs fragmens, etc. Ces poëtes, dont les noms sont encore cités quelquefois, mais dont, à l'exception de Malherbe, les ouvrages ne sont guères connus que des gens de Lettres, sont appréciés ici avec un goût et une justesse peu communs. L'auteur les caractérise en peu de mots, et cite quelque chose de chacun, pour donner une idée de leur style; en sorte que les cent pages qui sont employées à cet examen, peuvent tenir lieu et dispenser de lire un grand nombre de volumes.

Le chapitre second a pour objet le Théâtre français et P. Corneille. L'auteur s'arrête d'abord sur les poëtes tragiques qui ont précédé ce grand homme. Il remonte jusqu'aux Confrères de la Passion, et aux pièces jouées par eux, sous le nom de *Mystères*. Il descend ensuite à Jodelle, Garnier, Mairet, Tristan, du Ryer, etc., dont il analyse les meilleures tragédies; il en compare quelques-unes avec celles de Corneille, et tire de ces rapprochemens des conséquences lumineuses pour l'histoire de l'art et des progrès du goût. La seconde section de ce chapitre est uniquement consacrée à Corneille. L'auteur se livre à un examen appro-

fondi de ses principales pièces ; il en discute les beautés et les défauts, avec un sentiment exquis du vrai beau, et une connoissance éclairée des convenances dramatiques. Il s'arrête surtout sur *Cinna*, *les Horaces* et *Polyeucte*, et ces discussions sont du plus grand intérêt, non-seulement pour les gens de l'art, mais même pour les hommes du monde, qui y trouveront des leçons précieuses pour guider leur jugement et former leur goût.

Racine occupe seul le troisième chapitre, divisé en neuf sections, dont les quatre premières terminent ce volume. Dans la première, l'auteur nous fait connoître *les Frères ennemis*, *Alexandre* et *Andromaque*. Les deux premiers de ces ouvrages sont les seuls dans lesquels Racine ait payé un tribut à la jeunesse et au goût du siècle, qui, malgré les chefs-d'œuvres de Corneille, étoit encore loin d'être formé : mais combien il s'éleva dans *Andromaque*, l'une de ses plus belles pièces ! L'auteur s'y arrête avec complaisance, et il en fait sentir les beautés en homme pénétré du mérite suprême de Racine, et digne de l'apprécier. La seconde section est consacrée à *Britannicus*, pièce d'un genre si opposé à *Andromaque*, dans laquelle Racine se mit souvent à côté de Corneille, et qui seule eût suffi pour le placer au rang qu'il

occupe dans la hiérarchie dramatique. On sait ue *Bannicus* n'eut d'abord qu'un foible succès. Il fallut du temps au public pour s'élever à cette hauteur, et sentir les beautés indéfinissables et sans nombre de cet immortel ouvrage, que M. de la Harpe analyse ici avec son tact accoutumé. *Bérénice* est l'objet de la troisième section. On sait que Racine ne choisit pas lui-même ce sujet ingrat, que lui fournit Madame Henriette d'Angleterre, et qui étoit peu propre au théâtre, parce que les personnages sont dans un cercle vicieux dont ils ne peuvent sortir; dans une de ces situations obligées, qui ne peuvent varier. C'est ce qui rend plus admirable l'art avec lequel Racine a conduit cet ouvrage; où les secrets de l'art et le charme du style sont ménagés avec tant d'adresse. La quatrième section nous fait connoître *Bajazet*, pièce où les mœurs turques sont peintes avec tant de profondeur et de vérité; dont l'exposition est la plus belle qui soit au théâtre; où les caractères sont si étonnans, l'intérêt si vif et si soutenu; et le style presque toujours à la hauteur du sujet. La discussion approfondie à laquelle l'auteur se livre sur cet ouvrage; le soin avec lequel il répond aux critiques auxquelles il a donné lieu; les aveux même qu'il fait de ce qu'il y a de véritablement à reprendre en lui, tout annonce

un écrivain pénétré de respect pour Racine, mais que ce respect n'aveugle point, et qui sait l'allier au goût le plus sevère et le plus sûr; à qui une connoissance parfaite de l'art fournit les moyens de donner un grand poids à ses jugemens, et qui pense qu'une critique éclairée est plus digne de Racine, qu'un enthousiasme aveugle. Cet examen termine le tome quatrième.

L'auteur continue toujours son examen du théâtre de Racine, qui occupe encore la moitié de ce cinquième volume. Ainsi la cinquième section de ce chapitre troisième, nous entretient de *Mithridate*, pièce dans laquelle Racine a prouvé, ainsi qu'il l'avoit déjà fait dans *Britannicus*, qu'il pouvoit s'asseoir auprès du grand Corneille. Qui ne sait par cœur un grand nombre de vers de cette tragédie, et surtout la première scène du troisième acte, morceau digne, par la conception, les pensées et le style, d'aller de pair avec tout ce qu'il y a de plus beau dans notre langue? M. de la Harpe s'attache à faire sentir les immortelles beautés de cet ouvrage, et à le justifier des reproches inconsidérés qui lui ont été faits. On voit qu'il sent les unes en homme supérieur, et que sa grande connoissance des ressorts de l'art tragique le rend bien fort dans la discussion des

autres. *Iphigénie* est le sujet de la section suivante. Une telle pièce qui suivit *Mithridate*, simplement d'une année (1673, 1674), fit voir que Racine, marchant de chefs-d'œuvres en chefs-d'œuvres, atteindroit bientôt le plus haut degré de gloire auquel il soit permis à un écrivain de prétendre. Qui n'a pas mille fois pleuré à l'*Iphigénie* de Racine? qui n'a pas empreint dans sa mémoire tous les vers de cette tragédie, si supérieure à celle d'Euripide, et que M. de la Harpe regarde avec raison comme le chef-d'œuvre de la scène? Il est certain au moins, que si ce n'est pas le plus parfait des ouvrages de Racine, c'est celui qui produit constamment le plus d'effet à la représentation. Il est trop connu pour que nous nous arrêtions ici sur tout ce qu'en dit M. de la Harpe. Nous nous contenterons d'assurer, que cet examen, dicté par le goût le plus sévère et le plus éclairé, est une véritable Poétique pour les jeunes littérateurs, comme il est une lecture très-instructive et très-attachante pour les gens du monde. Les premiers y apprendront les secrets de l'art, et les autres comment on doit admirer, sentir et louer Racine.

Phèdre, le dernier ouvrage que ce grand homme composa pour le théâtre, et dont le succès contesté par l'envie, devint pour lui une

source de chagrins et d'amertume, qui lui firent quitter cette carrière à trente-huit ans; *Phèdre*, disons-nous, est l'objet de la septième section. Nous ne nous arrêterons pas, avec M. de la Harpe, sur l'analyse de ce chef-d'œuvre, dont les beautés sont trop familières à nos lecteurs, pour en grossir cet extrait; nous nous bornerons à dire qu'il déploie dans cet examen, la même sagacité, la même justesse d'esprit, et la même fleur de goût que nous avons admirées dans les précédens. Il a cru devoir faire suivre cette section par un Appendice relatif à la *Phèdre* de Pradon, non pour la comparer avec celle de Racine; car il n'existe aucun rapport entre les productions de la médiocrité et les œuvres du Génie; mais afin de faire cesser, par une démonstration conduite jusqu'à l'évidence, l'erreur de ceux qui pensent, d'après un vieux préjugé, que cette *Phèdre* est mieux conduite que celle de Racine, qui selon ces mêmes gens, n'auroit d'autre prééminence que celle du style. Les gens de Lettres savent bien à quoi s'en tenir sur ce point; mais comme les gens du monde auroient pu conserver quelques doutes, d'autant qu'aucun peut-être n'a lu Pradon, l'auteur fait voir que le plan n'en est pas moins détestable que les vers. Les citations apportées en preuve de cette démonstration, sont vrai-

ment curieuses, et la versification de Pradon d'un ridicule rare. Quand on pense cependant qu'un tel ouvrage, soutenu par la protection de l'hôtel de Bouillon, a balancé long-temps celui de Racine, on ne peut s'empêcher de déplorer le sort des hommes de génie, dont chaque succès est une victoire péniblement contestée par les sots, et qui ne jouissent guère de la plénitude de leur gloire, que long-temps après leur trépas.

Esther, que Racine, à la prière de madame de Maintenon, composa pour Saint-Cyr, est l'objet de la huitième section de ce chapitre. L'auteur, en se livrant à un examen assez étendu de cette tragédie sainte, fait voir combien Racine a su répandre de richesses poétiques sur un sujet peu théâtral, mais dont il n'eut pas le choix, et dont l'objet étoit de faire briller les talens des jeunes élèves de la favorite. Les allusions qu'on crut trouver entre divers personnages d'*Esther* (4) et plusieurs per-

(4) On crut reconnoître le roi dans Assuérus, madame de Maintenon dans Esther, madame de Montespan dans l'altière Vasthy, M. de Louvois [alors encore vivant et tout puissant même] dans Aman, etc. De telles allusions auroient suffi pour le succès d'une mauvaise pièce ; combien ne durent-

sonnes de la cour de Louis XIV, contribuèrent encore au prodigieux succès de cet ouvrage, qui ne fut joué au théâtre français, qu'en 1721 ; c'est-à-dire trente-deux ans après qu'il eut été composé, et vingt-deux ans après la mort de Racine. Enfin la neuvième section nous entretient d'*Athalie*, aujourd'hui regardé comme le premier des chefs-d'œuvres de Racine ; mais auquel Despréaux fut le seul de ses contemporains qui rendit cette justice. L'auteur s'extasie en homme d'un goût bien sûr devant les beautés de tous genres rassemblées dans cet immortel ouvrage, le plus grand effort peut-être de l'esprit humain. Il s'attache ensuite, dans une discussion aussi lumineuse que profonde, à repousser les reproches de fanatisme et de cruauté que Voltaire a fait au personnage de Joad. Il prouve que ce grand-prêtre est un homme austère, vertueux, tendrement attaché à ses rois, et n'est rien moins qu'un fanatique. Cette dissertation nous a paru un modèle de raisonnement ; et c'est un monument

---

elles pas ajouter à la célébrité d'un chef-d'œuvre, à la représentation duquel l'on n'étoit admis qu'avec beaucoup de difficulté ! C'étoit une grande faveur pour un particulier, que la permission d'y assister et il faut convenir qu'un tel spectacle, unique dans son genre, devoit être avidement couru.

élevé à la gloire de Racine, auquel applaudiront tous ceux qui n'auront pas, comme Voltaire, un intérêt personnel à la contester.

Nous trouvons dans le chapitre quatrième, un résumé sur Corneille et Racine, dans lequel l'auteur, sans établir le parallèle tant de fois reproduit entre ces deux écrivains, discute avec autant de goût que d'impartialité le mérite particulier à chacun des deux. Malgré le soin qu'il prend de tenir la balance égale, on voit qu'elle penche en faveur de Racine, et c'est une préférence qu'il est impossible de refuser au poëte le plus parfait qu'ait produit la France. Tous les véritables gens de Lettres, toutes les ames sensibles et tous les hommes de goût seront ici de l'avis de M. de la Harpe.

Le chapitre cinquième est consacré aux Tragiques d'un ordre inférieur dans le siècle de Louis XIV. Dans les quatre sections dont il est composé, l'auteur nous fait successivement connoître : 1°. Rotrou et du Ryer. Il s'arrête assez long-temps sur le *Venceslas* du premier, auquel il donne avec justice de grands éloges, et dont il discute, en critique éclairé, les défauts. Cette pièce est restée au théâtre, et on l'y revoit toujours avec plaisir. La meilleure tragédie de du Ryer est *Scévole*, dont on trouve ici un extrait, qui prouve que cet ouvrage, entière-

ment oublié aujourd'hui, n'est cependant pas sans mérite. 2°. Thomas Corneille, dont les deux meilleures tragédies sont *Ariane* et *le Comte d'Essex*. M de la Harpe fait voir ici, avec une sévérité qui doit paroître un peu suspecte de la part de l'auteur de *Warwick*, les défauts du *Comte d'Essex*, pièce dans laquelle l'histoire et les mœurs anglaises sont à chaque instant dénaturées et violées. Il lui préfère *Ariane*, quoique dans cette tragédie le rôle d'Ariane soit le seul bon, parce que le grand intérêt qu'il porte couvre une grande partie des défauts de la pièce, et fait excuser la nullité des autres personnages. 3°. Quinault et Campistron. *L'Astrate* de Quinault et *l'Andronic* de Campistron, sont leurs deux meilleures tragédies, et cette dernière est restée au théâtre jusqu'à nos jours. On ne connoît plus guère l'autre que par les satires de Boileau; ainsi l'on saura gré à M. de la Harpe de nous en donner ici l'extrait, ainsi que du *Faux Tybérinus*, autre tragédie de Quinault, qui, dans son temps, n'eut pas moins de succès que *l'Astrate*. Campistron eut aussi, de son vivant, de grands succès, qu'il dut moins au mérite de ses pièces « qu'au célèbre Baron, qui se plaisoit à » relever, par la noblesse de son débit et la sé- » duction de son jeu, la foiblesse de ses rôles. »

4°. Duché et La Fosse. *Absalon* est la meilleure pièce de Duché ; l'auteur s'y arrête long-temps, et multiplie les citations de cet ouvrage, perdu pour le théâtre, mais qui renferme de belles scènes. La Fosse est connu surtout par sa tragédie de *Manlius*, restée long-temps au théâtre, et l'un des plus beaux ouvrages de la scène française. C'est, comme l'on sait, la conjuration de Venise traitée sous des noms romains, mais bien dans les mœurs romaines, et qui offre plus d'un morceau digne de Corneille. L'auteur donne à cette pièce beaucoup d'éloges, et il ne sera démenti sur aucun. Il est étonnant que les comédiens ne l'aient pas laissée au courant de leur répertoire.

Le chapitre sixième a pour objet la Comédie dans le siècle de Louis XIV. Dans une courte Introduction, l'auteur jette un coup-d'œil rapide sur la comédie avant Molière, et il n'a pas de peine à prouver que ce grand homme en fut chez nous le créateur; car, à l'exception du *Menteur* de P. Corneille, tout ce qui parut avant lui attestoit également l'enfance de l'art et l'impuissance des écrivains. Il ne faut pas même en excepter les farces de Scarron, dans lesquelles on trouve quelquefois de l'esprit; mais dont le comique n'est presque jamais qu'une basse bouffonnerie. Ce chapitre a cinq

sections, toutes consacrées à Molière. Sa personne et l'histoire littéraire de sa vie, sont l'objet de la première; la seconde nous offre un précis sur différentes pièces de lui. L'auteur s'arrête surtout sur *l'Ecole des Femmes*, dont il fait remarquer toutes les beautés. Il trouve que c'est principalement aux hommes d'un âge mur et aux vieillards que Molière doit plaire, parce que son vers donne toujours à penser, et renferme la véritable expression de la Nature, espèce de mérite dont il semble avoir emporté le secret. *Le Misanthrope* occupe à lui seul la troisième section; l'auteur, non content d'en détailler les beautés, réfute victorieusement les reproches faits par J. J. Rousseau à cet immortel ouvrage. Cette discussion ne peut qu'intéresser vivement les gens de Lettres. La section quatrième traite des farces de Molière, ainsi que d'*Amphitrion*, de *l'Avare*, des *Femmes savantes*, du *Bourgeois Gentilhomme*, etc. L'auteur démontre que dans ces farces même on retrouve toujours Molière, qui, en sa qualité de chef de troupe, étoit souvent obligé de descendre à ce genre pour attirer la foule. L'auteur s'arrête avec plus de complaisance sur *Amphitrion*, bien supérieur à celui de Plaute; sur *l'Avare*, également au-dessus de celui du poëte latin; sur

les Femmes savantes, chef-d'œuvre de conduite et de véritable comique, d'autant plus étonnant, qu'un pareil sujet ne sembloit pas pouvoir fournir cinq actes; enfin sur *le Bourgeois Gentilhomme*, ouvrage plein de sel, d'esprit, de véritable philosophie, et dont les trois premiers actes appartiennent incontestablement à la haute comédie, et même à la meilleure. C'est au *Tartuffe* seul que la cinquième section est consacrée, et dix volumes suffiroient à peine pour faire sentir et discuter toutes les beautés de ce chef-d'œuvre immortel, qu'il faudroit ne lire et n'entendre qu'à genoux. L'auteur fait voir combien de difficultés offroit un tel sujet, et avec quel art Molière a su s'en tirer; et dans cette discussion trop courte sans doute, mais dans laquelle rien n'est passé sous silence, M. de la Harpe ne laisse échapper aucune occasion de louer dignement Molière. Il n'y avoit qu'un homme plein d'esprit, de goût, et doué d'une connoissance approfondie du théâtre, qui pût nous offrir un article aussi satisfaisant, et dans lequel on trouve une foule de choses neuves, sur une matière qu'on pouvoit croire épuisée. Cette discussion termine le tome cinquième.

Le chapitre septième qui ouvre le sixième volume, a pour objet les Poëtes comiques d'un

ordre inférieur, et toujours dans le siècle de Louis XIV. Il est divisé en trois sections seulement. Dans la première, l'auteur s'occupe: 1°. de Quinault, à qui nous devons *la Mère coquette* ou *les Amans brouillés*, pièce d'intrigue, dont « les caractères et la versification sont d'une » touche naturelle, mais un peu foible, » et dont un personnage paroît avoir servi de modèle à Regnard, pour son marquis du *Joueur*. Cette jolie comédie, qui date de 1665, est restée au théâtre; au moins la jouoit-on encore avant la Révolution, et les comédiens feroient bien de la remettre au courant du répertoire; 2°. de Bruèis et Palaprat, qui ont rajeuni d'une manière agréable la charmante farce de *l'Avocat Patelin*, et à qui nous devons *le Muet*, imité de *l'Eunuque* de Térence, et *le Grondeur*, pièce de caractère, dont le premier acte est un chef-d'œuvre, et dont le principal rôle est toujours bien soutenu et bien en situation: 3°. de Baron, dont nous avons *l'Andrienne*, imitation de Térence, généralement attribuée au P. de la Rue, jésuite; *l'Homme à bonnes fortunes*, dans lequel on croit qu'il s'est peint lui-même, et *la Coquette et la Fausse Prude*, pièce bien inférieure aux deux précédentes: 4°. de Campistron, qui, comme auteur du *Jaloux désabusé*, pièce qui paroît avoir servi de modèle

au *Préjugé à la Mode* de La Chaussée, mérite une beaucoup plus grande réputation que comme poëte tragique: 5°. de Boursault, dont on a oublié la tragédie de *Germanicus*, malgré le prodigieux succès qu'elle eut dans sa nouveauté; mais qu'on aimera toujours comme auteur du *Mercure galant*, ouvrage très-gai, et qui fait passer en revue une foule d'originaux assez piquans, et d'*Esope à la Cour*, autre comédie épisodique (ou plutôt à épisodes, comme M. de la Harpe veut avec raison qu'on les appelle), « qui offre tour-à-tour des scènes touchantes et » des scènes comiques, toutes également mo- » rales et instructives. » Ces deux pièces sont restées au théâtre, et on les y revoit souvent avec plaisir. Il n'en est pas de même d'*Esope à la Ville*, du même auteur, qui malgré le prodigieux succès qu'il eut dans sa nouveauté, n'a pu s'y soutenir.

Regnard méritoit bien à lui tout seul une section. Il remplit la seconde. Après des détails assez piquans sur son personnel, ses longs voyages et ses diverses aventures, dont le résultat est que ce poëte aimable étoit un véritable épicurien, l'auteur passe en revue son théâtre, et donne la palme au *Joueur* et au *Légataire universel*, qui sont en effet, et de beaucoup, ses deux meilleurs ouvrages; et ensuite au *Retour imprévu*,

imprévu, l'un des plus jolis actes et des mieux filés qui soient au théâtre. Il critique, avec raison, *Démocrite amoureux*, *le Distrait*, et même *les Menechmes*, qui leur sont bien supérieurs; quant aux *Folies amoureuses*, c'est un canevas dans le genre italien, où il y a des choses plaisantes. L'auteur conclut de cet examen, que Regnard est le plus gai de nos poëtes comiques, et il le place après Molière, mais à une très-grande distance. On sait que Despréaux répondit « à un critique très-injuste, » qui disoit que Regnard étoit un auteur mé- » diocre; *il n'est pas médiocrement gai.* » Jugement très-sage, et que la postérité confirme chaque jour.

Dufresny, d'Ancourt et Hauteroche font les honneurs de la troisième section. L'auteur rend au premier la justice éclatante que mérite sa piquante originalité, son dialogue plein d'esprit et de sel. Il distingue comme ses meilleurs ouvrages et qui lui méritent une place distinguée, *le Double Veuvage*, *le Mariage fait et rompu*, *l'Esprit de Contradiction*, et *la Réconciliation normande*: toutes ces pièces restées au théâtre, ainsi que plusieurs autres du même auteur, sont pleines de traits comiques et de caractères originaux. L'auteur loue d'Ancourt sur son style naturel et sur la

manière dont il fait parler les paysans, que personne depuis lui n'a su bien mettre en scène ; mais il le blâme de s'être attaché principalement à traiter l'anecdote du jour, ce qui fait que le plus grand nombre de ses pièce sest aujourd'hui perdu pour nous. Mais on reverra toujours avec grand plaisir, *les Bourgeoises de Qualité*, *les Bourgeoises à la Mode*, *le Chevalier à la Mode*, *le Galant Jardinier*, *le Mari retrouvé*, *les Trois Cousines*, *le Tuteur*, *les Vacances*, etc., parce qu'elles peignent les mœurs de tous les temps. Nous sommes fâchés de voir que l'auteur s'arrête aussi peu sur d'Ancourt, qui méritoit bien, selon nous, une section toute entière, et qui n'occupe ici qu'une page. Personne ne l'a surpassé dans la coupe du dialogue et dans le naturel du trait. Hauteroche est seulement cité, ici, comme l'auteur de *l'Esprit Follet*, « mau» vais drame italien, écrit en style de Scarron ; » de *Crispin Médecin* et du *Cocher supposé*, » qui ne doivent leur existence qu'à l'indul» gence excessive que l'on a ordinairement » pour ces petites pièces qui complètent la » durée du spectacle. » Ce jugement n'est-il pas un peu trop sévère ?

Le chapitre huitième traite de l'Opéra (toujours dans le siècle de Louis XIV), et parti-

culièrement de Quinault, le seul poëte qui, à cette brillante époque, se distingua réellement dans ce genre. L'auteur passe en revue ses meilleurs opéra, dont il cite des fragmens, qui donnent une idée de la douceur et de la grâce de son style, et met à leur tête *Armide*. Il s'arrête avec complaisance sur toutes les qualités vraiment lyriques de ce poëte, auquel on a rendu plus de justice dans notre siècle que dans le sien. Les opéra de Thomas Corneille, de Campistron, de La Fontaine et de J. B. Rousseau, ne méritent pas d'être rappelés; ceux de Fontenelle, et principalement *Thétis et Pelée*, eurent pendant long-temps de la réputation, et quelques personnes s'en souviennent encore.

De l'Ode et de Rousseau; tel est le titre du chapitre neuvième. Cet écrivain est le meilleur et presque le seul poëte lyrique dont la France ait droit de s'honorer. L'auteur discute ici son talent avec beaucoup d'impartialité : il cite des fragmens de ses meilleures odes, dont il fait sentir les beautés, et dont il remarque aussi les défauts. Il critique avec raison ses Allégories et ses épîtres; mais il loue ses épigrammes, les meilleures que nous ayons dans notre langue, et il ne décide rien sur ces trop fameux couplets, qui semèrent de tant d'amertume les trente dernières années de la vie de ce grand

poëte. Ses deux comédies du *Flatteur* et du *Capricieux*, quoique ses meilleures, sont maintenant oubliées. La première n'est cependant pas sans mérite ; mais elle n'a point reparu sur la scène, depuis que le même sujet traité par M. Lantier, y a obtenu un véritable succès d'estime.

Le chapitre dixième, consacré à la Satire et à l'Épître, l'est par conséquent à Boileau ; car son nom se place au premier rang, dès qu'on cite ces deux genres. L'auteur rend une justice éclatante au mérite de ce grand écrivain; il le disculpe de quelques imputations mal fondées, qu'on s'est permis de hasarder contre lui dans ce siècle : il prouve que bien loin de manquer de grâce et de sensibilité, il en a mis dans ses écrits la dose qu'ils pouvoient en comporter. Il analyse les beautés de ses satires, de ses épîtres, de *l'Art poétique* et du *Lutrin*, et les développe en homme familier avec l'art des vers. Il réfute ensuite, avec beaucoup d'étendue, une brochure anonyme, qui a paru il y a quelques années, sous le titre de *Lettre sur l'influence de Boileau sur son Siècle*, et qui est un véritable libelle contre le législateur de notre Parnasse. L'auteur suit cet anonyme pied à pied, et le pulvérise avec les armes de la logique et du goût Cette défense de Boileau

fait beaucoup d'honneur à M. de la Harpe.

La Fable et le Conte sont l'objet du onzième chapitre, divisé en deux sections. La première est consacrée à La Fontaine, qui a excellé dans ces deux genres. L'auteur insiste sur l'étonnant mérite de ses fables, dont la plupart sont de véritables chefs-d'œuvres : il appuie ses éloges de citations nombreuses, qui ne déplairont pas, quoique les fables de La Fontaine soient dans la mémoire de tout le monde; car leur charme est tel, qu'on ne se lasse point de les relire, même lorsqu'on les sait par cœur. Il démontre l'art admirable de cette versification, dont le mécanisme est sans cesse masqué par le naturel; et l'étonnante variété, telle, que tous les genres de poésie se trouvent réunis dans ces fables. L'article des contes est moins étendu; mais après avoir indiqué les sources où plusieurs ont été puisés; après avoir payé un juste tribut d'estime à leur mérite littéraire, l'auteur prouve, que, bien moins immoraux qu'on ne le croit communément, ils sont plutôt libres que licencieux, ce qui n'empêche pas qu'on ne doive en interdire la lecture, au moins jusqu'à l'âge où elle peut se faire sans danger. Il cite *le Faucon*, comme l'un des plus touchans, des plus agréables et des mieux faits, et comme un de ceux que les personnes les plus scrupuleuses

peuvent lire sans crainte ; et celui-là n'est pas le seul. L'analyse du roman de *Psyché* suit celle des contes : on sait combien La Fontaine a embelli ce sujet, que lui a fourni Apulée, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Il a fait aussi quelques élégies, en général médiocres ; mais celle adressée aux nymphes de Vaux, est remarquable par le courage avec lequel l'auteur parle de Fouquet, son bienfaiteur, à un maître irrité et tout puissant. Elle honore l'ame de La Fontaine, plus encore que son esprit. L'auteur s'étend ensuite avec un plaisir qui sera partagé par tous ses lecteurs, sur le personnel de La Fontaine, non moins original que son talent. Il analyse avec beaucoup de finesse son caractère, dont une bonhomie franche et une naïveté aimable faisoient le fond ; et il termine cet article par l'idée consolante que La Fonaine a dû être parfaitement heureux. Dans la seconde section, l'auteur dit un mot de Vergier et de Senecé, les seuls écrivains dans le genre du conte, qu'on puisse citer (dans son siècle) après La Fontaine : les autres, tels que « La Monnoye, » du Cerceau, Saint-Gilles, Perrault, Des- » marêts, sont trop médiocres pour avoir un » rang. » *Le Rossignol* et *le Tonnerre*, sont les deux meilleurs contes de Vergier, et ne sont pas sans mérite. On sait même que le premier a

été imprimé dans presque toutes les éditions de ceux de La Fontaine, et qu'il ne les dépare pas. Les deux contes qui nous restent de Senecé, *la Confiance perdue* et *Camille*, ont suffi pour lui faire un nom, et pour faire regretter que nous n'en ayons pas de lui davantage.

Le douzième chapitre traite de la Poésie Pastorale, et des différens genres de Poésies légères. L'auteur nous y fait faire connoissance avec Segrais, madame Des Houlières et Fontenelle, les trois poëtes les plus distingués en ce genre : il cite de chacun différens morceaux, et il apprécie leur mérite respectif, avec ce tact judicieux et ce goût parfait, que nous avons eu si souvent occasion de remarquer dans le cours de cet ouvrage. Il cite en passant, comme « poëtes qui ont conservés jusqu'à nos jours la » réputation d'écrivains agréables, La Fare, » Charleval, Lainez, Ferrand, Pavillon et » Desmarets ; » mais il s'arrête davantage sur Chaulieu, « qui les a passés de bien loin, » et qui seul a conservé un rang dans un genre » où tous ceux qui s'y étoient exercés comme » lui, sont depuis long-temps confondus pêle-» mêle. » Il termine ce chapitre par quelques réflexions sur la Chanson, genre vraiment national, par lequel on a signalé depuis plusieurs siècles toutes les époques de notre histoire, et

dans lequel des particuliers inconnus ont souvent mieux réussi que des auteurs de profession.

Le livre second du siècle de Louis XIV, qui commence le septième volume de cet Ouvrage, a pour objet l'Éloquence, l'Histoire, la Littérature, etc. Le chapitre premier est consacré à l'éloquence proprement dite, et se divise en quatre sections. Dans la première, qui traite de l'éloquence du barreau, l'auteur nous entretient des plus célèbres écrivains en ce genre, qui se réduisent à peu près à Patru et à Pélisson; encore le premier offre-t-il beaucoup de sécheresse et d'incorrection dans son style; et les travaux oratoires de Pélisson se bornent à cette belle défense de Fouquet, qui n'honore pas moins son cœur que son talent, et dont on retrouve ici avec plaisir plusieurs fragmens. L'auteur cite aussi Le Maître, comme l'un des plus célèbres avocats de ce temps; mais il résulte de cet examen, que le barreau n'étoit point alors à la hauteur des autres genres de littérature. Dans la seconde section, il traite du genre démonstratif, des panégyriques, discours d'apparat, etc., du genre délibératif et des assemblées nationales. Le siècle de Louis XIV offre encore peu de modèles en ce genre; il n'en est pas de même de l'éloquence de la

chaire, qui fait l'objet des troisième et quatrième sections, dont l'une traite de l'Oraison funèbre, et l'autre du Sermon. On compte Bossuet, Flèchier, Mascaron et Massillon, comme les plus grands orateurs de ce siècle dans le premier de ces deux genres. L'auteur analyse et compare leurs talens respectifs. Il cite plusieurs morceaux de Bossuet et de Fléchier; fait voir que le premier étoit le plus grand orateur et l'homme le plus éloquent de ce siècle, et que Flèchier, excellent rhéteur, ne s'en est véritablement approché que dans l'oraison funèbre du maréchal de Turenne. Bourdaloue et Massillon furent les deux plus grands prédicateurs du siècle de Louis XIV, et l'on sait qu'on a comparé plus d'une fois le premier à Corneille et l'autre à Racine. Sans entrer dans un parallèle impossible à établir dans deux genres aussi opposés que le sont la chaire et le théâtre, l'auteur s'attache surtout à Massillon, dont l'éloquence douce, onctueuse et vraiment persuasive, va droit au cœur. Il en cite un grand nombre de passages, qui ne font pas le moindre ornement de cet article.

L'Histoire est l'objet du second chapitre. L'auteur commence par établir dans la première section, une distinction fort juste entre les érudits et les historiens proprement dits. L'utilité

des premiers, tels que les Mabillon, les Montfaucon, les Le Valois, les Le Laboureur, les Petau, etc., est très-recommandable sans doute, puisqu'on doit à leurs savantes recherches les principaux matériaux; mais c'est le talent de mettre ces matériaux en œuvre, qui caractérise principalement l'historien, et l'on conviendra que ce talent est bien plus difficile et plus rare. Les Pères Daniel et d'Orléans, Mézerai, les abbés de Vertot, de Saint-Réal et Fleury, regardés comme les meilleurs historiens du siècle de Louis XIV, sont successivement présentés ici, et leur mérite y est discuté avec beaucoup de sagacité. L'auteur insiste particulièrement sur Mézerai, le meilleur de nos historiens, au moins le plus véridique; mais dont le style trop négligé, laisse beaucoup à désirer, et qui n'est que trop souvent dominé par l'humeur. L'auteur rapporte ici de cette humeur, des traits plaisans et très-connus. Il loue ensuite l'abbé de Vertot, moins comme un historien exact que comme un écrivain brillant et ingénieux; et l'abbé de Saint-Réal, dont l'*Histoire de la Conjuration de Venise*, qui offre autant d'intérêt que le roman le plus attachant, a suffi pour établir sa réputation. Il donne aussi de justes éloges à l'abbé Fleury, sur son *Histoire Ecclésiastique*, sagement

pensée, raisonnablement écrite, mais trop volumineuse, et qui, dans le fond, est plutôt une compilation qu'une histoire. « Le style de » Fleury, (ajoute-t-il, pour tempérer ce re- » proche, (clair, simple et naturel, a un ca- » ractère de candeur, qui va, s'il est permis » de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie » affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain, » et qui fait aimer et estimer l'homme. »

La seconde section de ce chapitre traite des Mémoires, et dans ce genre, le siècle de Louis XIV offre d'abondantes richesses. Il faut mettre, avec l'auteur, au premier rang, ceux du cardinal de Retz, production vraiment originale, digne de l'antiquité, sous plus d'un rapport, et sur laquelle il s'arrête avec complaisance. Il analyse aussi avec beaucoup de sens et de justesse, le caractère de cet écrivain, et prouve qu'il ne lui a manqué que d'être à sa place, pour devenir un grand homme. C'étoit dans une république seule que ses talens et son esprit pouvoient le mener à tout: en France, il ne fut, avec tant de moyens distingués, qu'un véritable brouillon. L'auteur cite ensuite, avec des éloges mêlés de sages restrictions, les Mémoires presqu'aussi répandus du duc de la Rochefoucault, de Gourville, de Bussy, de La Fare, de mademoiselle de Montpensier et de

madame de Motteville. Toutes ces sources sont précieuses pour l'histoire, parce que ces écrivains racontent des faits dans lesquels ils ont été acteurs, et l'on peut en général compter sur leur véracité. On regrette que M. de la Harpe ne soit pas entré dans plus de détails sur ces différens ouvrages ; mais son livre seroit devenu une Encyclopédie, s'il avoit donné à chaque article toute l'extension dont il étoit susceptible, et l'on ne doit pas trouver étrange que dans un Cours de littérature, ce soit sur les matières purement littéraires qu'il s'arrête le plus long-temps.

Le chapitre troisième, également divisé en deux sections, est consacré à la Philosophie. La première l'étant à la Métaphysique, l'auteur s'y occupe de Descartes, de Pascal, de Fénelon, de Mallebranche et de Bayle, et les fait connoître en peu de mots comme métaphysiciens seulement. Ce qu'il en dit, suffit pour donner une juste idée de leurs principaux ouvrages. La seconde section, qui traitent de la Morale, est parconséquent à l'usage d'un plus grand nombre de lecteurs, est aussi plus étendue. L'auteur y passe en revue Fénelon, Nicole, Duguet, la Rochefoucault, la Bruyere et Saint-Evremont. C'est sur les trois derniers qu'il s'arrête le plus ; et après avoir parlé de

la Direction pour la Conscience d'un Roi, et du *Dialogue des Morts*, de Fénelon ; des *Essais de Morale* de Nicole, et de *l'Institution d'un prince*, de Duguet, ouvrage qui ne mérite pas l'espèce d'oubli dans lequel il est tombé, il nous entretient des *Maximes de la Rochefoucault*, « qui calomnient souvent » la nature humaine, en supposant que ce » qu'elle a de meilleur part d'un principe vi- » cieux. » Il en cite un assez grand nombre, qu'il réfute avec beaucoup de justesse, en faisant voir qu'elles sont plus brillantes que solides, et que cet ouvrage est bien inférieur aux *Caractères de la Bruyere*, « meilleur mora- » liste, et surtout bien plus grand écrivain : il » y a peu de livres en aucune langue, ajoute-t-il, » où l'on trouve une aussi grande quantité de » pensées justes, solides, et un choix d'ex- » pressions aussi heureux et aussi varié..... Les » portraits sont faits de manière que vous les » voyez agir, parler, se mouvoir, tant son » style a de vivacité et de mouvement. » Cet éloge ne trouvera pas de contradicteurs, et tout notre regret est de ne pouvoir le copier en entier ; car il n'est, selon nous, aucun écrivain moraliste, au-dessus de la Bruyere. Son ouvrage est le livre de tous les jours, de tous les instans ; on ne peut se lasser de le relire, et l'on

y trouve toujours quelque nouvel aliment pour son esprit et pour sa raison. L'auteur se plaît à citer un assez grand nombre de passages de cet immortel écrivain; et s'il se permet quelques critiques, c'est toujours avec les égards qui lui sont dus. Il ne fait point, à beaucoup près, le même cas de Saint-Evremont, qu'on ne lit plus aujourd'hui, et qui ne vit guères que sur son ancienne réputation. C'étoit cependant un homme de beaucoup d'esprit; mais cet esprit souvent faux, n'offre la plupart du temps que de l'affectation et du clinquant. Ses ouvrages, dont ses Lettres composent la plus grande partie, ne sont cependant pas sans mérite. On y reconnoît un homme du monde, aimable, et qui avoit passé sa vie dans la meilleure compagnie. L'auteur cite avec éloge ses *Considérations sur les Romains*, et ses *Dissertations morales, historiques et politiques*.

Littérature mêlée, tel est le titre du quatrième chapitre, divisé en trois sections. Les Romans sont le sujet de la première : ceux de Scudéry, de la Calprenède, de Gomberville, de madame de la Fayette et de Scarron, sont passés rapidement en revue; on ne lit plus les énormes fatras, en dix ou douze volumes, des trois premiers; mais *Zaïde*, *la Princesse de*

Clèves, et surtout *le Roman comique*, ont encore des lecteurs. On admire la grâce et le sentiment qui règnent dans ces deux jolies productions de madame de la Fayette; et l'on rira long-temps encore du *Roman comique*, parce que tout y est original, naturel et vraiment plaisant. C'est par ce seul ouvrage que Scarron tient encore à la littérature: car on ne joue plus ses farces, et son *Virgile travesti* a perdu toute sa réputation.

La seconde section nous fait connoître les Contes, parmi lesquels *les Mille et une Nuits*, traduites de l'arabe par Galland, et *les Mille et un Jours*, du persan, par Pétis de la Croix, tiennent le premier rang. « Le premier, dit » l'auteur, écrit avec une grande négligence, » le second avec plus de correction, et tous » deux avec du naturel. » Mais quel fonds inépuisable de richesses nous offrent *les Mille et une Nuits*, et quelle féconde imagination que celle de ces écrivains arabes! *Les Contes des Fées*, de madame d'Aulnoy, prouvent que « l'on peut mettre de l'art et du goût jusques » dans ces frivolités puériles. » L'auteur n'en dit qu'un mot, trop court, selon nous; celle qui a fait *l'Oiseau bleu*, méritoit un article plus étendu. Nous ne connoissons, en ce genre, rien de plus délicat ni de plus attendrissant

que ce conte ; et si l'on vouloit parler de tous ceux qui sont agréables, il faudroit citer presque tout son recueil. D'innombrables éditions en attestent le mérite et le succès. Hamilton, esprit original, fit aussi des contes ; mais pour s'en moquer, comme Cervantes avoit fait *Don-Quichotte*, pour se moquer des livres de chevalerie. *Fleur d'Epine*, *le Belier*, *les Quatre Facardins*, sont des productions ingénieuses, pleines de sel et d'enjouement. On en peut dire autant et même davantage des *Mémoires du Comte de Grammont* : « C'est, selon notre » auteur, de tous les livres frivoles, le plus » agréable et le plus ingénieux. C'est l'ouvrage » d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la » corruption des Cours, à couvrir les plus mau» vaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rap» porter tout au plaisir et à la gaieté. » La vérité de ce jugement sera d'autant mieux reconnue, que ces Mémoires sont dans les mains de tout le monde. Un mot sur le joli *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*, termine cette section.

La troisième a pour objet les Lettres, Traductions et Critiques. Parmi les lettres, celles de Guy-Patin, de Voiture, de Balzac et de madame du Noyer, ont eu dans leur temps beaucoup de vogue. On ne les lit plus guères aujourd'hui.

aujourd'hui. Il n'en est pas de même de celles de madame de Sévigné ; car, « si le plus grand » éloge d'un livre est d'être beaucoup lu, qui » a été, dit l'auteur, plus loué que ces lettres ? » Elles sont de toutes les heures ; à la ville, à » la campagne, en voyage, on lit madame de » Sévigné. » Il fait suivre cet éloge par un jugement rapide de ces lettres, chefs-d'œuvres d'esprit, de grâce et de sentiment ; dans lesquelles on peut apprendre à connoître le cœur d'une mère, mieux que dans aucun traité de morale, et la cour de Louis XIV, mieux que dans aucun historien. Il faut cependant les lire avec précaution, et ne pas adopter inconsidérément tous les jugemens littéraires de madame de Sévigné, dont plusieurs se ressentent des sociétés dans lesquelles elle vivoit ; tel par exemple que son opinion sur Racine, etc.

Quoique les Traductions tiennent une assez grande place dans l'histoire littéraire de ce siècle, il en est peu qui lui aient survécu. Les plus renommées sont celles de d'Ablancourt, de Vaugelas et de Tourreil, que cependant on ne lit guères plus aujourd'hui que celles de du Ryer et du P. Catrou. Parmi les Critiques, l'auteur cite l'abbé d'Aubignac, le P. le Bossu, le P. Bouhours et Barbier d'Aucourt. Quant aux Journalistes, Visé, qui créa *le Mercure*, et

Denys Sallo, *le Journal des Savans*, sont les plus connus; car nous ne ferons pas à Bayle, l'injure de le ranger dans cette classe, quoique ses Nouvelles de la République des lettres fussent un véritable journal. Mais il a pris place depuis long-temps parmi les biographes et les moralistes les plus distingués, qu'on relit le plus souvent et avec le plus de plaisir. Cette notice termine ce que l'auteur avoit à dire sur le siècle de Louis XIV, et ferme le septième volume. Nous terminerons également ici notre second extrait.

TROISIÈME EXTRAIT.

Avant de commencer la troisième partie de ce Cours, qui comprend le dix-huitième siècle, l'auteur ouvre son huitième volume par un Discours qu'il a prononcé à l'ouverture du Lycée, le 31 décembre 1794. Ce morceau, placé ici en forme d'introduction, a pour objet la guerre déclarée par les tyrans révolutionnaires à la raison, à la morale, aux Lettres et aux arts. Le champ, comme l'on voit, étoit vaste, et pouvoit fournir plus d'un volume. Mais l'auteur s'est borné à nous donner un tableau aussi rapide qu'énergique de ces temps désastreux, et à faire une relation vraiment curieuse, sous plus d'un rapport, d'une séance

tenue au Lycée par les sans-culottes. Ce discours, sagement pensé et vigoureusement écrit, est semé de réflexions pleines d'esprit et de sens ; il est terminé par une Note curieuse sur un événement qui eut lieu à la même époque au théâtre de la République : dans cette scène, plus sérieuse que celle du Lycée, le conventionnel Albitte joua le rôle d'un buveur de sang, et il est signalé ici comme tel, pour l'instruction de la postérité. Il seroit fort à désirer pour lui-même qu'il pût prouver à M. de la Harpe, qu'il a été mal informé.

Le livre premier de cette troisième partie traite de la Poèsie ; et le chapitre premier, de l'Epopée et de la Henriade. Il est divisé en trois sections. Dans la première, l'auteur parle, en historien, des commencemens de Voltaire, et donne une idée générale de la Henriade, le seul poëme épique dont notre langue puisse s'honorer. Dans la seconde, il traite des beautés poëtiques de cet ouvrage, prouvées contre ses détracteurs ; et se livre à une très-longue discussion, pour démontrer combien peu les critiques qu'on en a fait sont justes et fondées. Il s'attache, surtout, à celles de la Baumelle et de M. Clément. Il parle du premier avec assez de mépris ; mais il discute, avec modération et même avec une sorte d'es-

time, les observations de l'autre ; et par de nombreuses citations du poëme, il justifie son opinion et corrobore sa défense. Enfin, dans la troisième, il discute les critiques relatives à l'ordonnance, aux caractères, aux épisodes, et à la morale de la Henriade. Dans cette longue discussion, où les gens de Lettres surtout trouveront à profiter, on ne peut s'empêcher de reconnoître l'attachement que M. de la Harpe avoit voué à Voltaire ; et ce sentiment a, sans doute, un peu influé sur son opinion ; mais, nous devons dire aussi, que la critique la plus lumineuse, une profonde connoissance de l'art, et le goût le plus exercé président à ce travail, qui est un morceau véritablement précieux dans la littérature française. L'auteur le termine par cette conclusion, que les ennemis même de Voltaire ne pourront se dispenser d'adopter, parce qu'elle est fondée sur la justice et sur la vérité : « Si Voltaire, dit-il, en nous donnant » sa Henriade, n'a point élevé la France au » niveau de la Grèce, ni de l'Italie ancienne » et moderne, la France a été bien plus loin » de rien produire jusqu'ici qui, dans ce » genre, approchât de Voltaire. Les mauvais » poëmes du dernier siècle, grâces à Boileau, » nous sont connus, du moins par le ridicule » que ses vers ont attaché à leur nom. Mais,

» ceux de ce siècle n'ont pas fait plus de bruit
» à leur mort qu'à leur naissance ; et personne
» ne les a troublés dans la tranquille posses-
» sion de l'oubli. etc. »

Dans le chapitre second, l'auteur s'occupe des Poëmes héroïques et héroï-comiques, didactiques, philosophiques, descriptifs, érotiques, mythologiques, etc. ; et dans les six sections dont il est composé, il examine successivement les ouvrages de ce genre, publiés pendant le dix-huitième siècle. La première, dont Voltaire fait encore, à lui seul, tous les honneurs, nous fait connoître : 1°. Le Poëme de Fontenoy, ouvrage de circonstance, qui se ressent de la précipitation avec laquelle il a été composé, et peu digne de ce grand écrivain, que cependant on y retrouve encore quelquefois. On se souvient de la critique de ce poëme, qui parut sous le titre de Requête du curé de Fontenoy, et qui étoit du poëte Roy. L'auteur en cite quatre vers assez plaisans ; mais il ajoute que ce sont les seuls. 2°. Le Poëme de la Loi naturelle, qui renferme des beautés ; mais qui n'est guères qu'une suite d'épîtres philosophiques. 3°. La Pucelle d'Orléans, contre laquelle l'auteur tonne ici, avec une sévérité qu'il ne faut pas se hâter de traiter de capucinade ; et dont il fait ensuite,

comme littérateur, une critique raisonnée et très-approfondie, en prouvant que c'est un assemblage de parties incohérentes, composées en différens temps, et dont l'ensemble est peu digne du nom de poëme. Il n'en rend cependant pas moins justice au mérite de cet ouvrage ; et, en homme de goût, il ne peut s'empêcher d'en louer le style, plein de grâce, d'esprit et de gaieté ; mais il déplore, en même temps, l'abus de tant de richesses si mal employées. 4°. La Guerre de Genève est, sous tous les rapports, indigne de Voltaire, car aucune grâce n'en rachète le vice ; et pour la première fois de sa vie, il a oublié d'avoir de l'esprit. C'est un recueil dégoûtant d'invectives grossières contre J. J. Rousseau, écrites en mauvais vers ; et la haine a tellement, ici, aveuglé notre poëte, qu'elle a fait disparoître jusqu'aux traces de son génie. Enfin, pour nous servir des expressions de M. de la Harpe, ce n'est « qu'une des taches de sa vieillesse ; mi-» sérable production aussi mal conçue que mal » écrite ; et où son talent poëtique parut même » l'abandonner. Cette satire, ajoutée à tant » d'autres, n'affligea que ses amis.....La fureur » a tout ôté au satirique, jusqu'au sens com-» mun ; leçon frappante, qui nous avertit de » ne violer jamais l'alliance naturelle de la

» morale et du talent ; alliance si utile et si » honorable pour tous les deux, et qu'on » n'oublie pas sans nuire autant à l'un qu'à » l'autre. »

La seconde section nous entretient des Poëmes de la Religion et de la Grâce, de Louis Racine ; d'un autre Poëme de la Religion, et de quelques autres poèsies du cardinal de Bernis. L'auteur rend au premier de ces poëmes une éclatante justice, tant pour la sagesse et l'ordonnance du plan, que pour le style. Il avoue cependant que ce plan auroit pu être plus vaste et plus digne du sujet, et la versification quelquefois plus vigoureuse ; mais il n'en regarde pas moins ce poëme comme le premier des ouvrages du second ordre. Celui de la Grâce lui est bien inférieur. Il est, en général, foible, et roule sur des sujets de controverse depuis long-temps oubliés ; mais on y trouve encore, et même souvent, de fort beaux vers. Plusieurs citations, bien choisies, motivent ces jugemens. L'autre poëme sur la Religion, du cardinal de Bernis, n'a paru qu'après sa mort. L'exécution le met bien au-dessous de celui de Racine ; le style n'en est pas sans noblesse ; mais il est pauvre de poèsie, monotone et négligé. L'auteur prend occasion de ce poëme, pour nous parler des autres poèsies de ce cardinal

aimable, éclairé, qui réunit les vertus de son état, à un talent rare dans un homme du monde. On trouvera ici, sur l'histoire de ses premières années, une Note piquante et curieuse.

L'Art d'aimer, de Bernard; Narcisse dans l'île de Vénus, de Malfilâtre; le Jugement de Pâris, d'Imbert; Ver-Vert et les autres poèsies de Gresset, sont passés en révue dans la troisième section de ce chapitre. On se souvient encore de la grande réputation dont jouît, avant de paroître, le premier de ces ouvrages. L'auteur eut le bon esprit de le conserver très-long-temps en porte-feuille; il n'étoit connu que par les lectures qu'il en faisoit dans les meilleures sociétés de Paris, et on l'y regardoit généralement comme un chef-d'œuvre. L'impression dissipa cette illusion; et, comme il arrive presque toujours aux ouvrages trop vantés, on le mit alors fort au-dessous de ce qu'il valoit réellement. Ce n'est assurément point un poëme sans mérite; et M. de la Harpe le met fort au-dessus de celui d'Ovide. Mais, c'est moins l'Art d'aimer, que l'Art de jouir; et l'on n'y voit rien qui tienne au sentiment. Ce défaut est racheté par beaucoup d'esprit, et une foule de vers gracieux, qui feront lire encore long-temps cet ouvrage. Narcisse dans

l'île de Vénus annonçoit un très-grand talent, et promettoit, dans Malfilâtre, un véritable poëte. Cet espoir fut déçu, par une mort prématurée, qui enleva cet infortuné jeune homme à la fleur de son âge, et à l'aurore de son talent. Ce trépas douloureux mit en deuil les Muses françaises. Le Jugement de Pâris, le premier et le meilleur Ouvrage d'Imbert, donnoit de grandes espérances, que malheureusement il n'a point remplies, au moins dans toute leur étendue. Il est mort encore jeune; mais, s'il n'a pas produit un digne pendant au Jugement de Paris, il a fait une Comédie de caractère (le Jaloux sans Amour) qu'on revoit avec plaisir au théâtre, quoique M. de la Harpe en parle ici, avec un mépris peut-être injuste; et il a laissé la réputation d'un bon Littérateur, et d'un des hommes les plus honnêtes et les plus aimables que la république des Lettres ait à regretter.

Tout le monde applaudira aux justes éloges que l'auteur donne ici au Vert-Vert et à la Chartreuse de Gresset; on sera même fort tenté de préférer le second de ces Poëmes au premier; car tout ce qu'il en cite rend cette préférence très-spécieuse. Il faut convenir au moins, que ce sont deux charmans Ouvrages; et que les grâces, la facilité, une douce philo-

sophie, et une versification dont le charme est aussi entraînant qu'indéfinissable, s'y disputent sans cesse la gloire d'attacher et de plaire. L'auteur saisit cette occasion, pour dire un mot du Méchant; et pour justifier Gresset des critiques injustes de Voltaire.

La Peinture et les Fastes de Le Mierre; et le Poëme de la Déclamation, de Dorat, sont l'objet de la quatrième section. L'auteur loue le petit nombre de bons morceaux que le premier renferme, et qui se réduisent, presque toujours, aux imitations du Poëme latin de l'abbé de Marsy, dont il rapporte souvent le texte, pour le comparer aux vers de Le Mierre. Ces rapprochemens, utiles pour les jeunes gens, sont faits pour plaire à tous les lecteurs. Il tombe, sans ménagement, sur le Poëme des Fastes, ouvrage, selon lui, de la plus grande médiocrité, et qui ne pêche pas moins par le plan, que par les vers. On y trouve cependant, un Clair de Lune qui renferme, dit l'auteur, des vers « assez beaux pour qu'on soit » étonné, et même fâché de les trouver là. » Ce passage, en effet, nous a toujours paru écrit de verve, et l'un des plus estimables morceaux de notre poésie moderne. Le Poëme de la Déclamation, de Dorat, quoique bien meilleur que les Fastes, se trouve ici jugé presque aussi

sévèrement. L'auteur n'accorde guères quelque mérite, qu'au Chant de la Tragédie. Il nous semble qu'on pourroit accuser cette opinion d'une grande rigueur, dont on trouveroit peut-être la source dans l'inimitié que l'auteur avoit vouée à Dorat, et que celui-ci lui rendoit bien. Mais ces ressentimens particuliers ne devroient jamais influer sur les jugemens littéraires. Au reste, c'est la première fois que nous avons occasion de faire cette réflexion, en parlant de ce Cours; et M. de la Harpe motive son jugement avec assez d'adresse pour qu'on puisse le croire exempt de partialité. Nous oserons cependant, n'être pas de son avis sur le Poëme de la Déclamation, que nous continuerons à regarder comme le titre littéraire le plus réel et le plus durable de l'ingénieux auteur du Célibataire et de la Feinte par Amour.

La cinquième section nous entretient des Saisons de M. de St. Lambert, en faveur duquel l'auteur déroge à la loi qu'il s'étoit imposée, de ne point parler des auteurs vivans; et du Poëme de l'Agriculture, du président de Rosset. Les Saisons sont analysées ici, avec une étendue proportionnée au mérite et à la célébrité de l'Ouvrage, et reçoivent de très-grands éloges, justifiés par de nombreuses citations.

Il n'en est pas de même du Poëme de l'Agri-

culture, qui est jugé avec sévérité, mais toujours avec ce goût parfait qu'on retrouve dans toutes les discussions littéraires de l'auteur. Les Mois, de Roucher, font les honneurs de la sixième section, qui occupe près de cent cinquante pages. C'est surtout pour ce Poëme, tant vanté avant sa publication, que l'auteur semble avoir réservé toutes les foudres de sa critique. Il en parcourt tous les chants, l'un après l'autre; fait voir que cet Ouvrage pêche sans cesse par le plan, les détails, et la versification; manque de poèsie, de coloris; est rempli d'idées fausses, bizarres, incohérentes, etc.: il appuie, au reste, chacune de ses critiques par des citations qui en attestent la justesse; et cet examen, très-long et très-approfondi, est une espèce de poètique raisonnée, que nous engageons nos jeunes versificateurs à lire avec attention. L'auteur, pour prouver son impartialité, cite ensuite plusieurs des plus beaux endroits de ce Poëme, dont il fait remarquer le mérite; et ce n'est pas sa faute, s'ils ne sont pas plus nombreux. Cette discussion, nous le répétons, est une espèce de poètique; mais la poètique d'un homme de beaucoup d'esprit et de goût; et qui a le sentiment le plus juste, et la conscience la plus éclairée des bons comme des mauvais vers.

Le chapitre troisième, dont les huit premières sections remplissent seules le neuvième volume, traite de la Tragédie dans le 18e. siècle; et se trouve consacré, tout entier, à Voltaire. Si nous voulions continuer de suivre en l'analysant, le plan qui, jusqu'à ce moment, a guidé notre travail, en parlant de ce Cours, cet Extrait deviendroit un gros volume. Nous nous arrêterons donc peu sur ces huit sections, dont la première offre l'extrait d'Œdipe, le premier Ouvrage de Voltaire, et regardé, encore aujourd'hui, comme l'un des meilleurs. L'auteur blâme, avec raison, l'épisode de Philoctète, qui est froid et languissant; et dont les vieilles amours avec Jocaste gâtent cette tragédie, dont le véritable sujet et le véritable intérêt ne commencent qu'au troisième acte. Les beautés de cet Ouvrage appartiennent presque toutes à Voltaire, quoique le fond en soit de Sophocle. C'est ce que l'auteur prouve jusqu'à l'évidence, et par plus d'une citation. Des observations de détail sur le style de cette pièce, dans lesquelles l'auteur en fait remarquer les vers défectueux, terminent cette analyse; et nous en retrouvons de pareilles à la suite de toutes les analyses des principales tragédies de Voltaire. Nous nous contentons donc de les indiquer cette fois pour toutes.

Nous ne dirons qu'un mot de la tragédie de Marianne, (objet de la deuxième section,) tombée à la première représentation; que Voltaire refit presqu'entièrement, et qui eut ensuite assez de succès. Le peu d'intérêt du sujet n'a pu être soutenu par les beautés du style; l'auteur cite plusieurs tirades, pour les faire connoître; et ces tirades feront d'autant plus de plaisir ici, que cet Ouvrage est absolument oublié. Il n'en est pas de même de Brutus, auquel la troisième section est consacrée. Voltaire revenoit d'Angleterre, et sa tête exaltée par des idées républicaines, étoit encore pleine du Brutus de Shakespeare, lorsqu'il traita ce sujet. C'est dans cette pièce qu'il s'est le plus rapproché de Corneille, et le premier acte passe pour un des plus beaux du Théâtre. Cet Ouvrage n'eut cependant alors, qu'un foible succès; et même à chacune de ses reprises, il fut plus applaudi que senti, et surtout que suivi. Les Français n'étoient point, encore alors, à la hauteur. Mais joué pendant la Révolution, Brutus eut, comme pièce de circonstance, un succès prodigieux. L'auteur analyse cette tragédie avec beaucoup de soin et d'étendue.

Celle de Zaïre remplit la quatrième section. C'est là que l'auteur s'abandonnant, sans réserve, à son enthousiasme pour Voltaire, qui cepen-

dant n'est jamais aveugle, insiste sur toutes les beautés de cet Ouvrage, qu'il suit scène par scène, dont il transforme même les défauts en perfections, et qu'il est bien près de regarder comme le chef-d'œuvre de la scène française. Il est facile de voir qu'un reste de pudeur, seul, l'empêche de mettre en avant cette assertion. Au surplus, cet article est fait avec une grande adresse, et l'auteur y donne de nouvelles preuves de la finesse de son goût, et d'une profonde connoissance des ressorts du cœur humain, et des secrets de la scène. Cette section est terminée par un Appendice, qui renferme deux Lettres, insérées en 1777 dans le Journal de Littérature, sur cette question, proposée par M. de la Harpe lui-même: « Quel » est le moment où Orosmane est le plus mal- » heureux? Est-celui où il se croit trahi par » sa maîtresse? Est-ce lui où, après l'avoir poi- » gnardée, il apprend qu'elle est innocente? » La première de ces lettres est du marquis de Bièvre; la seconde de madame de Cassini. Toutes deux méritoient d'être conservées.

Adélaide du Guesclin est l'objet de la cinquième section. L'auteur loue, avec justice, l'extrême simplicité du plan de cet Ouvrage, l'heureux choix du sujet, la beauté des caractères, le parti que Voltaire a tiré d'une action

qui ne paroissoit pas devoir fournir cinq actes, son style noble et simple, etc. Il s'attache surtout, à l'analyse des beautés que renferme le rôle de Vendôme, l'un des plus tragiques qui soient sortis de la plume de Voltaire. Il nous donne ensuite l'histoire de cet Ouvrage, qui tomba sous le nom du Duc de Foix; et qui, sous celui d'Adélaïde du Guesclin, dut à le Kain son grand succès. Cet étonnant acteur apprit au Public à sentir les beautés de cette tragédie; et, la manière dont il rendoit Vendôme, ne sera jamais oubliée. Ce rôle fut, comme l'on sait, le dernier qu'il joua. Ce fut le mercredi 26 janvier 1778; et il s'y surpassa, au point de dire tout haut, en quittant la scène, qu'il étoit content de lui-même; ce qui ne lui étoit jamais arrivé. L'impitoyable mort l'enleva le 8 février suivant, le jour même de l'arrivée de M. de Voltaire à Paris, après vingt-huit ans d'absence. Quelle perte pour l'art! Hélas! tout nous prouve qu'elle ne sera jamais complètement réparée.

La Mort de César est le sujet de la sixième section. C'est la première tragédie sans femmes, qu'on ait hasardée au théâtre. Son succès fut, en général, médiocre; mais elle étincelle de beautés de style, que l'auteur fait remarquer avec son goût ordinaire. Il insiste principalement sur

sur les scènes entre Brutus et César, qui sont admirables ; mais, il voudroit qu'on supprimât la harangue d'Antoine, au dernier acte. Ce morceau, quoique supérieurement écrit, est de peu d'effet à la représentation, grâces à la disposition vicieuse et resserrée de nos théâtres ; d'ailleurs, l'intérêt est fini, dès qu'on apprend que César n'est plus. L'auteur parle d'une scène, ajoutée à cette tragédie dans le temps du régime révolutionnaire : cette anecdote est vraiment curieuse ; mais nous sommes fâchés qu'il ne nomme pas l'auteur de cette étrange addition.

Nous trouvons dans la septième section, l'analyse d'Alzire. L'auteur fait voir que ce sujet étoit absolument neuf ; et que Voltaire en a tiré un grand parti. Il admire les beautés de cette pièce, la justifie de plusieurs reproches, mais n'en dissimule cependant pas les invraisemblances ; telles que l'arrivée, trop peu motivée, de Zamore ; le long entretien qu'il a avec Alzire, lorsqu'il sort d'assassiner Gusman ; les longues réflexions d'Alzire sur le suicide, au cinquième acte, très-déplacées et contre nature, etc. Mais il insiste, avec raison, sur les grandes beautés du dénouement ; et surtout, sur la pompe et le grand mérite de style, qui distinguera toujours ce bel Ouvrage.

Zulime et Mahomet sont l'objet de la hui-

tième section, qui termine ce volume. Ce rapprochement paroîtra d'abord assez singulier; et l'on trouvera que c'est réunir les deux extrêmes, que de parler, dans un même article, de ces deux tragédies. Zulime est un Roman sans vraisemblance, qui n'a pas même le mérite du style; un Ouvrage, en tous points, indigne de Voltaire; et qu'il est bien étonnant qu'il ait composé dans l'intervalle d'Alzire et de Mahomet. L'auteur n'en donne pas moins l'analyse de cette étrange pièce; et elle justifie complètement le jugement qu'il en porte. Mahomet reçoit ici de très-grands et de très-justes éloges; l'auteur fait voir, par une analyse suivie et raisonnée, combien sont injustes et peu fondées la plupart des critiques qu'on a fait de cet Ouvrage. Il en détaille les beautés avec une complaisance qu'on ne sera jamais tenté de lui reprocher. Il insiste surtout sur celles des rôles de Mahomet, de Zopire, d'Omar, et de Seïde; mais il blâme plusieurs invraisemblances, surtout celle d'un dénouement fondé sur l'effet d'un poison combiné pour tuer Seïde, dans un temps trop rigoureusement déterminé, etc. Il blâme aussi Voltaire d'avoir fait Mahomet amoureux; et prouve que cet amour, qui d'ailleurs n'est point intéressant, ne s'accordoit ni avec le sujet, ni avec le caractère. Il appuie, avec raison, sur les grandes

beautés de style que renferme cet Ouvrage ; il les détaille, et les fait sentir avec ce tact et ce goût qui caractérisent un littérateur du premier ordre, et que nous avons si souvent admirés dans le cours de cet extrait.

Le dixième volume, consacré tout entier à la suite de l'examen du Théâtre de Voltaire, renferme la suite du chapitre troisième, qui, comme l'on voit, remplit à lui seul deux volumes. La section neuvième a pour objet Mérope ; l'auteur analyse cet Ouvrage, qu'il regarde comme un véritable chef-d'œuvre. Il en fait un parallèle suivi avec la Mérope du marquis de Maffei, qui prouve que Voltaire en a emprunté beaucoup moins qu'on ne le croit ; et qu'il a embelli tout ce qu'il doit au poëte italien. Dans l'analyse de cette tragédie, il fait voir avec quelle adresse l'action y est ménagée; comme les caracteres en sont bien soutenus, les convenances bien observées, et l'intérêt croissant. Quant au style, il lui donne également de grands éloges ; et prouve que, sous ce rapport, cet Ouvrage est encore l'un des plus parfaits de Voltaire. On ne lira pas ici, sans intérêt, l'historique du succès de Mérope, le moins contesté, le plus éclatant de tous ceux que Voltaire remporta au théâtre. L'auteur en explique ici les causes.

Sémiramis occupe la dixième section ; le succès n'en fut pas, à beaucoup près, aussi brillant que celui de Mérope ; et l'on voit ici pourquoi. Mais il a toujours été en augmentant ; et si ce n'est pas la meilleure tragédie de notre poëte (qui a traité deux autres fois le même sujet, sous les titres d'Oreste et d'Eriphile), c'est l'une de celles qu'on revoit avec le plus d'empressement. L'auteur examine d'abord Eriphile, qui n'est, en quelque sorte, que l'ébauche et le croquis de Sémiramis. Voltaire, toujours docile, profita des critiques que l'une essuya, pour ajouter aux beautés de l'autre. Il analyse ensuite Sémiramis, insiste sur l'art avec lequel cette piece, dont l'action ne commence réellement qu'à la fin du troisieme acte, est tellement conduite, que ce défaut n'est point sensible pour les spectateurs. Il fait voir avec quelle profondeur et quelle énergie le rôle de Sémiramis est traité ; combien Ninias est intéressant ; et quelle adresse regne dans la facture du rôle d'Assur. L'intérêt est très-vif au quatrième acte, et la reconnoissance bien ménagée ; le cinquième est d'un grand effet à la scène, et cet effet masque une partie de ses défauts. L'auteur blâme, avec raison, l'apparition de l'ombre de Ninus, et fait voir qu'elle étoit même inutile, et que Voltaire pouvoit s'en passer, en mettant

ce qu'elle dit dans la bouche du grand prêtre Oroës. Il compare cette ombre avec celle d'Hamlet, de Shakespeare; et fait voir pourquoi cette derniere est plus intéressante. Il loue le style de Sémiramis, dont la pompe, très-remarquable, s'accorde si bien avec celle du sujet; et il conclut cet examen, par dire que, si les grands défauts de cette tragédie ne permettent pas de la ranger parmi les pièces du premier ordre, « ses beautés poètiques et théâ» trales la rangent au moins, parmi les pre» mières du second. »

Un parallèle très-long entre l'Electre de Crébillon et l'Oreste de Voltaire, précède l'examen de cette tragédie, qui fait l'objet de la section onzième. On sait que c'est absolument le même sujet; et il est curieux de voir comment il a été traité par deux Grands Ecrivains. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ce parallèle, duquel il résulte que Crébillon, par ce double amour, qu'on appeloit dans le temps, une partie carrée, a gâté ce beau sujet. Le mérite de sa pièce se réduit donc à la reconnoissance, et à des beautés répandues dans le rôle d'Electre; dans tout le reste, il est fort inférieur à Voltaire. En analysant la pièce de ce dernier, l'auteur fait voir combien il a surpassé Sophocle, en l'imitant; avec quelle

adresse il a su remplir cinq actes par une action d'une extrême simplicité ; que le rôle d'Electre est profondément tragique ; celui d'Oreste très-beau ; et toutes les situations bien amenées, etc. Il résulte de cet examen, que cette tragédie respire le goût de l'antiquité, et qu'elle est au nombre des bons Ouvrages de Voltaire : quoique le style ne soit pas exempt de défauts, il faut convenir qu'il a bien la couleur du sujet.

Encore un sujet traité par Crébillon, sous le titre de *Catilina*. La *Rome sauvée* de Voltaire analysée dans la douzième section, lui est bien supérieure. C'est un ouvrage sévère, mais recommandable, tant par la fidélité des caractères que par le style et la conception du plan. Le rôle de Cicéron est surtout de main de maître. On sait que Voltaire, qui avant de quitter Paris, fit jouer cette pièce sur le théâtre de sa maison, rue Traversière, remplit lui-même ce rôle, et y fit grand plaisir. L'auteur termine son examen par dire que « L'expression des caractères » et des mœurs, la peinture du génie de Rome » dégradé, et du génie naissant de César, le » développement de la belle ame de Cicéron.... » feront compter *Rome sauvée*, parmi les » pièces qui, sans être les plus tragiques, sou- » tiennent singulièrement la dignité de la tra-

» gédie, et la font goûter aux esprits les plus » sévères et les plus élevés : peut-être même » pour la faire goûter au grand nombre, ne » manque-t-il que des acteurs. »

La troisième section nous entretient de *l'Orphelin de la Chine*, pièce d'un genre neuf, et dans laquelle Voltaire nous a peint des mœurs qui n'avoient point encore été portées au théâtre. La peinture fidèle de ces mœurs, le développement des caractères et les beautés du style, suppléent dans cet ouvrage au vide de l'action, et masquent le défaut d'une situation qui est toujours la même. M. de la Harpe pense que Voltaire avoit d'abord fait *l'Orphelin* en trois actes, et que c'est du parti qu'il a pris d'en tirer cinq, que résulte la lenteur dans la marche, le vide et la langueur qu'on peut lui reprocher. Cette opinion n'est pas invraisemblable. Au reste, l'étonnant parti que Voltaire a tiré de ce sujet, atteste toute l'étendue et toutes les ressources de son génie. C'est, selon l'auteur, un très-bel ouvrage, plein d'images philosophiques et grandes, qui naissent bien du sujet, et dont le style noble et soutenu ne se ressent pas encore de la vieillesse du poëte.

On n'en pourroit pas dire absolument autant de *Tancrède*, qui fait le sujet de la quatorzième section ; et quoique cet ouvrage, re-

gardé comme la dernière tragédie de Voltaire qu'on puisse citer, soit encore digne de lui, il se ressent, selon nous, de la foiblesse de l'âge. L'auteur l'analyse avec beaucoup d'étendue; fait remarquer l'adresse avec laquelle Voltaire a su conduire pendant cinq actes, une action, qu'un seul mot pouvoit dénouer à chaque instant; et il justifie le poëte, des reproches peu fondés, selon lui, qu'on lui a faits à ce sujet. Il décrit les beautés dont sont remplis les rôles de Tancrède et d'Aménaïde; mais il ne dissimule pas la foiblesse des autres. Il montre combien le dénouement est théâtral, le spectacle imposant, et les mœurs de l'antique chevalerie fidèlement observées; mais il convient de la foiblesse du style, que ces rimes croisées rendent diffus; et il reconnoît dans *Tancrède*, une versification qui manque de vigueur, et devient souvent traînante; mais qui présente aussi de superbes vers. Il termine son examen, par dire que « cette tragédie est la seule qui, pour » l'intérêt, puisse être mise à côté de *Zaïre*. » Jugement que nous ne saurions adopter, malgré notre extrême déférence pour les opinions de M. de la Harpe.

La quinzième et dernière section de ce chapitre, nous fait passer en revue *Olympie* et autres pièces de la vieillesse de Voltaire. Tels

que le *Triumvirat*, sur laquelle l'auteur s'étend le plus; les *Scythes*, qui ont joui de quelque succès; *les Guèbres*, *Sophronisbe*; *les Lois de Minos*, *Don Pèdre*, *les Pélopides*, *Irène* et *Agathocle*. Nous ne suivrons point l'auteur dans l'analyse qu'il fait de tous ces ouvrages, médiocres, peu dignes de Voltaire sans doute, mais encore étonnans, si l'on considère l'âge auquel il les a composés, et dans lesquels on le retrouve encore quelquefois. La plupart n'ont pas été joués. *Irène* est le plus connu, parce que Voltaire l'apporta lui-même à Paris, après vingt-huit années d'absence; qu'elle y fut jouée en sa présence, et qu'il fut couronné le 30 mars 1778, à cette mémorable représentation. Tout cela n'empêche pas que cette pièce ne soit froide et languissante; mais elle offre encore quelques étincelles de génie, auxquelles le public s'empressa d'applaudir. *Agathocle*, la dernière pièce de Voltaire, fut joué pour l'anniversaire de sa mort; le public le reçut avec un silence respectueux, qui ne lui permit pas de reparoître. Ici finit le dixième volume, et l'examen très-détaillé du théâtre de Voltaire, que l'auteur termine par cette phrase remarquable: « On n'oubliera jamais ce triom-» phe du génie, décerné sur le théâtre de » Paris, à l'homme extraordinaire, qui sen-

» tant sa fin prochaine, étoit venu chercher » la récompense de soixante ans de travaux, » et qui sans finir comme Sophocle, par un » chef-d'œuvre, mérita comme lui de mourir » sous les lauriers. » Pour nous, qui avons eu le bonheur d'assister à ce triomphe, nous pouvons assurer en effet qu'il ne sortira jamais de la mémoire d'un homme de Lettres. Quelle que fût l'opinion qu'on eût de Voltaire, il étoit impossible de ne pas partager un tel enthousiasme. Fréron lui-même, au parterre, auroit pleuré à cette apothéose.

Le tome onzième est divisé en deux parties, formant deux volumes. Le chapitre quatrième traite des Tragiques d'un ordre inférieur, et sa première section est consacrée à Crébillon, qu'on s'étonnera d'autant plus de voir ranger dans cette classe, que beaucoup de gens se sont accoutumés à l'entendre nommer immédiatement après Corneille et Racine. L'auteur prouve qu'il est digne tout au plus de la quatrième place, et que ce sont les ennemis seuls de Voltaire, qui se sont obstinés à vouloir le mettre à la troisième. Il passe en revue ici ses principaux ouvrages, qui sont : *Idoménée*, dont le sujet est tragique, mais que Crébillon a gâté par un amour déplacé, et qui d'ailleurs joint au défaut d'une situation invariable, ce-

lui d'être mal écrit, qu'il partage au reste avec toutes les pièces du même écrivain ; *Atrée*, sujet d'une horreur gratuite et même dégoûtante ; mais qui offre de belles tirades, même de belles scènes, et des situations vraiment tragiques, au milieu d'une intrigue souvent mal et toujours péniblement conduite. Cette pièce reparoît de temps en temps au théâtre ; mais elle n'a jamais pu se soutenir au courant du répertoire. Son analyse qui occupe ici quarante pages, offre une discussion qui n'est pas moins instructive que lumineuse et profonde. *Rhadamiste*, le meilleur et le plus bel ouvrage de Crébillon, et l'un des chefs-d'œuvres de la scène française. Si l'on en excepte le premier acte, qui est obscur et mal écrit, le reste est admirable. Les caractères vraiment tragiques, grands, bien soutenus, sont puisés dans la Nature, et les situations ont le même avantage. L'auteur s'étend dans plus de cinquante pages sur cet Ouvrage, avec une complaisance qui prouve au fond son impartialité, comme ses remarques sur les défauts et les beautés de cette pièce, attestent la pureté de son goût.

Les autres ouvrages de Crébillon sont bien inférieurs à *Rhadamiste*. *Electre* a été analysée dans l'article de Voltaire, et nous avons vu le parallèle que l'auteur en a fait avec *Oreste*.

Xercès et *Sémiramis*, dont on lit ici l'analyse, sont remplis de défauts qu'aucune beauté ne fait pardonner, aussi sont-ils oubliés depuis long-temps. *Pyrrhus*, qu'on a essayé de remettre quelquefois au théâtre, offre une ou deux belles situations, tout le reste est médiocre. *Catilina*, tant vanté par les ennemis de Voltaire, est resté bien au-dessous de *Rome sauvée*, ce que l'auteur prouve ici en en faisant sentir les défauts, qui sont de toutes espèces : inconséquences, inconduite, foiblesse de style, etc. Ce long examen des pièces de Crébillon, est terminé par un résumé, duquel il résulte que *Rhadamiste* et quelques morceaux d'*Electre* sont les seuls titres réels de ce poëte, « et qu'*Idoménée*, *Atrée*, *Electre* pres- » que toute entière, *Xercès*, *Sémiramis*, » *Pyrrhus* et *Catilina*, sont de très-mauvais » romans, où la Nature et la raison sont en- » tièrement méconnus dans le plan comme » dans le style. » Jugement qui semblera d'abord bien sévère, mais qu'après avoir relu attentivement cet article, l'on ne pourra s'empêcher de trouver juste.

Dans la seconde section, l'auteur nous entretient de la Grange-Chancel, la Motte, Piron et le Franc de Pompignan. Il s'arrête successivement sur *Jugurtha*, *Amélie*, *Ino*, *Méléa-*

gre, *Athenaïs*, *Erigone*, *Alceste*, *Cassius* et *Victorinus*, et nous fait connoître en peu de mots le sujet de chacune de ces pièces, maintenant oubliées. Il reconnoît dans la Grange assez d'art pour combiner une intrigue chargée d'événemens, et pour exciter la curiosité; mais des défauts sans nombre, de serviles imitations, et une versification en général très-mauvaise, font oublier ces avantages. Des quatre tragédies que La Motte nous a laissées, on a oublié *les Macchabées*, *Romulus* et *Œdipe*; mais on connoît *Inès de Castro*, qu'un grand intérêt conserve au théâtre et y fait applaudir encore. L'auteur, après un extrait rapide de ces trois premières tragédies, s'arrête assez long-temps sur *Inès*, et en discute les beautés et les défauts. C'est dans Camoëns, que La Motte a trouvé ce sujet intéressant, dont il a su tirer un si grand parti pour émouvoir le spectateur. Le style est bien loin de répondre au sujet, il n'est cependant pas sans mérite.

Nous avons trois tragédies de Piron; *Calisthène*, *Fernand Cortez* et *Gustave*. L'auteur passe rapidement sur les deux premières, regardées comme au-dessous du médiocre; mais il entre dans d'assez grands détails sur *Gustave*, que quelques belles situations ont soutenu au théâtre. Il discute l'invraisemblance de ces si-

tuations, et prouve qu'elles portent toutes à faux. En tout, nous trouvons qu'il juge cet ouvrage avec une sévérité qu'on ne trouvera peut-être pas convenable, dans un homme qui a traité sans succès le même sujet. *Gustave*, malgré ses vices de conduite, et un style qu'on peut nommer barbare, fait beaucoup d'effet à la scène, et il y sera toujours revu avec plaisir. D'après l'estime soutenue et méritée dont jouit la *Didon* de Le Franc, on sera peut-être surpris de trouver ici « que c'est un de ces ouvrages » qui prouvent que la médiocrité peut être es- » timable, » surtout lorsqu'un jugement aussi rigoureux n'est pas motivé par une plus longue analyse.

La troisième section a pour objet La Nouë, Guymond de la Touche, Chateaubrun et Le Mierre. L'auteur donne des éloges mérités au *Mahomet II* du premier, que son dénouement cruel, mais qui étoit commandé par l'histoire, empêche seul de reparoître. Il s'étend avec complaisance sur l'*Iphigénie en Tauride* de Guymond de la Touche, l'une des meilleures tragédies de ce siècle. Il en fait sentir toutes les beautés, et loue l'heureux parti que le poëte a tiré d'un sujet aussi simple, sans y mêler aucun épisode ; le soin avec lequel il en a soutenu les caractères, combiné et varié les situations, de

manière à ce que l'intérêt, bien loin de se ralentir, va toujours croissant. Il critique ce que le dénouement offre d'invraisemblable, et le rôle de Thoas de répréhensible, et donne au style de ce bel ouvrage des éloges, mêlés du regret qu'inspire la mort prématurée de cet estimable écrivain, qu'un seul ouvrage a suffi pour placer dans un rang très-distingué. Nous avons de Chateaubrun, *Philoctete* et *les Troyennes*, imités, l'un de Sophocle, l'autre d'Euripide. L'auteur passe rapidement sur les beautés et les défauts de ces deux tragédies, qui ont obtenu un succès assez grand, pour qu'on soit étonné de l'oubli dans lequel les comédiens les laissent aujourd'hui. Le Mierre nous a donné un assez grand nombre de pièces : la premiere, qui est aussi la meilleure, est *Hyppermnestre*, à laquelle l'auteur donne ici de justes éloges; cet ouvrage, trop connu pour que nous nous y arrêtions, est un de ceux qui ont été joués le plus souvent depuis 1758. Il met au second rang, *Guillaume Tell*, dont le succès a surtout été très-grand depuis la Révolution. Il fait une critique assez étendue de *la Veuve du Malabar*, qu'il regarde avec raison comme un mauvais ouvrage, malgré le prodigieux succès qu'il obtint à sa reprise en 1780, et qu'il faut surtout attribuer au bûcher du

cinquième acte. Les autres tragédies de Le Mierre, plus ou moins goûtées dans leur nouveauté, mais qui sont toutes oubliées aujourd'hui, sont *Térée*, *Idoménée*; *Artaxerce*, qui n'est pas sans effet au théâtre, *Céramis* et *Virginie*. Cette dernière même n'a pas été représentée. Il résulte de cet examen, que Le Mierre ne manquoit ni de verve ni d'originalité; mais que ses conceptions sont péniblement travaillées, peu vraisemblables, souvent hors des règles, et sa versification trop constamment inégale et dure.

La quatrième et dernière section de ce chapitre nous fait connoître Saurin et de Belloy. Deux Tragédies du premier sont restées au Théâtre; *Spartacus*, et *Blanche et Guiscard*. Spartacus, qui est dans le genre admiratif, est un Ouvrage estimable, où l'on trouve du nerf, de la grandeur, des situations qui ne manquent point de force, et une versification qui n'est pas à beaucoup près sans mérite. Mais le poëte, au mépris de l'histoire et de la vérité, a beaucoup trop ravalé et avili le caractère des Romains, pour relever celui de Spartacus; ce que l'auteur prouve par un examen approfondi de la pièce, qui ne laisse aucun doute sur cette inconvenance. Le sujet de Blanche et Guiscard est pris, comme l'on sait, dans le Mariage de

vengeance

vengeance qui se lit dans Gil-Blas. Il est très-ingrat par lui-même, parce que le sort de Blanche, décidé dès l'avant-scène, ne peut plus changer; mais il y a d'assez beaux développemens dans les caractères, surtout dans les trois premiers actes; et la versification est estimable.

De Belloy termine cette revue des poëtes tragiques du dix-huitième siècle. Sa première pièce fut *Titus*, qui n'eut point de succès. C'est un sujet manqué, sans intérêt, parconséquent peu tragique. On en a retenu quatre fort beaux vers, qu'on retrouve avec plaisir ici. Cette piece est, au surplus, une copie de la Clémence de Titus de Métastase; cela prouve que ce qui fait beauté dans un Opéra, ne convient pas toujours à une Tragédie. Il dut à l'Opéra d'Hypsipile, du même poëte, les deux principales situations de *Zelmire*: l'auteur démontre que cette Tragédie est un tissu de situations forcées, invraisemblables, et même extravagantes; il en fait sentir tout le vice, ainsi que celui des caractères, et surtout la conduite inconcevable de la piece, qui, malgré ses défauts, fait encore de l'effet au Théâtre, à la faveur de ces combinaisons, qui surprennent le spectateur, mais qui ne sauroient résister à un examen réfléchi. L'on se souvient encore du prodigieux succès du

Siége de Calais, qui fut ensuite aussi ravalé qu'il avoit été exalté. L'auteur le regarde, malgré ses défauts, comme la meilleure pièce de de Belloy. On aime à retrouver ici l'histoire de cette tragédie célebre; et l'auteur en donne une analyse pleine de goût. Il met fort au-dessous d'elle *Gaston et Baïard*, que beaucoup de gens regardent cependant comme le meilleur Ouvrage de ce poëte. L'auteur démontre l'inconvenance des caractères donnés aux deux héros, et démentis par l'Histoire; la duplicité de l'action, le vice et l'invraisemblance des situations, etc.; mais il convient, en même-temps, que la peinture des mœurs de l'antique chevalerie, l'intérêt attaché aux noms de Baïard et de Gaston, la pompe du spectacle, la curiosité, etc., ont dû déterminer le succès de cet Ouvrage, resté au théâtre, et celui de de Belloy qu'on y revoit le plus souvent, et avec le plus de plaisir. *Gabrielle de Vergy* est encore un de ces sujets qui seront toujours ingrats, parce que la position de l'héroïne ne peut changer. Le dénouement est une horreur gratuite; mais l'auteur loue, dans cette pièce, d'assez beaux développemens dans le rôle de Fayel, et une peinture assez vive et assez vraie de la jalousie; une sorte de douceur et de moëlleux répandu dans le rôle de Gabrielle, etc.

Mais le style en est généralement foible, quoique la versification s'élève quelquefois. Ce jugement sur la tragédie de de Belloy, regardée comme la mieux écrite, n'est-il pas un peu sévere ? Nous n'en dirons pas de même de celui que M. de la Harpe porte de *Pierre le Cruel*, dont tous les caracteres sont forcés et hors de la Nature. C'est, observe-t-il, « une espèce de défi à » qui montrera le plus de cette grandeur exa- » gérée et romanesque, que l'auteur prend » pour de l'héroïsme, et qui n'est qu'une exal- » tation de tête, absolument contraire au bon » sens, aux convenances, aux mœurs, aux » circonstances, etc. » Il termine son examen des tragédies de de Belloy, par ce jugement, qui en est le résumé, et qui nous paroît dicté par un goût sévère, mais sûr et éclairé. « Il en » résulte, dit-il, que cet auteur étoit né avec » des talens et de l'imagination ; mais qu'il » avoit plus de ressources dans l'esprit, que de » feu poëtique et de verve théâtrale ; qu'il avoit » de l'élévation dans l'ame, et très-peu de sen- » sibilité dans le cœur.... Il s'exprime le plus » souvent en rhéteur, rarement en homme » éloquent. C'est après la Motte, l'écrivain » qui a le mieux fait voir tout ce qu'on peut » faire avec de l'esprit, et tout ce que l'esprit » ne peut pas remplacer. »

QUATRIÈME EXTRAIT.

De la Comédie dans le dix-huitieme siecle tel est le titre du cinquième chapitre, qui, partagé en neuf sections, remplit entièrement cette seconde partie du tome onziéme. L'auteur, dans la première, commence par examiner cette question, souvent débattue : si l'art de la Comédie est plus difficile que celui de la Tragédie. Après l'avoir considérée sous ses différentes faces, avec autant de goût que d'impartialité, il conclut pour la négative. La dernière raison qu'il en donne, et qui ne sera pas la moins frappante pour le commun des lecteurs, c'est « que tous nos Tragiques célèbres se sont es-» sayés, avec succès, dans la comédie ; Cor-» neille dans le Menteur, Racine dans les Plai-» deurs, Voltaire dans Nanine ; et pas un Co-» mique n'a pu faire une tragédie passable. » Regnard, Bruèys, Marivaux, La Chaussée » et autres l'ont tenté ; et l'on ignore jusqu'au » titre de leurs pièces. » Cette discussion sera surtout goûtée par les gens de Lettres.

La section deuxième est consacrée à Destouches. L'auteur passe d'abord en revue seize pièces de cet écrivain, tellement oubliées aujourd'hui, que leur titre même est presque inconnu. Il s'arrête, un peu plus long-temps, sur le *Tambour nocturne*, pièce imitée d'une co-

médie anglaise d'Addisson ; et que le rôle de M. Pincé, joué par Préville, a pu seul soutenir au théâtre ; et sur le *Dissipateur*, qu'il traite, selon nous, beaucoup trop rigoureusement. En pardonnant au poëte le peu de vraisemblance qu'il y a, qu'un millionnaire se ruine complètement en un seul jour (on pourroit cependant en trouver des exemples dans l'histoire des joueurs), on ne peut s'empêcher de reconnoître dans cet Ouvrage, une conduite sage, des caractères nobles, bien dessinés et bien soutenus ; de très-belles scènes, du véritable comique, et un fort beau dénouement. Or, nous ne voyons pas beaucoup de pièces modernes, qui nous offrent la réunion de tous ces avantages. L'auteur se trompe, en avançant que le Dissipateur ne fut joué sur le Théâtre Français, qu'après la mort de Destouches. Il y parut en 1753 ; et tout le monde sait que Destouches ne mourut que l'année suivante. Au reste, il suffit de lire la préface du Dissipateur, pour voir que cet écrivain ne mérite point les reproches qu'on fait ici à son Ouvrage ; elle nous en a paru une réfutation complète. L'auteur nomme, en passant, le *Triple Mariage*, petit acte très-foible et peu comique, composé d'après une anecdote du temps ; ainsi que l'*Irrésolu*, dont on n'a retenu que le der-

nier vers, qui vaut mieux que toute la pièce. Mais il s'arrête long-temps, sur le *Philosophe marié*, et sur le *Glorieux* surtout, dont il détaille les beautés, et fait sentir le mérite, avec ce tact exercé, que nous avons eu, si souvent, l'occasion de reconoître dans ce Cours. Il regarde même le dernier de ces deux Ouvrages comme la meilleure et la plus estimable Comédie du dix-huitième siècle. Ces deux chefs-d'œuvres de Destouches sont trop connus, pour entrer ici dans de plus longs détails. Tous les amateurs du théâtre les savent par cœur.

Piron et Gresset font les honneurs de la troisième section. On ne se souvient guères que le premier a fait l'*Amant mystérieux*, les *Courses de Tempé*, ni même les *Fils ingrats*, dont l'auteur cite ici quelques vers; mais l'on n'oubliera jamais, qu'on lui doit la *Métromanie*, chef-d'œuvre immortel, qui, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, nous semble être le plus bel anneau de la chaîne qui rattache notre siècle à celui de Louis XIV. L'auteur n'accorde que cinq pages à l'examen de cet admirable Ouvrage, dont un gros volume suffiroit à peine pour détailler toutes les beautés. Mais, dans ce court espace, il en fait remarquer les principales; telles que l'originalité de l'intrigue, le piquant des caractères, le comique aussi neuf qu'étonnant, qui

jaillit de chaque situation, on pourroit même dire de chaque vers, etc. Il en fait sentir aussi les défauts, qui tiennent au peu d'intérêt qui règne dans la pièce; et surtout au chagrin qu'on éprouve, en voyant Damis déshérité, et manquant un très-bon mariage. Mais, ces prétendus défauts tiennent de trop près au plan de la pièce, et surtout à son but moral, pour en faire, à Piron un sujet de reproche; ils expliquent cependant pourquoi cet étonnant Ouvrage est plus lu et admiré que suivi. L'auteur le compare au Glorieux, auquel il semble donner la préférence, comme étant d'un plus grand intérêt. Nous oserons, ici, n'être pas de son avis; et nous pensons que plus d'un auteur, peut-être, eût été en état de faire le Glorieux; mais qu'il n'appartenoit qu'au seul Piron, d'enfanter la Métromanie. Le *Méchant* a également suffi pour faire à Gresset une impérissable réputation. Ce n'est pas que l'intrigue de cette comédie ne soit foible, assez commune, et même imitée de celles du Flatteur et du Médisant; mais les caractères en sont si vrais, si profondément tracés, le style et la versification si admirables, les détails si piquans et si pleins d'esprit et de bon esprit, que cet Ouvrage vivra autant que la langue française. *Sidney*, drame du même auteur, joué deux

années avant le Méchant, n'a que le mérite d'être purement écrit ; ce qui fait que cette pièce continue d'être lue, quoiqu'on ait cessé de la jouer.

L'auteur nous fait passer en revue, dans la quatrième section, Boissy et Le Sage. Le premier seroit presque ignoré aujourd'hui, s'il n'avoit fait que cette multitude de petites pièces allégoriques ou de circonstance, qui ne méritent pas le nom de comédie ; et même, si nous n'avions de lui, que le *Sage Étourdi*, le *Français à Londres*, l'*Époux par Supercherie*, et le *Babillard*; car, quoique ces quatre Ouvrages soient restés au théâtre, où on les revoit même avec quelque plaisir ; on ne peut, comme productions littéraires, se dissimuler leur foiblesse. Mais, Boissy a fait aussi l'*Homme du Jour* (ou les *Dehors trompeurs*) ; et cet Ouvrage, l'une des plus estimables comédies du siecle, suffit seul, pour le placer dans le second rang de nos poëtes comiques. L'auteur s'arrête assez longtemps sur ce bel Ouvrage; il en loue, en homme de goût, l'intrigue, les caractères, le bon ton ; et donne au style, des éloges restreints, mais cependant mérités. Il fait sentir aussi, les défauts du plan, défauts qui tiennent à une marche un peu trop précipitée pour le temps de la durée de l'action ; mais ces imperfections sont ra-

chetées par de l'intérêt, de la vérité, une peinture assez fidelle des mœurs du grand monde, et une très-jolie intrigue, bien conduite, et filée avec adresse. Cette comédie, restée au théâtre, y est toujours revue avec plaisir, et ce plaisir honore même les spectateurs, si l'on fait attention au ton de l'Ouvrage, si loin de celui qui règne actuellement parmi nous.

Le Sage vivra long temps, par son excellente comédie de *Turcaret*, qui plaira toujours, quoique les mœurs aient changé de forme, parce que le fond en est puisé dans la Nature ; que tout y est comique, d'un bout à l'autre ; et que le dialogue pétille d'esprit et de sel. C'est une justice que l'auteur se plaît à rendre ici à Le Sage, et dans laquelle il ne trouvera point de contradicteurs. Nous eussions aimé à lui voir traiter moins légérement, *Crispin rival de son Maître*, l'une des plus jolies petites pièces, en un acte, restées au théâtre ; au moins l'une des plus gaies et des mieux conduites, et qui n'est certainement pas indigne de l'auteur de Turcaret. M. de la Harpe la confond un peu trop dans la foule des crispinades.

Dans la cinquième section, il passe rapidement en revue Le Grand, Fagan, La Motte, Pont-de-Vesle, Desmahis, Barthe, Collé, La Noue, Marivaux, Saint-Foix, Chamfort,

etc., dont plusieurs, à ce qu'il nous semble, mériteroient un plus long article; et même quelques-uns, tels que Marivaux, par exemple, une section toute entière. Un grand nombre de petites pièces de Le Grand, sont restées au théâtre; et il faut convenir que le *Galant Coureur*, l'*Aveugle clairvoyant*, la *Nouveauté*, le *Roi de Cocagne*, etc., ne sont dénués ni d'esprit, ni d'agrémens. Ils ont, au moins, le mérite de faire rire, avantage que beaucoup d'autres comiques, plus vantés que Le Grand, n'ont jamais obtenu. On joue encore l'*Étourderie*, le *Rendez-vous*, les *Originaux*, et surtout la *Pupille*, de Fagan; et on les revoit avec plaisir, ainsi que le *Consentement forcé*, de Guyot de Merville; et le *Procureur arbitre*, de Ph. Poisson. L'auteur traite ici la Pupille avec sévérité sur laquelle nous oserons n'être pas d'accord avec lui. Il nous semble que la vraisemblance s'y trouve assez bien observée, pour que l'on sache gré à Fagan, de l'adresse avec laquelle il a filé les scènes et reculé un dénouement, prévu sans doute, mais que le spectateur attend sans impatience. Ce petit Ouvrage respire une délicatesse et un bon ton qui auroient dû lui faire trouver grâce aux yeux de M. de la Harpe, si digne d'apprécier ces deux qualités.

On donne souvent, et toujours avec succès,

le *Somnambule*, que l'auteur, contre l'opinion générale, refuse ici à Pont-de-Vesle, pour le donner à Sallé, en société avec le comte de Caylus. Si ce fait est vrai, il est assez étonnant que cette jolie petite pièce n'ait jamais été réclamée par ses véritables auteurs. On ne refusera pas au moins à Pont-de-Vesle, le *Fat puni*, dans lequel il a mis, avec décence, au théâtre, un des contes les plus agréables, mais les plus libres de La Fontaine ; non plus que le *Complaisant*, comédie en cinq actes, un peu froide, mais qui ne nous a jamais paru sans mérite, quoique l'auteur ne lui en reconnoisse aucun ici. Nous adhérons, de bon cœur, aux éloges qu'il donne aux *Fausses Infidélités*, de Barthe, qui s'est montré depuis, dans la *Mère jalouse*, et dans l'*Homme personnel*, fort au dessous des espérances que cette charmante petite pièce avoit données de son talent. L'*Anglomanie*, et les *Mœurs du Temps*, de Saurin, ne manquent ni d'esprit, ni d'agrémens. La derniere de ces pièces est même restée au théâtre. L'*Impertinent*, de Desmahis, sur un fond beaucoup trop léger, offre un caractère parfaitement saisi, un dialogue piquant, et une versification qui pétille d'esprit et de sel. L'auteur en cite ici, une tirade extrêmement agréable. C'est le récit que l'Impertinent fait

de l'emploi de sa semaine. Tous les amateurs savent ce morceau par cœur. On doit à Collé *Dupuis et Desronais*, dont le fond, puisé dans la Nature, est peut-être d'un genre un peu trop sérieux, et même triste, pour une comédie; mais dont les caractères sont si vrais, et les détails si attachans, que cet Ouvrage restera longtemps au théâtre. *La Partie de Chasse de Henri IV* est une pièce d'un genre particulier; on lui pardonne son irrégularité, sa double action, etc., en faveur de l'intérêt et du plaisir qu'elle fera toujours éprouver à tous les bons Français.

L'auteur traite ici, avec une sévérité qui nous paroît outrée, la *Coquette corrigée*, de La Noue, Ouvrage très-estimable, malgré ses défauts; et qui, même lorsqu'il est dépouillé de l'illusion de la scène, ne fait pas un médiocre plaisir. Il en parle avec un mépris, un acharnement même, dont nous ne saurions deviner le motif; mais que ne justifient pas, selon nous, les citations dont il appuie sa critique. Il finit par dire : « qu'il n'a fait mention » d'un si mauvais Ouvrage, que parce que son » succès est un des scandales de nos jours. » Qui veut trop prouver, ne prouve rien; et malgré notre respect pour les jugemens de M. de la Harpe, en annonçant ici que nous ne sau-

rions être de son avis, nous sommes certains d'avoir beaucoup de gens de Lettres du nôtre.

Il juge Marivaux avec presqu'autant de rigueur que La Noue. Cependant, malgré l'entortillage de son style, l'auteur de la *Surprise de l'Amour*, du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, du *Legs*, de l'*Épreuve nouvelle*, et des *Fausses Confidences*, plaira toujours aux hommes d'esprit, et même à un grand nombre de spectateurs, parce qu'il connoît, sinon les routes, au moins tous les sentiers du cœur; et que son dialogue, quoiqu'en prose, est plein d'esprit, de finesse, et de grâce.

Les pièces de Saint-Foix sont moins des comédies que des scènes de féerie agréables; et l'*Oracle* et les *Grâces* sont pleins de tableaux, qui sollicitent de l'indulgence pour un genre qui n'est nullement propre au Théâtre français. Le fond de ces pièces n'est rien; mais le coloris en est séduisant.

La Jeune Indienne, de Chamfort, joint au mérite d'être bien écrite, celui d'offrir un rôle qui ne manque pas d'originalité. L'auteur regarde, avec raison, le *Marchand de Smyrne*, du même écrivain, comme une bluette remplie d'esprit; mais dont, en développant les situations qui n'y sont qu'indiquées, on pourroit faire trois actes fort agréables. Chamfort a tout sacrifié au rôle de Kaled; et surtout à la manie d'étaler

une philosophie satirique, qui ne convient guère au théâtre, quoique, grâces à la malignité de l'esprit humain, elle y soit souvent applaudie.

Dans la sixième section, l'auteur traite de la Comédie mixte, ou Drame ; et de La Chaussée, qu'il regarde comme le véritable créateur de ce genre, qu'il ne paroît pas éloigné de justifier ici. Il parcourt successivement la *Fausse Antipathie*, le *Préjugé à la mode*, l'*Ecole des Amis*, *Mélanide*, la *Gouvernante* et l'*École des Mères*. Il donne de justes éloges à la seconde et aux trois dernières de ces pièces ; et regarde surtout la Gouvernante et l'École des Mères comme de très-estimables Ouvrages, qui respirent une excellente morale, et qui, au mérite d'être naturels, intéressans et bien conduits, joignent celui, non moins rare, d'être presque toujours écrits avec pureté et même élégance. Ils sont restés au Théâtre ; et c'est un reproche que le Public fait aux Comédiens, de l'en priver depuis long-temps. Joués avec soin, et par les premiers talens, nous ne doutons pas qu'ils n'attirassent constamment le Public. C'est à regret que nous ne nous arrêtons pas davantage sur ces pièces, et sur La Chaussée.

Voltaire, comme auteur comique, fait à lui seul les honneurs de la septième section ; et il

faut convenir avec M. de la Harpe, que ce n'est pas là son côté le plus brillant ; car la Nature, qui l'avoit si bien traité d'ailleurs, paroît lui avoir refusé toute espèce de talent pour ce genre. Dès qu'il veut être comique, il devient trivial, tombe même dans le burlesque ; et, ce qui est bien surprenant, paroît absolument manquer de goût, comme de gaieté. L'*Indiscret* n'offre aucune intrigue, et seulement une scène tres-bien écrite. L'*Enfant prodigue* est un drame souvent attendrissant ; mais dans lequel le poëte grimace aussitôt qu'il veut rire ; et qui, de plus, est rempli d'inconvenances, et même d'expressions que le bon ton et la décence s'accordent pour réprouver. *Nanine*, son meilleur Ouvrage en ce genre, est rempli d'esprit, de grâce et de sentiment, même d'intérêt ; la versification en est brillante et soignée, mais ce n'est point une comédie. Le *Droit du Seigneur* n'en est qu'une très-foible imitation. D'abord en cinq actes, ensuite réduit à trois, il n'a jamais pu se soutenir sur la scène. Le *Dépositaire*, fondé sur un fait arrivé à Ninon de l'Enclos, et la *Prude*, n'y ont jamais paru, et sont peu dignes de Voltaire. L'*Écossaise* est long-temps restée au Théâtre, comme drame intéressant, et surtout comme pièce satirique. Sous ce dernier rapport, ce n'est qu'un tissu

de grosses injures ; et sous le premier, qu'une simple ébauche. Mais le rôle de Freport n'est, ni sans originalité, ni sans effet à la scène, surtout lorsqu'il étoit joué par l'inimitable Préville. Quant à la *Mort de Socrate*, elle ne doit point être considérée comme ouvrage dramatique : ce n'est qu'une allégorie satirique, dans laquelle le poëte a toujours Paris devant les yeux, et où il a oublié trop souvent les convenances locales et les conventions du genre.

La huitième section nous entretient de Diderot, Saurin et Sedaine. Les hérésies dramatiques du premier sont aussi connues que ses ouvrages. *Le Fils naturel*, donné à l'appui de son étrange Poétique, tomba. *Le Père de Famille* fut beaucoup plus heureux, et il faut convenir qu'il le méritoit. Ce drame resté au théâtre depuis quarante-deux ans, s'y revoit toujours avec une sorte de plaisir. Il y a de l'intérêt, même des beautés réelles dans les deux premiers actes, et le caractère du Commandeur est comique ; mais le Père de famille cesse de l'être dès le milieu de la pièce, il ne fait plus que pleurer, ainsi que la plupart des autres personnages. Le fond est romanesque, et il s'y trouve des invraisemblances, que l'auteur relève ici avec beaucoup de sagacité.

Il fait plus de cas de *Beverley*, imitation du Joueur

Joueur anglais, mieux conduite et mieux écrite, que le Père de Famille, et qui fait vraiment honneur à Saurin. Il ne fait que nommer en passant *Cénie*, drame de madame de Graffigny, qui n'est « qu'une copie foible et » maniérée de la Gouvernante. »

Le théâtre Français doit à Sedaine *le Philosophe sans le savoir*, dont le premier et le véritable titre étoit *le Duel*, que la police ne voulut point tolérer. Cette pièce est moins une comédie qu'un canevas, qui n'est, ni sans mérite, ni sans intérêt, qui produit de l'effet à la scène, mais où tout est seulement ébauché. Il faut donc bien se garder de la lire; mais l'on doit rendre justice à l'art avec lequel Sedaine a soutenu dans cet Ouvrage l'intérêt avec des riens, et lui savoir gré surtout de l'heureuse combinaison de ce duel, qui jeté tout à travers une nôce, produit des effets vraiment dramatiques. Quant à *la Gageure imprévue*, « c'est, » s'il faut en croire M. de la Harpe, plutôt un » proverbe qu'une comédie, une espèce d'é- » nigme dont on ne sait le mot qu'à la fin. » Bien des gens trouveront ce jugement d'autant plus sévère, qu'ils se sont accoutumés depuis long-temps à regarder la Gageure, comme l'un des plus jolis actes qui soient au théâtre.

Fabre d'Églantine et Beaumarchais sont

l'objet de la neuvième section, qui occupe cent quatre vingt-cinq pages. Après quelques détails sur le personnel du premier, l'auteur parle de son *Philinte de Molière*, qui n'a aucune ressemblance avec le Philinte du Misanthrope, quoique ce soit le même personnage, et dont le véritable titre auroit dû être *l'Egoïste*. Il y a dans cette pièce une situation d'un grand effet; mais elle est si barbarement écrite, qu'elle en devient illisible. L'auteur s'en occupe beaucoup moins qu'on ne l'auroit cru, d'après la célébrité de l'ouvrage; mais en revanche il s'étend fort au long sur *l'Intrigue épistolaire* et sur *les Précepteurs*. Il prouve que la première est une pièce plutôt digne du boulevart que de la scène française; que tout y manque de vraisemblance; que les caractères en sont forcés, le style bas, etc. Tous les gens de goût seront de son avis. Quant à la seconde, il l'analyse avec soin pour en faire voir d'abord tout le danger, comme ouvrage prétendu moral; ensuite tous les défauts comme comédie. Cette analyse, dans laquelle l'auteur déploie une excellente logique, une sagacité vraiment lumineuse, et un goût très-sûr, nous a paru un morceau achevé, et digne d'être lu avec d'autant plus d'attention, que les Précepteurs ont usurpé une grande réputation, et que beaucoup de gens auront besoin de méditer ces ré-

flexions, pour voir combien peu ils la méritent. Les autres pièces de Fabre, toutes tombées, ne valent pas la peine qu'on s'y arrête.

Beaumarchais, qui méritoit bien à lui seul une section toute entière, en occupe ici la très-longue moitié, mais personne ne sera tenté de se plaindre de son étendue. On y trouve d'abord des détails précieux sur la personne de cet écrivain, qui a su rendre intéressant pour le public, tout ce qui le concernoit. Fils d'un habile horloger, et horloger lui-même; sorti fort jeune de chez ses parens, il ne dut sa fortune et son illustration qu'à lui-seul. Il avoit tous les genres d'esprit, et surtout celui des affaires, qui s'allie si rarement avec le goût et le sentiment des Lettres; et possédoit la connoissance des hommes à un tel degré, qu'en dépit de tous les obstacles, il parvenoit toujours à faire faire aux autres, tout ce qui étoit avantageux pour lui qu'ils fissent: l'histoire de sa vie en est une preuve continuelle. L'auteur s'étend ici sur son fameux procès contre Goëzmann, et sur ses incomparables *Mémoires*, qui forment la meilleure portion de ses titres à la célébrité. Il s'attache à en faire sentir tout le mérite, comme production vraiment originale, dans laquelle Beaumarchais sût prendre tous les tons, et manier tous les genres d'attaque et de défense

avec une étonnante dextérité. Cette digression, dans laquelle l'esprit et le caractère de Beaumarchais se trouvent également bien appréciés, sera lue avec autant de plaisir que d'intérêt. On y voit que l'auteur a bien connu cet écrivain célèbre, puisqu'il nous le représente, en dernier résultat, comme un très-bon-homme. C'est ce que bien des gens auront de la peine à croire, et c'est pourtant ce qu'il étoit réellement, malgré toute la causticité de son esprit. C'est dans son intérieur surtout, qu'il étoit précieux à étudier sous ce rapport de bonté, dont toutes ses actions portoient l'empreinte. Bon père, tendre époux, excellent parent, ami chaud jusqu'à l'imprudence, il exerçoit toutes ces vertus sans faste et sans orgueil; c'est dans l'intimité qu'il se plaisoit à se montrer tel, et c'étoit lui faire sa cour que de lui procurer une occasion d'obliger. L'auteur de cet Extrait, qui a connu très-particulièrement Beaumarchais, surtout depuis 1784, et qui même dans la circonstance la plus importante de sa vie a eu avec lui des relations intimes et graves, peut attester que la bonté de l'homme l'emportoit chez lui sur la malice de l'écrivain, ce qui n'est pas peu dire, en parlant de Beaumarchais (1).

L'auteur s'occupe ensuite de ses ouvrages. Il

(1) M. Marin ne sera pas de cet avis; mais cela n'en est pas moins vrai.

parle successivement d'*Eugénie*, drame qui ne manque pas d'intérêt, mais dont il paroît faire assez peu de cas; des *Deux Amis*, dont il parle avec une sévérité, qui nous surprend d'autant plus, que ce drame nous paroît être l'un des meilleurs, peut-être même le meilleur de tous ceux restés au théâtre. Il seroit facile de prouver que les reproches que M. de la Harpe fait à l'intrigue, sont peu mérités, et que le grand intérêt qui règne dans cette pièce, est de nature à en faire pardonner les défauts. Au reste, l'auteur se trompe, en annonçant que ce drame n'a point reparu depuis sa nouveauté (1770): nous sommes bien sûrs d'avoir assisté à sa reprise en 1783, et cette reprise n'a point été la seule. Depuis la Révolution, il a été joué fréquemment sur tous les théâtres de Paris, et les Comédiens français s'occupent en ce moment de le remettre *avec soin*. L'auteur donne ici de justes éloges au *Barbier de Séville*, qu'il regarde avec raison comme la meilleure comédie de Beaumarchais. Il en loue la conduite, la gaieté, les scènes neuves, et plus d'un caractère bien fait, quoique tenant au genre de la vieille comédie. Avant d'analyser *le Mariage de Figaro*, il nous donne l'histoire de cet ouvrage, fameux même avant sa naissance, et que tant d'obstacles circonvinrent,

pour l'empêcher de paroître sur la scène. Obstacles que Beaumarchais surmonta avec une patience, une activité, une adresse, dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemples (5). Il entre ensuite dans quelques détails sur la pièce, dont les trois premiers actes sont si agréables, le quatrième vide, et le dernier d'une invraisemblance qui lui paroît choquante. Il en relève les défauts, surtout comme ouvrage moral; rejette les justifications que Beaumarchais a accumulées dans sa preface avec une grande adresse; et fait sentir tout le danger de cet Ouvrage, sous le rapport des mœurs et de la politique. Il n'y a pas de doute que le Mariage de Figaro, par la sorte de ridicule et d'avilissement qu'il a ré-

(5) Voici une anecdote, peu connue, qui donnera une idée de l'audace et du caractère de cet écrivain. Tandis que *le Mariage de Figaro* étoit à l'étude, il arriva un Ordre exprès et *signé* du Roi, qui défendoit la représentation de cette pièce. Les comédiens croyant la chose sans remède, annoncèrent la larme à l'œil ce contretemps à Beaumarchais. Celui-ci, après avoir lu cet ordre, conçu dans les termes les plus formels et les plus impératifs, le leur rendit, en disant: «Continuez d'apprendre vos rôles, »la pièce sera jouée, c'est moi qui vous en répons.» Et elle le fut en effet peu de mois après. Aucun homme n'avoit mieux que lui su deviner la Cour,

pandu sur la Cour, la magistrature, la diplomatie, etc., n'ait avancé la Révolution, et sous ce point de vue il a produit un très-grand mal. Mais qui pouvoit se douter alors d'un pareil résultat!

La Mère coupable paroît à M. de la Harpe, le plus mauvais des ouvrages de Beaumarchais; il en fait une critique sévère, mais juste, et s'élève surtout contre l'indécence d'avoir traduit sur la scène, l'estimable M. Bergasse, sous le costume de l'odieux Begearss, dont le nom est l'anagramme du sien: personnalité très-répréhensible, et qui le paroîtroit davantage encore, s'il existoit quelques rapports entre les deux personnages. L'opéra de *Tarare* est, selon lui, une détestable pièce, écrite d'un style plat et barbare, et d'autant plus indigne de Beaumarchais, que l'on y cherche en vain son talent et son esprit, etc. etc.

Un P. S. sur le marquis de Bièvre et sur Rochon de Chabannes, que l'auteur n'a pas cru dignes sans doute d'une section particulière, termine ce volume. On doit au premier *le Séducteur*, dont on lit ici l'analyse. C'est un ouvrage qui, malgré sa foiblesse, n'est sans mérite, ni du côté de la conception, ni même du côté du style; mais qui, au milieu de quelques beautés, offre de trop nombreux défauts. Il

annonçoit cependant du talent, et il est resté au théâtre. Déplorons le sort de l'auteur, l'une des nombreuses victimes de cette épouvantable Révolution, qui a moissonné plus d'hommes encore par le chagrin que par le fer.

Quoique Rochon de Chabannes n'ait guère obtenu que des succès, et même des succès soutenus, puisque la plupart de ses pièces étoient restées au théâtre, il n'en est pas moins traité fort sévèrement ici. L'auteur cite sans aucun éloge, *Heureusement*, joué si souvent et toujours applaudi; *Hylas et Sylvie*, dont il ne remarque que l'indécence; *les Valets Maîtres de la Maison*, farce de carnaval, à laquelle on ne peut refuser au moins de la gaieté; *la Manie des Arts*, qu'il ne regarde que comme un proverbe, et dans laquelle il y a cependant, selon nous, du comique et de l'originalité; *l'Amour français*, petite pièce sans intrigue; mais que le public a trouvée pleine de jolis détails, et assez agréablement écrite; *les Amans généreux*, imités de l'allemand de Lessing; selon l'auteur, trop foible d'intrigue et trop vide d'action; et selon le public, qui l'a très-long-temps soutenue au théâtre, remplie d'intérêt et non dénuée de comique; enfin *le Jaloux*, le plus important ouvrage de Rochon de Chabannes; mais dont

M. de la Harpe blâme l'invraisemblance de l'intrigue, fondée sur une femme dont le travestissement en homme, qui ne devroit en imposer à personne, trompe cependant presque tout le monde. L'auteur cite à l'occasion de la 1ere. représentation de cette comédie, donnée en 1784, un fait dont nous avons été témoins, qui fait le plus grand honneur au zele, au courage et à la présence d'esprit de M. Molé, et qui valut à la pièce un grand succès. Il termine cette énumération des ouvrages de Rochon de Chabannes, par un mot sur son opéra du *Seigneur bienfaisant*, qui dut son grand succès au superbe incendie du second acte. C'étoit la première fois qu'un pareil spectacle étoit offert au public à l'opéra. On sait combien on en a abusé depuis. Cet article termine le cinquième chapitre et la seconde partie du onzième volume.

CINQUIÈME EXTRAIT.

Le chapitre sixième, qui occupe plus de la moitié du douzième volume, est consacré à l'Opéra. Il est divisé en quatre sections Dans la première, l'auteur nous fait connoître Danchet et La Motte, et passe en revue les ouvrages qu'ils ont composés pour la scène lyrique. L'on n'a point encore tout-à-fait oublié l'*Hésione* du premier (joué au commencement du dix-

huitième siècle), quoique grâces à notre révolution musicale, qui nous a privés de tant de beaux opéras, il n'ait point reparu depuis fort longtemps ; mais on ne se ressouvient plus de *Tancrède*, d'*Aréthuse*, des *Fêtes Vénitiennes*, d'*Idoménée*, des *Amours de Mars et de Vénus*, ni de la *Toison d'or*; et cependant, cet écrivain n'étoit point sans mérite. L'auteur met son Hésione fort au-dessus de Campistron, de Duché, et même de Fontenelle, et ce qu'il en cite justifie cette opinion.

La Motte débuta avec un grand succès dans cette carrière. Ses deux opéras d'*Issé* et de l'*Europe galante*, sont restés pendant long-temps en possession de plaire au public. L'auteur parle avec une certaine étendue de ses autres ouvrages lyriques, tels que *Marthésie*, *Amadis de Grèce*, le *Triomphe des Arts*, composé des trois actes de Sapho, Appelle et Campaspe, et Pygmalion ; *Omphale*, *Alcione*, le *Triomphe de la Folie*, et *Semelé*, qui, sans valoir les deux premiers, ne méritoient point d'être passés sous silence ; le dernier surtout. L'auteur discute en homme instruit le fond de ces opéras, et il en apprécie le style en homme de goût.

La seconde section est consacrée à Roy, Pellegrin, Bernard et La Bruère. *Callirhoé* du premier, est regardé à juste titre, comme l'un

des meilleurs poëmes de ce théâtre ; et l'on cite encore avec plaisir, des vers de son célèbre ballet des *Élémens* : mais *Philomèle*, *Bradamante*, *Hyppodamie*, et *Creüse* ne méritent guère qu'on s'y arrête. Il n'en est pas de même de *Sémiramis*, que M. de la Harpe met au-dessus de Callirhoé, et qui de plus, eut l'avantage d'être très-utile à Voltaire, pour sa tragédie du même nom. « C'est, dit l'auteur, le même » plan presque entier, ce sont les mêmes rôles, » les mêmes moyens ; et pourtant, la distance » est immense entre ces deux ouvrages, tant il » y a loin d'un bon opéra à une belle tragédie! »

L'abbé Pellegrin est connu par son bel opéra de *Jephté*, et par son *Hyppolite et Aricie*, qui fut le début de Rameau. Ce sont ses deux meilleurs ; mais le premier surtout, tient un rang distingué parmi les productions lyriques, et « sera toujours nommé, lit-on ici, » parmi les ouvrages estimables qui peuvent » recommander la mémoire d'un auteur. » M. de la Harpe s'indigne avec raison contre le ridicule qu'on cherchoit à répandre sur la personne de cet écrivain, qui, comme poëte, ne méritoit assurément pas ce mépris, et qui comme citoyen, réunissoit les qualités et les vertus qui constituent l'honnête homme. Il s'élève surtout contre Le Grand, qui, dans sa pe-

tite comédie de la Nouveauté, avoit mis sur la scène l'abbé Pellegrin, sous le nom de M. de la Rimaille, et sous un costume qui le fit généralement reconnoître ; genre de satire odieux et même punissable.

Castor et Pollux, le chef-d'œuvre de Bernard, est également celui de Rameau, et peut être regardé sous tous les rapports, comme le meilleur opéra du siècle. Il tînt toujours ce rang, jusqu'au règne de Gluck, qui opéra sur le théâtre lyrique un bouleversement qui fit tout oublier, et qui en bannit la musique nationale, pour y substituer trop souvent des cris. L'auteur donne de justes éloges à la coupe de Castor, si bien faite pour déployer toutes les ressources et toutes les richesses du théâtre lyrique ; et il s'arrête avec complaisance sur le style, qui, à quelques défauts près, est bien celui du genre. Bernard a fait deux autres opéra, *Anacréon* et *les Surprises de l'Amour* ; ils ne sont pas même rappelés ici, Castor les a fait entièrement oublier.

L'opéra de *Dardanus*, de La Bruère, qui servit aussi à la gloire de Rameau, s'est soutenu jusqu'à présent (avec une nouvelle musique) : c'est encore un des bons poëmes que nous ayons, tant pour la conception que pour le style, et plusieurs scènes de cet opéra sont dignes de la tragédie. L'auteur en fait sentir ici

lebeautés et les défauts avec sa sagacité ordinaire. Il termine cette section par dire un mot de Fuselier, dont les opéras ne sont pas dignes d'être lus, mais qui obtint plus d'un succès au théâtre, surtout dans ses *Amours déguisés*, et dans ses *Fêtes Grecques et Romaines ;* et de J. J. Rousseau, à qui nous devons le charmant intermède du *Devin du Village*, qui n'occupe ici que quelques lignes. Il nous semble que cet opéra, dont le succès, depuis cinquante ans, ne s'est jamais démenti, et dont les airs sont encore dans la bouche de tout le monde, méritoit bien quelques pages. L'auteur n'en parle ici qu'en passant, et seulement comme d'une bagatelle. Mais de telles *bagatelles* sont la gloire d'un théâtre, nous dirions presque d'une Nation ; et n'est-ce pas se montrer peu reconnoissant et même injuste, que de paroître y attacher aussi peu d'importance?

Dans la troisième section, l'auteur considère Voltaire dans le grand opéra, la comédie héroïque, et l'opéra-comique, et ce n'est assurément pas le montrer sous ses beaux côtés ; car on est forcé de convenir que dans ces trois genres il ne s'est pas même élévé jusqu'au médiocre. Ses opéras de *Samson*, de *Pandore* et du *Temple de la Gloire*, en sont la triste preuve; et la *Princesse de Navarre*, composée

en 1744, pour les Fêtes de la Cour, ne vaut pas mieux, quoiqu'elle ait été l'occasion des faveurs dont ce poëte fut comblé par Louis XV, à cette époque ; c'est ce qu'il est facile de conclure des diverses citations de ces ouvrages. Elles attestent de plus, que Voltaire n'avoit point l'oreille lyrique, et qu'il étoit totalement étranger au rithme que ce genre exige. Son opéra comique du *Baron d'Otrante*, est du plus mauvais ton et du plus mauvais goût, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par l'analyse que l'auteur en donne ici, et dont il auroit bien pu nous faire grâce. Les *Deux Tonneaux*, qu'il avoit fait pour M. Grétry, et qui n'ont jamais été joués, ne valent pas mieux. Le Baron d'Otrante fut *refusé* par les Comédiens italiens ; ce refus dégoûta Voltaire de la carrière de l'opéra-comique, où tout atteste son impuissante virilité.

Nous trouvons dans la section quatrième, une Dissertation assez étendue sur l'Opéra italien comparé au nôtre, et sur les changemens que la nouvelle musique peut introduire à l'Opéra français. Cet extrait est déjà beaucoup trop étendu, pour nous permettre de suivre l'auteur dans cette intéressante discussion ; nous nous contenterons de dire qu'elle est pleine de logique, d'idées neuves et de goût ;

et qu'elle annonce dans l'auteur des connoissances profondes sur la partie morale et dramatique de la musique, qui sont le partage d'un bien petit nombre de gens de Lettres. Elle prouve de plus, qu'on peut parfaitement raisonner de l'art musical, sans avoir appris la gamme, et que la théorie de cet art se rallie chez un homme d'esprit à des sensations souvent inconnues à ceux qui ne sont simplement que musiciens. On n'y lira pas sans beaucoup de plaisir, tout ce qui est relatif à l'arrivée de Gluck et de Piccini en France, où ils vinrent révolutionner la musique, comme depuis Mirabeau, Robespierre et Cie. révolutionnèrent l'État. L'extravagant enthousiasme des amis de Gluck, les persécutions qu'on voulut faire essuyer à son rival, produisirent une guerre de pamphlets, qui amusa Paris pendant quatre ans, et dans laquelle l'Académie française se divisa très-sérieusement en deux partis, qui combattirent avec beaucoup d'acharnement, sous les étendards de l'abbé Arnaud, de M. Suard, etc., contre Marmontel, M. de Saint-Lambert, le chevalier de Chastelux, etc. Heureuse époque, où les esprits n'étoient divisés que par des querelles musicales, dont les résultats au moins n'ensanglantèrent pas la France!

L'auteur passe en revue les opéras de ces

deux célèbres compositeurs. Il s'arrête surtout sur *Iphigénie en Aulide*, dont le poëme, qui est du bailli du Rollet, est un outrage perpétuel fait à Racine, qui s'y trouve à chaque instant mis en lambeaux. Nous ne suivrons pas l'auteur dans cette revue, tous ces ouvrages étant trop connus pour nous y arrêter plus long-temps ; et bien peu méritant, comme poëmes, les honneurs de la critique. L'auteur fait voir au reste que c'est un exemple dangereux qu'a donné le bailli du Rollet, en s'emparant d'un des plus beaux ouvrages de Racine, pour le transporter sur le théâtre de l'opéra. Cet exemple n'a été que trop souvent imité depuis ; et du déplacement, de la mutilation de ces chefs-d'œuvres, est née une confusion très-préjudiciable à l'art; car une tragédie exige des développemens que ne permet point un opéra, et c'est vraiment dénaturer les deux genres, que de les vouloir associer ainsi.

Un Appendice à ce chapitre, renferme des Observations sur un ouvrage de M. Grétry, intitulé: *Mémoires* ou *Essais sur la Musique*. L'auteur commence par se féliciter d'avoir retrouvé dans cet écrit d'un de nos plus célèbres compositeurs, ses propres idées sur la musique ; il en cite ensuite plusieurs passages, qui

qui ne peuvent qu'inspirer le désir de connoître ces Mémoires, sortis de la plume d'un homme de beaucoup d'esprit. Cet éloge doit paroître d'autant moins suspect dans la bouche de M. de la Harpe, que les opinions politiques de M. Grétry ne sont pas à beaucoup près les mêmes que celles de notre auteur, qui donne dans ce jugement une nouvelle preuve de son impartialité.

Le chapitre septième et dernier de ce volume traite de l'Opéra-Comique, et du Vaudeville dramatique, qui lui a succédé. Il est divisé en cinq sections. Dans la première, nous apprenons à connoître Le Sage, Piron et Vadé, qui travaillèrent si long-temps au Théâtre de la Foire, dont l'auteur commence par nous donner un historique fort court. Le Sage et d'Orneval ont recueilli, en huit volumes, les pièces de ce Théâtre qui leur ont paru mériter d'être conservées. Piron nous a donné aussi, son Théâtre de la Foire, en quatre volumes, que M. Rigoley de Juvigny, son éditeur, a joint impitoyablement au recueil de ses œuvres. L'auteur s'occupe ici, de plusieurs de ces Opéras, de Piron, tels qu'Arlequin Endymion, la Rose, Arlequin Deucalion, etc.; et fait voir que beaucoup de sottises, mêlées à quelques traits d'esprit et à beaucoup d'indécence, ne

méritoient pas, une seconde fois surtout, les honneurs de la presse.

Les pièces de Panard sont d'un meilleur ton: il savoit surtout très-bien tourner le couplet, et principalement le couplet satirique et moral; aussi les auteurs s'adressoient-ils souvent à lui, pour les rondes ou vaudevilles de leurs opéras.

Vadé, créateur du genre poissard, est bien au-dessous de Panard; et l'auteur s'élève avec raison contre ce prétendu genre, qui nous a amené les ruisseaux bourbeux des halles sur le théâtre; et qui n'est, en dernière analyse, que le délire du mauvais goût. Il en prend occasion pour parler de Jeannot, et des Pointus, qui à la honte du dernier siècle, ont fait courir si long-temps, et avec tant d'empressement la bonne compagnie de Paris, qu'il falloit donner, tous les jours, une double représentation de ces ordures: à tout prendre cependant, elles valoient beaucoup mieux que les farces patriotiques qui les ont remplacées.

La seconde section est consacrée à Favart, écrivain ingénieux, plein de sel, d'esprit et de naïveté, toujours ami de la décence (dont il ne s'est guère écarté que dans ses *Nymphes de Diane*), et que l'on peut regarder comme le véritable fondateur de l'Opéra-comique actuel. L'auteur se repose, avec plaisir, sur la Chercheuse d'Esprit, Ninette à la Cour, Bastien et

Bastienne, qu'il compare avec le Devin du Village, Jeannot et Jeannette, Anette et Lubin, les Moissonneurs, la Rosière de Salency, la Soirée des Boulevarts, Isabelle et Gertrude, la Fée Urgelle, la Belle Arsène, l'Amitié à l'épreuve, Acajou, et l'Anglais à Bordeaux, le seul Ouvrage que Favart ait composé pour le Théâtre Français, à l'occasion de la paix de 1763. Il cite un grand nombre de couplets; et fait voir combien ces Ouvrages, qui ont joui d'un grand succès, et dont plusieurs se revoient encore avec plaisir, sont capables de faire un nom à Favart. Il prouve de plus, qu'ils lui appartiennent incontestablement; et que l'abbé de Voisenon, auquel le Public s'est obstiné pendant si long-temps à les attribuer, étoit très loin d'avoir l'esprit naturel et le talent de Favart, dont il resta toujours l'ami.

Sedaine fait les honneurs de la troisième section. C'est l'un de nos plus laborieux écrivains en ce genre. D'abord maçon, et n'ayant fait aucunes études, il écrivoit mal, et manquoit souvent de goût; mais il connoissoit parfaitement l'art de bien couper une pièce, et d'en soutenir habilement l'intérêt. L'auteur cite de lui: On ne s'avise jamais de tout, le Magnifique, Rose et Colas (regardé par bien des connoisseurs comme le chef-d'œuvre de l'O-

péra-comique), le Roi et le Fermier, les Femmes vengées, la Reine de Golconde (grand opéra) ; le Faucon, Aucassin et Nicolette, le Déserteur, les Sabots, Richard Cœur-de-lion, le Comte d'Albert, Raoul Barbe-bleue, etc. Il s'arrête, plus ou moins, sur ces différens Ouvrages, dont plusieurs sont puisés dans des Contes bien connus ; mais il insiste surtout, sur Rose et Colas, et le Déserteur ; il cite plusieurs couplets, et les juge avec ce goût fin et ce tact excellent, qui nous circonscrivent sans cesse dans le cercle étroit des mêmes éloges.

Marmontel remplit, à lui seul, la section quatrième. Comme cet écrivain étoit encore vivant, lorsque l'auteur traita, dans ce Cours, l'article de la Tragédie, il ne put en parler alors ; il y revient aujourd'hui ; et avant de nous entretenir de ses Opéras, il nous fait connoître les six Tragédies par lesquelles il débuta au Théâtre Français, et qui sont : *Denis le Tyran*, *Aristomène*, *Cléopâtre*, les *Héraclides*, *Égyptus*, et *Numitor*. Quelques-unes ont réussi ; d'autres sont tombées ; mais aucune n'a pu rester au Théâtre, pas même Cléopâtre, qui n'eut qu'un très-médiocre succès, lorsqu'on essaya de l'y remettre avec des changemens, en 1784. L'auteur analyse ces diverses pièces avec beaucoup trop d'étendue,

pour que nous puissions le suivre dans cette discussion, dans laquelle il déploie une connoissance approfondie des ressorts de l'art, et cette sagacité précieuse qui semble être le cachet de sa critique, et qu'on peut offrir aux jeunes écrivains comme un modèle. Il nous fait ensuite connoître Marmontel, comme auteur d'Opéra-comiques; et il faut convenir que, sous ce dernier rapport, il obtint des succès réels et bien mérités. *Lucile*, *Sylvain*, *Zémire et Azor*, l'*Ami de la Maison*, la *Fausse Magie* sont restés au Théâtre, et y sont revus avec d'autant plus de plaisir, que ce sont, en général, de petites pièces bien conduites, agréablement écrites, et qui même auroient pu réussir comme comédies, et sans le secours de la charmante musique de M. Grétry. Nous en exceptons seulement la dernière, dont l'intrigue est d'une foiblesse intolérable, et qui doit tout son succès au compositeur.

La cinquième section nous fait connoître d'Hèle, Anseaume, Poinsinet; et quelques pièces françaises du Théâtre Italien, et du Recueil de Ghérardi. D'Hèle, quoique anglais, est auteur de trois de nos plus jolis Opéra-comiques, l'*Amant jaloux*, le *Jugement de Midas*, et les *Événemens imprévus*, qui, même comme comédies, auroient encore beaucoup de

mérite; car l'intrigue en est agréable, les caracteres et les situations comiques, et le style piquant et naturel. Nous adhérons, de bien bon cœur, aux éloges que l'auteur donne ici, à cet écrivain, dont la mort prématurée fut une très-sensible perte pour ce théâtre.

Anseaume, secrétaire et souffleur de la Comédie Italienne, dont il a enrichi le répertoire d'un grand nombre d'Ouvrages, est connu surtout, par le *Tableau parlant*, l'une des meilleures, et peut-être la meilleure comédie-parade que nous possédions; et par le *Peintre amoureux de son Modèle*, qui passé de la Foire à l'Opéra-Comique, y est demeuré long-temps en possession d'attirer le Public.

Poinsinet, autant connu par la tournure naïve de son esprit et le grand nombre de mystifications dont il fut l'objet, que par ses Ouvrages, a fait la petite comédie du *Cercle*, que l'auteur traite ici, avec une sévérité extrême; mais qu'on revoit toujours avec plaisir, parce que c'est un tableau très-ressemblant des mœurs de la bonne compagnie d'autrefois, qui, à tout prendre, et malgré ses petits ridicules, valoit bien celle des citoyens et citoyennes de la Nouvelle-France. Il a fait un assez grand nombre d'Opéra comiques, dont le plus connu

est *Tom Jones*, qui, grâces à la musique de Philidor, obtint beaucoup de succès, et est resté fort long-temps au théâtre. Le caractère moral de Poinsinet est encore un problème, qu'il seroit assez curieux de chercher à approfondir; car, l'on ne peut se persuader que l'auteur de plusieurs pièces, qui ne manquent ni de talent, ni d'esprit, se prêtât, de bonne foi, à tous les tours qui lui furent joués, et se crut fermement invisible, écran, cuvette, etc. Nous avons passé une partie de notre jeunesse dans l'intime société de ces mystificateurs aimables; tels que Fréron, Bellecour, Monet, qui en a écrit l'histoire; MM. Palissot, Coste d'Arnobat, de Bruix, Grimod de Verneuil, etc., etc.; et nous savons qu'en s'amusant de Poinsinet, au point de lui faire quelquefois perdre la tête d'impatience et de colère, ces messieurs étoient fort loin de le croire fou, ou idiot; il y a donc beaucoup à présumer que cet écrivain se prêtoit lui-même à ces mystifications, dont il s'amusoit tout le premier; et qu'en paroissant en être la dupe, il mystifioit, lui-même, ses mystificateurs. Telle est, au moins, notre opinion; et nous avons plus d'un motif, pour croire qu'elle n'est pas dénuée de fondement.

Parmi les anciennes pièces françaises du Théâtre Italien, l'auteur cite *Timon le Mi-*

santrope, et *Arlequin sauvage*, de De Lisle, qui eurent, dans leur nouveauté, beaucoup de succès, et qui même, ont été revus souvent depuis; *Arlequin poli par l'Amour*, de Marivaux (il auroit bien dû nommer aussi les *Fausses Confidences*, et la *Surprise de l'Amour*, du même auteur); l'*Embarras des Richesses*, de Dallainval, connu surtout, par son *École des Bourgeois*, resté au Théâtre Français; l'*Amant Auteur et Valet*, de Cérou, foible copie du Jeu de l'Amour et du Hasard, de Marivaux; la *Nouvelle Ecole des Femmes*, de Moissy, ouvrage estimable, long-temps estimé, et qu'il est surprenant que l'on ne songe pas à remettre sur l'un des nombreux théâtres de Paris; la *Coquette Fixée*, pièce très-médiocre, de l'abbé de Voisenon; et qui prouve combien il étoit incapable de faire celles de Favart, qui avoit dix fois plus de talent, et même de véritable esprit, que ce frétillant académicien. Quelques réflexions sur les Arlequinades, terminent ce chapitre, et en même-temps le douxième volume, qui ne peut que faire attendre avec une vive impatience, la suite de ce Cours de Littérature, le plus complet, le plus instructif et le plus varié qui existe dans aucune langue. Les malheurs personnels de l'auteur, exilé de Paris, au fond d'un village, où la privation de toute espèce de

livres, le condamnoit à l'oisiveté, a suspendu son travail. Maintenant que (grâces à la justice d'un Gouvernement qui ne croit pas se montrer foible en reconnoissant ses torts, et en se hâtant de réparer les injustices surprises à sa religion) voilà cet écrivain rendu à la capitale, espérons qu'il va s'occuper, sans relâche, de cet important travail, et qu'il ne tardera pas à nous faire jouir de ses résultats. Il seroit bien douloureux de voir que le monument littéraire le plus recommandable du dix-huitième siècle, ne fût point achevé dans toutes ses parties. Dès que ce complément paroîtra, nous nous empresserons de nous en occuper ; et l'on en trouvera l'extrait dans la suite de notre Alambic, qui, nous osons l'espérer du moins, ne se bornera point à ces deux volumes. C'est alors seulement que nous pourrons offrir le résumé, et en quelque sorte les conclusions de ce long travail. Nous avouons ingénuement que nous avons manqué de temps pour le resserrer dans des bornes plus étroites ; mais nous espérons que la haute importance d'un si bel Ouvrage, nous fera pardonner par plus d'un lecteur, le grand nombre de pages que nous avons été forcés de consacrer à son examen.

PHILOCLÈS, Imitation de l'Agathon de Wieland. 2 *vol. in*-8°. *d'environ* 300 *pages chacun, ornés de deux estampes, gravées par* Tardieu l'aîné, *d'après les dessins de* Monsiau. *Prix* 6 *fr.*, *et* 7 *fr.* 80 *cent. franc de port par la poste. A Paris, chez* Fuchs, *Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny. An X.* — 1802.

EXTRAIT.

LE mérite d'Agathon est si généralement reconnu, que deux écrivains ont conçu, presqu'en même-temps, le projet de nous en offrir une traduction nouvelle. On a vu, page 191 de ce second volume, le compte que nous avons rendu de celle qui a paru la première, que l'on doit à la plume de M. Pernay, et à laquelle nous avons payé un tribut d'éloges mérités. Celle qui nous occupe en ce moment, est moins une traduction fidelle qu'une imitation libre, ainsi que le titre l'annonce. Le nouvel auteur s'est même permis de changer le titre de l'Ouvrage original, et de donner à son héros le nom de Philoclès, au lieu de celui d'Agathon. C'étoit un moyen sûr de faire distinguer son

Imitation, des traductions qui l'ont précédées. Reste à savoir, s'il est permis de débaptiser ainsi un personnage aussi connu qu'Agathon. Quoiqu'il en soit, il nous avertit, dans sa Préface, des libertés qu'il a prises avec son original. Il a supprimé les monologues, les dissertations souvent trop étendues, et qui font perdre le fil de la narration; les réflexions qui lui ont paru trop longues; enfin, des morceaux d'érudition, plus convenables à un ouvrage de science, qu'à un simple roman. Tous ces retranchemens sont, comme l'on voit, accommodés au goût des lecteurs français, dont l'impatience s'accorde mal avec tout ce qui retarde la marche historique. Les Allemands, au contraire, se plaisent volontiers dans ces sortes de divagations. Leur flegme s'en accommode à merveille; et c'est peut-être à ces défauts qu'Agathon a dû une partie du succès dont il jouit au-delà du Rhin; tant il est vrai que chaque nation a son goût particulier, comme son caractère distinctif; et il faut bien se garder de fronder inconsidérément l'un et l'autre.

Au reste, M. de la Doucette ne s'annonçant ici que comme imitateur, se réservoit le droit de faire toutes ces coupures, et d'accommoder ce Roman aux mœurs françaises. Ne le blâmons donc point d'avoir pris une licence

qui peut tourner à notre avantage ; et que plus d'un traducteur s'est donnée, sans avoir eu comme lui, la bonne foi d'en avertir son bénévole lecteur.

Si le nôtre veut bien se donner la peine de relire les pages 191 et suivantes (déjà citées) de ce volume, il y trouvera l'Extrait fidelle des principales aventures d'Agathon ; nous ne ferions que nous répéter inutilement ici, en donnant de même l'analyse de Philoclès. Nous nous bornerons donc à dire, qu'outre les coupures que nous venons d'indiquer, M. de la Doucette s'est permis quelques légers changemens, dont M. Wieland n'aura point à se plaindre, et dont les lecteurs français pourront même lui savoir gré. Par exemple, il ne fait point, comme dans l'auteur allemand, disparoître Danaé à la fin de l'histoire. Cette disparition nous a toujours paru être, dans l'original, un véritable défaut. D'abord elle est contre les règles, qui veulent qu'on rende un compte satisfaisant du sort de tous les personnages ; ensuite, il n'est aucun lecteur qui ne désire voir cette femme charmante épouser Agathon, au retour de ses derniers voyages. Elle a bien quelques petites peccadilles à se reprocher ; mais outre qu'il faut se montrer indulgent pour les jolies filles, et que la sincérité de ses aveux mérite bien l'oubli de ses fautes, il est

très-sûr qu'elle auroit fait, de toutes manières, le bonheur d'Agathon en l'épousant ; et c'est un espoir que nous remercions M. de la Doucette de nous avoir laissé. Enfin, il nous paroît irrégulier dans un Roman, d'en laisser les principaux héros célibataires. Cela n'est guère permis que lorsqu'on les fait mourir, comme dans Clarisse, etc., ou autrement ils doivent toujours finir, comme dans la Comédie, par le mariage.

Nous n'établirons ici aucun rapprochement entre MM. Pernay et de la Doucette. Ces sortes de comparaisons sont toujours plus ou moins offensantes pour les écrivains qu'on met ainsi en présence l'un de l'autre ; et nous en sommes d'autant plus dispensés ici, que quoique tous deux aient traité le même sujet, il ne faut pas perdre de vue, que l'un est traducteur et l'autre imitateur. Cela établit dans la nature de leur travail, une différence qui ne permet plus de les juger sous les mêmes rapports.

Nous nous permettrons seulement d'observer à M. de la Doucette, ainsi que nous en avons dit un mot en commençant, qu'il n'auroit point dû changer aussi légèrement qu'il l'a fait, et seulement afin d'éviter d'être confondu avec les autres traducteurs, le nom de son héros. Celui d'Agathon est consacré par quarante années de succès ; il étoit donc, sous plus d'un rapport,

essentiel de le respecter; et puis, beaucoup de lecteurs, en entendant parler de Philoclès, ne devineront pas que c'est l'histoire du fils de Stratonicus qu'on veut leur faire acheter.

Cette imitation est écrite d'un style soutenu, peut-être plus convenable à un poëme (si toutefois il est des poëmes en prose, ce dont il est permis de douter, même après avoir lu Télémaque) qu'à un Roman. Mais, il faut observer qu'Agathon n'est point un Roman ordinaire. Les matières élevées, platoniques, métaphysiques et philosophiques qui y sont traitées, le tirent de la classe vulgaire, et elles exigeoient, dans la diction, une sorte de pompe et d'harmonie. Cette diction, dans M. de la Doucette, est souvent élégante, sans presque jamais cesser d'être naturelle; elle ne manque même, ni de facilité, ni d'agrément; et, si des répétitions trop fréquentes, du même mot dans la même phrase, n'attestoient trop souvent une négligence blâmable, nous n'aurions ici que des éloges, sans réserve, à lui donner. Mais ces taches légères n'empêchent point que Philoclès ne soit une lecture fort agréable.

L'auteur a dédié cet Ouvrage à M. Wieland. Le peu d'étendue de cette dédicace, qui n'a que cinq lignes, nous permet de la rapporter ici toute entière. La voici :

« A l'aspect du vieillard célèbre qui écrit » sur l'autel des Grâces, et qu'elles se plaisent » à couronner, je m'avance d'un pas timide, » et je dépose Philoclès sur la dernière marche » de l'autel. »

M. Wieland ne peut sans doute, qu'être flatté de voir deux écrivains, d'un mérite réel, se disputer l'honneur d'acclimater de nouveau parmi nous, son Agathon; l'Ouvrage le plus grâcieux, peut-être, qui ait pris naissance au-delà du Rhin.

Deux estampes, gravées avec soin par Tardieu, sur les dessins de M. Monsiau, peintre, (dont chaque Exposition au salon du Louvre, nous offre des ouvrages estimables, et dont on n'a pu se lasser d'admirer dans la dernière, son charmant tableau de *Molière lisant le Tartufe* chez Ninon), décorent cette édition, exécutée d'ailleurs avec assez de soin; mais dans la partie typographique de laquelle on voudroit trouver plus de correction et pouvoir être dispensé de recourir à deux errata qui terminent chaque volume. Ces deux petits tableaux, dessinés avec le crayon des Grâces, nous ont paru très-dignes de servir de frontispice au meilleur Ouvrage d'un de leurs plus chers favoris.

ÉPITRE DE THALIE *à Maloët, Médecin de Molé; par* A. R***. *Brochure in-8°. de* 12 *pages. Prix*, 25 *centimes, et* 30 *cent., franc de port par la poste. De l'imprimerie de* Chaigneau, aîné. *A Paris, chez* Renard, *Libraire, rue de Caumartin, n°.* 750; *et* Cailleau, *Libraire, Galerie du Théâtre Français. An* X. — 1802.

EXTRAIT.

LA maladie de M. Molé, sur laquelle nous avons plus d'une fois éclairé et rassuré le public dans les journaux, est un événement trop intéressant pour les gens de Lettres et pour tous les vrais amis de l'art théâtral, pour n'avoir pas mérité d'occuper un instant les Muses. Et parmi ces filles de Mémoire, qui mieux que Thalie devoit écrire sur ce sujet ? C'est donc une idée tout-à-la-fois heureuse et naturelle, d'avoir mis la muse comique en correspondance avec le médecin le plus justement célèbre de l'ancienne et si respectable faculté de Paris, pour lui recommander une santé si chère. Nous avions pris en prose l'initiative de cette recommandation ; mais il y a loin de l'humble prose aux

aux bons vers, et d'une très-simple lettre à une fort jolie Épître.

Dans celle-ci, l'auteur parle tour-à-tour le langage de la louange et celui de la satire; on y trouve des traits piquans, agréables et gais; et l'on sourit d'abord à ce portrait des médecins du temps de Molière:

. . . . . Chez nous les médecins
Ont fourni trop long-temps de quoi rire aux malins;
Ils ne savoient parler qu'en style de grimoires;
Leurs habits étoient noirs, leurs médecines noires;
Et tel docteur eût pu passer pour un sorcier,
Si l'art de deviner se fût joint au métier.
Les temps sont bien changés. Dans le siècle où nous sommes,
Les médecins sont faits comme les autres hommes;
Ils parlent comme nous, et gisant dans son lit,
Le malade du moins entend ce qu'on lui dit;
Il n'est plus effrayé par leur humeur morose:
Remèdes et discours, tout est couleur de rose.

Reste à savoir s'ils en guérissent davantage: c'est aux patiens, c'est-à-dire aux malades, qu'il appartient de le décider; mais, ridicules pour ridicules, nous aimions encore mieux voir un médecin en habit noir et en belle perruque, qu'en redingotte, en pantalon et la tête rasée comme un teigneux: il nous semble qu'un peu de pédanterie leur messied moins que beaucoup de fatuité; et quand chaque état étoit distingué par son costume, on connoissoit au moins

d'abord à qui l'on avoit affaire, et les choses n'en alloient pas plus mal.

Après ce portrait des médecins du siècle de Louis XIV et du nôtre, Thalie parle de Molé :

Qui, sous les cheveux blancs d'une belle vieillesse,
Fait briller dans son jeu les feux de la jeunesse ;
Qui, depuis quarante ans, justement applaudi,
De la scène française est l'honneur et l'appui.

Elle parcourt ensuite quelques-uns des rôles où cet acteur inimitable fait briller le talent le plus étonnant peût-être et à coup sûr le plus universel qu'on ait admiré dans son emploi.

Si ce sublime acteur abandonnoit la scène (*dit Thalie*),
. . . . . .
On verroit au théâtre une éternelle nuit :
Le Bourru bienfaisant, malgré sa bonhomie,
Briseroit ses échecs et perdroit la partie ;
L'Optimiste auroit beau ne se fâcher de rien,
Comme au temps de Molé, tout ne seroit plus bien.
. . . . . .
Eloigne, Maloët, cet affligeant tableau ;
Que l'art fasse pour l'art un prodige nouveau.

Thalie se livre ensuite à des espérances que nous aimons à partager, et que les profondes lumières du docteur Maloët nous garantissent.

Toujours plus admiré, Molé va reparoître,
Et des succès anciens continuant le cours,
Du théâtre français prolonger les beaux jours.
Maloët, ton talent nous promet ce miracle ;
D'Epidaure jadis on t'eût nommé l'oracle ;
Ses serpens aujourd'hui sont des dieux méconnus ;
Ton art est moins sacré, mais on l'estime plus.

Ce qu'on préfère en toi, c'est ta vertu modeste,
S'attachant au malheur, loin d'un séjour funeste.
L'humanité souffrante et ses cris de douleur,
Au sein de la patrie ont rappelé ton cœur.
Conserve aux gens de bien une éternelle vie !
Garde quelques faveurs pour la triste Thalie !
Et si la Mort ne veut qu'un comédien sifflé,
Livre-lui Dugazon, mais fais vivre Molé.

Tel est le vœu sanguinolent qui termine cette Epître, où l'on remarque de la facilité, de la grâce et un faire qui semble appartenir à la plume d'un homme du monde plutôt qu'à celle d'un poëte ; considération qui nous empêche de relever quelques négligences et quelques vers prosaïques, que nous aurions aimé à n'y pas rencontrer. L'auteur a bien voulu aussi s'occuper de nous dans cette Epître, et la modestie seule nous empêche de citer les jolis vers qu'il nous fait adresser par Thalie. Nous n'en sentons pas moins tout leur prix. Nous voudrions surtout pouvoir mériter, dans toute son étendue, le nom d'*excellent homme* qu'il nous donne dans une Note, chose assez difficile pour un Journaliste ; mais nous le remercions principalement d'avoir consigné dans ses vers, le sentiment qui nous attache depuis trente ans à M. Molé, et qui (sans influer sur la haute estime vouée à ses talens, et qui n'est qu'une dette

sacrée pour tous les gens de Lettres) nous fera toujours saisir avec ardeur l'occasion de célébrer les qualités personnelles qui le rendent aussi précieux dans la société, aussi cher à ses amis, qu'inimitable sur la scène.

Si, comme nous le présumons, cette Épitre est le début de l'auteur dans sa carrière poétique, l'on ne peut que le féliciter d'avoir consacré les prémices de sa jeune muse, à célébrer l'homme étonnant, qui depuis 40 années, remplit la France du bruit de ses succès ; auquel la plupart des auteurs dramatiques doivent celui de leurs Ouvrages ; dont le zèle s'identifia toujours avec la gloire des hommes de Lettres ; qui, par son adresse, sa présence d'esprit et sa fermeté, tint plus d'une fois tête à l'orage, et força le public d'écouter et d'applaudir des productions qu'une cabale injuste s'obstinoit à repousser. Des services aussi importans, rendus à la Littérature, méritent à M. Molé une reconnoissance égale à l'admiration qu'inspirent ses talens ; mais comme les premiers ont moins d'éclat que les autres, il étoit juste de leur payer ici le tribut d'une gratitude, qui ne sera certainement désavoué par personne.

Fin du Tome second.

TABLE

DES EXTRAITS

Contenus dans ce second volume.

LII. VIE de Laurent de Médicis, traduite de l'anglais de M. Roscoë, par M. François Thurot, pag. 1.

LIII. Le Temps passé, ou les Malheurs de Mlle. de Mo***. émigrée, Roman; par Mme. Bournon de Mallarme, 15.

LIV. Déportation et Naufrage de J. J. Aymé, ex-législateur, 22.

LV. Le Collatéral, ou la Diligence à Joigny, Comédie en cinq actes, en prose; par M. L. B. Picard, 33.

LVI. De l'Homme d'Etat, considéré dans Alexandre Sévère; par M. de Maimieux, 46.

LVII. Le Dépit amoureux, rétabli en cinq actes; hommage à Molière, par M. Cailhava, 51.

LVIII. Histoire de la Révolution et de la Contre-Révolution d'Angleterre; par M. Millon, 57.

LIX. Réflexions sur l'Art théâtral ; par M. Mauduit de la Rive, page 61.
LX. Le Cultivateur anglais, ou Œuvres choisies d'Agriculture, etc., d'Arthur Young, traduit de l'anglais, par MM. de la Marre, Benoist et Billecocq, 70.
LXI. L'Abbé de l'Epée, Comédie-historique en cinq actes, en prose ; par M. J. N. Bouilly, 116.
LXII. Traité élémentaire des Règles du Dessin ; par M. Bosio, 134.
LXIII. Santa-Maria, ou la Grossesse mystérieuse, Roman ; par Mme. Dufresnoy, 137.
LXIV. Cathéchisme de la Vaccine ; par M. F. Henri, D. M., 142.
LXV. La petite Ville, Comédie en quatre actes, en prose ; par M. L. B. Picard, 147.
LXVI. Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Education, Roman ; par Mme. de Genlis, 157.
LXVII. Examen de trois Ouvrages sur la Russie, etc. ; par M. de Fortia de Pilles, 168.
LXVIII. Essai sur l'Art de rendre les Révolutions utiles ; par M. J. E. Bonnet, 175.

LXIX. Médecine domestique, traduit de l'anglais de G. Buchan, par M. J. D. Duplanil, D. M., page 181.

LXX. Voyage de l'Avocat Mignon, de Noyers à Paris, Poëme-héroï-comique en quatre chants, 188.

LXXI. Histoire d'Agathon, traduction nouvelle de l'allemand, de Wieland; par M. Pernay, 202.

LXXII. Etudes sur Molière; par M. Cailhava, 196.

LXXIII. Nouveau Dictionnaire de poche, de la Langue française; par M. P. Catineau, 202.

LXXIV. Une Année mémorable de la Vie d'Auguste de Kotzebue, publiée par lui-même, 208.

LXXV. Etats-Unis de l'Amérique, à la fin du dix-huitième siècle; par M. J. E. Bonnet, 215.

LXXVI. Les Provinciaux à Paris, Comédie en quatre actes, en prose; par M. L. B. Picard, 226.

LXXVII. Sylvestre, ou Mémoires d'un Centenaire, Roman; par M. de Maimieux, 239.

LXXVIII. Histoire du Théâtre Français, depuis le commencement de la

Révolution jusqu'à la réunion générale ; par MM. C. G. Etienne, et A. Martainville, page 247.

LXXIX. Mon Habit mordoré, ou Joseph et son Maître, Roman ; par M. A. H. de Kératry, 257.

LXXX. Lycée, ou Cours de Littérature ancienne et moderne ; par M. J. F. de la Harpe, 264.

LXXXI. Philoclès, imitation de l'Agathon de Wieland ; par M. de la Doucette, 549.

LXXXII. Epître de Thalie à Maloët, médecin de Molé ; par M. A. Remusat, 400.

Fin de la Table du Tome second.

ERRATA du second Volume.

Page 206, ligne 3, l'ardre, *lisez* ordre.
Page 240, ligne 23, l'cheteur, *lisez* l'acheteur.
Page 307, ligne 10, Les opéra, *lisez* Les opéras.
Page 316, ligne 22, traitent, *lisez* traitant.
Page 343, ligne 5, La troisième, *lisez* La treizième.
Page 362, ligne 18, sévérité, *lisez* une sévérité.
Page 371, ligne 19, ce qui, *lisez* ce qu'il.
Page 372, lignes 26, et 1 de la note (1), *lisez* (*).
Page 380, ligne 19, opéra, *lisez* opéras.
Page 397, ligne 8, ou autrement, *lisez* autrement.

Fin de l'Errata du second Volume.

BINDING SECT. MAY 22 1968

PQ 286 G75 t.2
Grimod de la Reynière,
Alexandre Balthasar Laurent
L'alambic litteraire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY